ÆGRI SOMNIA

—

Depuis que je suis malade et ne puis plus bouger de mon lit, attentif entre mes quatre murs au progrès et à la dégradation d'une certaine clarté intérieure et hagarde qui est cette journée pareille aux autres journées, je reçois beaucoup de visiteurs. Le malade est toujours là. Il est comme un triste piquet au milieu d'un fleuve qui attire et recueille toutes les flottaisons du courant. Parmi eux il y en a un que je n'avais pas revu depuis mon temps du Japon. C'est sans doute les fouilles que j'ai opérées ces jours-ci au milieu d'un tas de vieux papiers qui l'ont dégourdi. Il a l'air d'une mouche d'hiver.

— Tiens, c'est vous, cher ami! Vous avez bien mauvaise mine!

— Et vous-même alors! Je vous conseille de parler!

— Vous rappelez-vous nos conversations du Japon et nos grandes discussions sur Richard Wagner?

— Ce n'est pas de Wagner que je voulais vous causer aujourd'hui. Je sais que vous êtes maintenant à l'abri de ces prestiges germaniques. Je n'ai pas pu m'empêcher de ricaner quand j'ai appris que vous aviez écouté à la radio presque d'un bout à l'autre la *Mort d'Isolde*.

— Oui... C'est bien mélancolique de voir une personne que l'on a chérie tout à coup férocement réalisée devant vous par la main impitoyable de la vieillesse! La tristesse se mêle à l'ironie. Et savez-vous? je me demandais si ce n'est pas la musique allemande tout entière qui allait être entraînée dans la catastrophe du Walhall.

— J'ai la même crainte inavouable.

— La vérité est que d'être ou n'être pas chrétien, cela change du tout au tout notre position à l'égard de cette réalité idéale qui est le domaine de la musique. Je m'en suis aperçu quand je me suis converti et que du coup Colonne a perdu ma clientèle au profit du Roi David. C'est à se demander si toute la musique que nous avons aimée n'est pas un médiocre et prétentieux substitut de cette vérité incomparable jadis perdue et maintenant, par une chance inouïe, retrouvée! L'amant repoussé et battu de l'intempérie, abritant comme il peut sa guitare sous un manteau troué, ne peut avoir la même attitude que l'époux qui, fût-il veuf, ne cesse pas de voir un or pur étinceler à la base de son annulaire.

— Alors toutes ces lamentations sur le Paradis perdu et ces essais d'amateur pour le remplacer...

— Quel intérêt au fond cela a-t-il pour nous, à présent que nous, nous sommes de l'autre côté du seuil? Quelle nécessité de nous retourner à nouveau vers ces déserts dont nous avons épuisé les mirages? Nous avons retrouvé le pain et le vin et nous n'avons plus besoin de cet épais mélange que Wagner nous offre dans un calice suspect.

— Cette musique en somme, ce serait Agar que le Père des Fidèles n'a pas hésité à congédier au profit de Sara. Qu'elle erre donc à son gré sous la tente des hérétiques! Mais je répète que ce n'est pas de Wagner que je voulais vous parler aujourd'hui.

— Alors, n'est-ce pas, c'est encore de notre cher Japon?

— Si vous voulez, et de cette image que vous décrivez quelque part de deux bambous parallèles qui confrontent musicalement leurs nœuds.

— Je vois que la musique à laquelle vous êtes sensible aujourd'hui, c'est celle sans aucun mouvement ou son que l'on imbibe par les yeux.

— Nous n'avons que faire du mouvement quand il s'agit pour comprendre de contempler. Il n'y a pas de mouvement si rapide et si divers qu'il échappe à la continuité, et que le regard ne puisse, interpellé, saisir.

— J'avais déjà presque lu sur vos lèvres le mot : *arrêté. Interpellé* vaut mieux. Un mouvement n'est jamais arrêté.

— C'est à propos de cette Exposition Rubens où je suis allé à votre place que j'ai mis ensemble quelques réflexions pour vous les apporter toutes fraîches.

— Merci! Rien qu'entendre le nom de Rubens, cela me fait du bien. C'est un électuaire pour la pensée que ce sang respirable, que cet hydromel miraculeux dans la main de la déesse de la maturité, que cette chair sacrée à l'abri des intempéries qui rayonne de sa propre lumière, que cette couleur de la femme, que cette corbeille portée jusqu'à nos lèvres, que ces roses humaines, que ce visage vers nous glorifié, à grands pans et plis d'étoffes et de campagnes verdoyantes, vermeil comme l'azur!

— Je trouve écrit sur une page de mon catalogue : *Rubens, Les nuages.*

— Les nuages... Et pourtant ce Flamand n'a rien de vaporeux, il n'y a rien de plus palpable et moelleux que ces torses et ces membres pétris en pleine glaise par une main de, autant que peintre, sculpteur.

— Je voulais dire que Rubens a dû beaucoup regarder les nuages au-dessus de l'Escaut et ces cortèges pompeux dans le ciel, colorés par l'heure déclinante, vers quoi la cathédrale ne cesse de décocher sa flèche. Le pouce dans le trou de la palette, il a compris ces lentes ambassades de beaux volumes ronds qui se déplacent avec complaisance, ces chars volants, ces entassements de trônes, ces râbles de géantes, ces musculatures et ces abdomens, ces escadres gonflées par le zéphyr, cette Joyeuse Entrée à coups de trompette d'une impératrice invisible que la Mer du Nord introduisait vers lui.

— Il n'y a que notre Europe de l'Ouest qui offre de tels spectacles. A partir du Mi-Atlantique, tout fait place à l'électricité, tantôt un banc stagnant de vapeur galvanique et tantôt l'enfer arctique déchaîné ratissant le gravier humain avec un peigne de fer. Et quant à l'atmosphère de l'Extrême-Orient, je n'ai pas à vous la rappeler, c'est une ambiance uniforme de porcelaine et de lait.

— J'ai lu avec intérêt ce que vous dites, dans un certain petit livre orange, de la *Ronde de Nuit* de Rembrandt qui, du premier plan jusqu'au fond de la toile, n'est que l'étude de ce mouvement qui désagrège progressivement un ensemble. Eh bien! la grande Kermesse du Louvre, c'est juste pareil la même chose.

— Cette toile, aurai-je le plaisir, n'est-ce pas, de lire un jour quelque part, qui a inspiré certain mouvement de la symphonie en *la*?

— Il n'y a qu'à la montrer à ces ignorants comme vous qui prétendiez tout à l'heure — je vois que vous protestez — que la peinture arrête ce qu'elle saisit. C'est un plaisir aigu pour l'âme de jouir à la fois de la permanence et du mouvement. Ainsi ces statues grecques qui ne réalisent pas seulement un corps debout, mais l'action incessante qui aboutit avec unanimité de toutes parts à cette érection. Ainsi ce tableau que j'ai vu chez vous qui représente une femme en train de se réveiller. Même une nature-morte bien comprise, cet ensemble d'objets du fait de leur réunion symbolique, elle a mouvement et sens. C'est le jambon de lui-même qui se met sur cette assiette vide qui l'attend. Un mouvement avec quoi nous sommes invités intérieurement à nous mettre d'accord. Dans la *Kermesse,* il y a à gauche un entassement de gens immobiles, assis, couchés, en train de manger, de causer, de s'embrasser. L'enfant boit au sein et le vieillard à la bouteille. Au-dessus d'eux quelques musiciens étreignent des cornemuses rebondies. Et le branle commence. Ce n'est d'abord qu'un pied qui se lève, un bras au-dessus de la tête qui s'avance en arceau à la rencontre de la commère, tandis que l'autre bras avec force entraîne un corps qui cède. Puis tous ces couples en une passion accélérée se mettent à tourner sur eux-mêmes. Le jarret détache le corps de la terre, l'homme en une prise irrésistible enlève sa partenaire. Collé de deux corps l'un à l'autre, le couple se cherche sans réussir à se trouver. Et le tout se termine par ces deux paires à droite qui s'enfuient en courant vers la campagne vide. C'est toute une symphonie spirituelle et sensible d'un seul coup. Une suite

nous apparaît en tant que simultanée. Tout bouge sans bouger et l'idée sous le regard reste immobile. Tout est présent à la fois (1).

— Ce que j'aime dans Rubens, c'est son sens théâtral, ce que j'appelle le génie de l'exposition.

— Alors vous auriez dû voir ce magnifique morceau que je ne connaissais pas et que le catalogue appelle *Les Miracles de Saint Benoît.* Il est bâti tout entier sur des rapports de lumière qui font songer à l'orchestre divisé de Berlioz. En haut dans le ciel il y a un paquet éclatant d'angelots tout nus sous les pieds de la Trinité. En bas un groupe qui réunit toutes les formes de la misère humaine, un pestiféré, un démoniaque, des gens qui hurlent vers Dieu et se tordent les bras. Et dans le coin un cheval cabré qui hennit vers la vision céleste. Et voilà suivant des indices différents les trois taches lumineuses. Au milieu sur une espèce de jetée ou de promontoire, saint Benoît suivi de ses moines. Il est tout noir, revêtu de ce capuchon et de ce froc qui anéantissent la personne. Et entre ce torrent là-haut de corps purs, comme répandu par une corne d'abondance angélique, et le groupe des désespérés tout en bas, il élève une main médiatrice. Toute la droite de la composition est remplie par ce que les traités d'ascétique appellent *le monde,* c'est-à-dire un groupe de seigneurs et de guerriers affublés de costumes de carnaval sous l'étendard frivole qu'Ignace a décrit dans sa célèbre méditation. La brigade orgueilleuse frappée d'effroi recule en désordre sous ce geste énorme qui n'est pas fait pour elle et qui réunit le ciel à la terre.

— Je vois. C'est encore mieux que la scène précédente. Ici nous avons tout un drame, toute une histoire, qui

(1) Dans le *Jardin d'amour,* qui est ou qui était au Musée du Prado, nous avons le mouvement inverse, centripète au lieu de centrifuge. Deux couples, solennisés par de magnifiques atours, se dirigent vers le cœur de la composition, qui est fait d'un amas serré de femmes mûrissantes. Dans l'un, c'est la maîtresse qui entraîne son amant par le bras; dans l'autre c'est l'amant qui enlace sa propriété. De tous côtés par terre et dans le ciel, de petits cupidons poussent les élus vers le baquet central où, au lieu de la grosse duègne qui élève vers le ciel un regard éploré, on ne serait pas étonné de voir une main tenant un sablier. Dans le fond, ce bâtiment à prétentions monumentales, où brûle une torche solitaire sous des voûtes obscures, a une allure assez sinistre.

se compose autour de cette main pesante, fait de la conversation et du rapport de ces trois taches lumineuses. Cela me rappelle une esquisse de ce même Rubens, un combat de cavalerie qui s'arrange autour d'un coup de pistolet, seule note rouge au milieu du camaïeu.

— Je n'aime pas qu'on m'interrompe. Vous avez bien compris ce que je vous ai expliqué?

— Je tâche! Je tâche!

— Alors mettez votre doigt dans l'oreille gauche pour empêcher que ça parte pendant que je profite à tue-tête de votre oreille droite.

— C'est fait! Me voilà comme Jeannot lapin avec une oreille au port d'armes et l'autre rabattue pour mieux écouter. Ouvert et tendu par un bout, désert et désaffecté de l'autre.

— Tenez-la bien dressée, cette oreille, pendant que de mon côté je lève le doigt pour vous expliquer les vases chinois, ce qui petit à petit, par le moyen de la conclusion, nous ramènera à l'exorde.

— Quelle horreur que la manière dont on conserve dans les musées cette glorieuse céramique! On les entasse dans des vitrines alors que chacun de ces êtres sublimes, comme ces grandes femmes que l'on appelle à juste titre incomparables, appelle autour de lui une certaine étendue de solitude et de silence. Ces héros de la contemplation et de la pensée que l'on traite comme des saucières dans un vaisselier! c'est comme ces navigateurs de l'immensité que l'on voit dans les jardins zoologiques, tristement pliés dans des cages!

— Vous avez fini?

— Toutes ces nudités métaphysiques ainsi empilées en vrac, cela me rappelle une ignoble toile de ce malheureux peintre appelé Ingres, que l'on appelle *le Bain Turc*, où l'on voit une masse de femmes nues agglomérées l'une à l'autre comme une galette d'asticots.

— Si c'est vous qui avez la parole...

— Au lieu de cette absurde et dégoûtante promiscuité, comme ce serait mieux de choisir entre ces vases les plus beaux, les plus purs, et de les placer au milieu d'un de ces

salons du Louvre pleins de chefs-d'œuvre, comme pour en faire l'offrande et la dédicace : ou à l'entrée peut-être dans quelque vestibule solennel en tant qu'annonciateurs et députés de l'exhalation.

— Ce n'est pas l'avis de ce collectionneur, ou disons, empileur américain, chez qui j'ai vu les plus nobles sujets qui existent traités comme de simples pots de chambre.

— Un vase en réalité, il ne suffit pas de le regarder, de tourner autour, il faut le tenir dans ses mains et non seulement des deux yeux, mais de ces dix sens que nous avons au bout des doigts, le comprendre, palper, jouir, apprécier le volume. Il faut pendant des jours et des jours, au sein de quelque ermitage qu'il remplit de sa présence et de son rayonnement, avoir partagé les sentiments de ce veilleur. Au lieu de cela une dame innocemment y met des fleurs quand elle n'y fourre pas une lampe!

— Les fleurs, la lampe, après tout, cela ne fait que compléter par l'essai d'une grossière proposition matérielle la vocation intérieure dont est plein ce réceptacle vide.

— Maintenant allez-y de votre exégèse. Je suis à votre merci.

— Nous parlions de ce mouvement dans la fixité qui est l'objet de l'art. Et nous avions trouvé comme exemple la statue antique qui réalise ce miracle d'un être pour l'éternité devant son créateur debout sur ses deux pieds.

— Mais le vase chinois...

— Mais le vase chinois, mais le vase chinois est une merveille plus secrète! Il ne ressemble à rien de ce que nous rencontrons dans la nature ou du moins il ne s'y rattache qu'à la manière de l'idée avec le désir. Et d'autre part il est dégagé de tout service profane, tandis que le vase grec par exemple est fait pour l'usage, pour puiser, pour contenir, pour répandre quelque chose. L'essence du vase chinois est d'être vide.

— Juste comme ce *Oui*, cher ami, que je mets à votre disposition.

— L'importance du vide, c'est toute la philosophie, c'est tout l'art chinois. Le vide en tout être, c'est le che-

min mystique, c'est le *tao,* c'est l'âme, c'est la tendance, c'est l'aspiration mesurée, à quoi le vase donne sa forme la plus parfaite, réalisant la thèse d'Aristote que l'âme est la forme du corps. Considérons-le dans son gabarit le plus typique. Le vase comporte trois parties : le récipient ou panse, le col plus ou moins allongé, qui représente l'aspiration, et la corolle plus ou moins épanouie qui est l'expansion vers l'invisible, le débouché ou, si vous aimez mieux, l'abouchement avec l'esprit.

— Le tout fait de cette lumière solidifiée, de cette argile spirituelle que l'on appelle porcelaine.

— Fragile comme un rêve, indestructible comme une idée.

— Le rapport de ces trois parties que vous dites donne naissance à une variété de types aussi infinie que ceux de l'humanité : chez l'un prédomine la corolle, chez l'autre le rétrécissement comme de quelqu'un qui avale, chez le troisième le magasin intérieur.

— Ce vase, sorti de la main des Sages, n'a donc rien d'une idole. Ce n'est pas un être humain, grossièrement solidifié sous sa forme schématique. C'est l'âme en silence qui célèbre son opération. C'est le souffle en acte, la poitrine à pleins poumons qui s'approprie l'esprit, l'être délicieusement élastique qui se tend et qui s'épanouit vers Dieu. Voici dans sa robe pure l'officiant sacré au milieu de notre sanctuaire domestique. Tout cela est en mouvement, tout cela n'est que mouvement, et cependant quand nous mettons la main sur cette froide paroi, nous ne touchons à rien qui soit susceptible de changement. C'est rond comme une définition parfaite. L'éternel est inclus dans le passager. Quelqu'un à la fois évident et occulte. Un être mystique créé par l'art, à la fois symbole et stylisation (2).

— Bien. « Mettez cela dans votre pipe et fumez-le », comme dit le proverbe anglais. Je le fais. Et maintenant nous pourrions nous disputer l'un à l'autre les répliques d'un dialogue où il serait question de l'élément *couleur,*

(2) *Dead things with inbreathed sense able to pierce.* (John Milton : *On solemn music.*)

que vous avez négligé. Le vase n'est pas toujours fait de blanc et de lumière, d'une opposition au trivial et quotidien de l'immatériel. L'âme aussi est susceptible d'être qualifiée par la couleur. Il y a le bleu qui est le ciel, il y a le rose qui est l'aurore, il y a le rouge qui est le sang, il y a le vert qui est le printemps. Et enfin il y a toute l'infinie variété des scènes et sujets, fleurs, fruits, animaux, personnages, paysages, que ces pures colonnes transparentes exhalent au travers de leurs parois, comme la mémoire à travers la chair. Et l'on pourrait aussi distinguer deux sortes de peintures, celle qui vient s'appliquer comme du dehors sur une surface, ou attention, appropriée, ou celle, comme je le disais qui au dehors émane de l'intérieur.

— Mais il y a surtout le fait que le vase n'est pas toujours conçu pour être cette aspiration solitaire, ce gonflement de la chair profonde par l'esprit, ce héros de l'étendue métaphysique dont nous avons parlé. Il peut être constitué en tant qu'élément de comparaison, dans un rapport avec d'autres formes : ainsi par exemple ces garnitures, dites des cinq pièces, là-bas, qui sont celles des autels familiaux. L'attitude puissante et ramassée du brûle-parfum qui semble se cramponner à la terre pour mieux en offrir au ciel la combustion dans les nuages d'une fumée essentielle est faite pour contraster avec le pur élan de cette paire qui de chaque côté du brasier rivalise de silence et de son, et que j'appelle les préposés à l'Ode, les acolytes du sacrifice, les musiciens qui flanquent l'holocauste, ces deux bouches en même temps ouvertes et impuissantes à se fermer (3).

— Je vois que nous revenons peu à peu à mes deux bambous verts.

— La musique est-elle toujours faite d'une suite de sons et d'accords, ou plutôt n'est-elle pas essentiellement nombre et mesure, une manière intelligible et délectable de répéter l'unité, une succession mélodieuse de rapports et d'intervalles? une perception intellectuelle?

(3) Une autre interprétation du vase serait l'exaltation d'un certain plan intérieur, d'un niveau spirituel.

— En vous écoutant, ma pensée se reporte à un certain paysage de Li kung ling que j'ai vu autrefois à la Freeer's Gallery, à Washington, où un paysage réel se mêle délicatement à un paysage imaginaire, peuplé de sages et de bienheureux qui passent de l'un à l'autre. Un certain pont sert d'intermédiaire entre les deux.

— Je me rappelle ce jardin noir et blanc qu'on eût dit composé par la flûte.

— Ces sages et ces bienheureux, quel est leur rôle, sinon de créer aux endroits stipulés des verticales, des interpositions sur le long fil du site élyséen? Ainsi le doigt qui en s'appuyant à la place juste sur la corde produit la note.

— C'est un plaisir de causer avec vous, nous sommes tellement d'accord! On dirait ce jeu de société où deux jeunes filles se frappent tour à tour dans leurs propres mains ou dans celles de l'autre. Si j'étais musicien, j'écrirais là-dessus un petit morceau.

— Cette basse, cette « tenue » de l'horizon sur laquelle l'homme debout fait coche et cran, c'est l'élément essentiel de la peinture chinoise. C'est là-dessus que se promène comme un plectre l'accident mélodique, disons par exemple ce paysan qui traîne un buffle derrière lui. Dans un certain rouleau Sung que je connais, l'horizon est remplacé par une longue pièce de soie autour de qui s'affairent, les unes de face et les autres de dos, de délicieuses jeunes filles. L'œil de gauche à droite lit ce thème d'un seul coup avec plaisir comme une phrase habilement ponctuée.

— Mais il arrive aussi que tout un tableau soit constitué par des rapports de taille et de distance entre les divers personnages. Ce n'est pas comme dans les tableaux européens une oblique continue que se passent l'un à l'autre les divers acteurs engagés dans un ensemble scénique, une volute enroulée dans un mouvement : ici c'est fait avec des êtres d'inégale longueur dont chacun est isolé dans son propre cartouche. Je pense à cette composition en pyramide du Ku k'ai chih qu'on appelle *L'harmonieuse vie de famille*.

— Et alors nous revenons à la Freeer's Gallery et à ce paravent que vous admirez tant, cette fois il s'agit d'un paravent japonais.

— Je me souviens! Les personnages sont espacés sur quatre lignes horizontales comme les lignes d'une portée, la première qui est une barrière, et les trois autres, les lignes successives d'un paysage : quelque chose trois fois de suite étudiant et reprenant son parallèle avec soi-même. Tantôt un seul, tantôt deux et tantôt trois, mais les espacements divers, les masses relatives, les hauteurs correspondantes, constituent quelque chose d'aussi lisible et chantant que la musique. Ici le mouvement ne provient que de rapports statiques qui se font appel l'un à l'autre et de ces intervalles exquis qui séparent les moments. C'est l'espace tout entier qui se met à moduler jusqu'à l'expression par une série de justes présences (4).

— Eh bien, pour terminer je vais vous raconter une petite histoire. C'est celle d'un vieux peintre qui pour mettre le point final à sa carrière, avait résolu de rédiger un tableau qui constituerait pour son âme « une espèce de séjour définitif ». Après une longue retraite, il apporta le rouleau de soie à l'Empereur, qui, entouré de sa cour, se mit à l'examiner. Chacun avait compris tout de suite qu'il s'agissait d'un chef-d'œuvre. Mais alors pourquoi ce subtil sentiment de déception et de gêne, comme d'un défaut qui élude la localisation? L'un, à part soi, incriminait le dessin; l'autre la couleur. Il aurait été bien embarrassé de préciser. Mais on sentait partout l'influence d'une déficience fée. L'Empereur, dans les termes les plus délicats et les plus mesurés, se fit l'interprète de l'impression générale. Le vieillard, les mains dans ses larges manches, l'écoutait sans mot dire. Quand la critique eut pris fin, il s'inclina respectueusement, puis, comme je

(4) Et rien n'empêche le lecteur de se souvenir ici de cette sublime tapisserie de Narbonne, récemment exposée à Paris, qui représentait la Création du Monde par la Trinité. Au centre de chacun des Sept Jours, on voit les Trois Personnes sous forme de trois Pontifes exactement semblables et revêtus de robes pareilles. Dieu crée le monde en étant Trois. En Lui-même et au dehors. Il vit le nombre Trois.

vais le faire moi-même à l'instant, engageant mystérieusement son pied à l'intérieur de la toile...

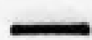
Il disparait.

— « *...Il disparut!* » Tiens c'est vrai! lui aussi il a disparu! Quel original! Je voudrais bien savoir ce qu'on a fait de la peinture.

2 février 1937.

PAUL CLAUDEL.

RICHESSE OU CONFUSION



Entre tous les projets soumis au Conseil de la radiophonie d'Etat, il en est un qui m'a frappé, non par sa nature, mais par les soudaines clartés que sa réalisation jetait sur certains de mes soucis.

On a pensé qu'il serait bon d'annoncer, comme cela se fait au cinéma, les programmes à venir et d'attirer l'attention de l'auditeur sur certaines parties de ces programmes, c'est-à-dire de l'aider à faire son choix, ce que je ne trouve pas mal du tout. Les auteurs du projet ont cru bon, pour donner à cette présentation un caractère pittoresque et « pimpant » — le mot a été prononcé plusieurs fois — de l'agrémenter de musique. La musique, ici, fait vignette : illustration, échantillon, commentaire ou parabole.

Je me suis permis d'interrompre l'audition démonstrative pour demander si l'on ferait aussi de la musique — et, en ce cas-là, quelle musique — pour signaler au public une causerie sur Descartes et le *Discours de la Méthode*. Je dois dire que les membres du Conseil, tous gens de bon sens, ont compris les inconvénients du système et demandé de nouveaux essais.

Je n'ai sans doute pas l'intelligence éminemment radiophonique, mais je vois dans ces extravagances un symptôme fort net d'une maladie qui tourmente aujourd'hui le monde entier et que l'on devrait appeler *maladie de la confusion*. Ainsi donc, la parole humaine avoue son impuissance. Elle est le truchement naturel de notre esprit. Par elle, entre les êtres de même culture, s'établit une communication directe, prompte, illuminante. Eh bien,

cela ne suffit pas. Si nous voulons désormais conseiller à quelqu'un d'écouter de beaux vers ou d'aller voir une exposition de peinture, il nous faudra donc accompagner nos paroles d'une musique suggestive, allusive et quasiment publicitaire.

J'aime la musique, je la défends en toutes circonstances contre les trafiquants, les proxénètes ou les sacrilèges. Je pense que mettre la musique à toutes les sauces est un péché. On est en train de ravaler la musique au rang de bruit, de sous-produit et de détritus. On est en train d'avilir la musique avec la parole et d'humilier la parole avec la musique. Ce gaspillage n'est pas de la générosité. Cette confusion n'est point la richesse.

Dès maintenant, les habitudes sont imposées et acceptées. Les spectateurs du cinéma, pour voir de belles images mouvantes, ont besoin d'entendre du bruit. Et quel bruit! Les auditeurs de la parole humaine vont en arriver bientôt à réclamer toujours et partout l'accompagnement musical. Nous allons à la confusion, au gâchis, au désordre. Nous finirons par y perdre le sentiment de l'essentiel.

On me parle d'ornement... Je ne suis pas, de façon systématique, un adversaire de l'ornement; mais j'ai l'horreur du disparate, de l'inutile et du superfétatoire.

On me parle de contrepoint... On me dit qu'une intelligence moderne est justement capable de saisir dans leur complexité des pensées qui se superposent et qui réagissent l'une sur l'autre... Bah! Bah! rhétorique toute pure. Le contrepoint conjugue, selon des règles savantes, des voix de même nature, filles d'une même pensée. N'abusons pas des grands mots. Qu'on ne puisse rien dire de l'Espagne sans faire entendre en sourdine quelques mesures de *Carmen*, cela me semble dérisoire et mortifiant pour l'intelligence humaine.

Que les artisans du monde futur y prennent garde : ils créent de nouveaux besoins. Voilà, pour eux, la logique, l'esthétique et la morale. Qu'ils se défient de la concurrence et de la surenchère. On leur demandera bientôt non pas quelques pensées claires, mais des cuisines de plus en plus complexes. Je rêve au journal sonore, sym-

phonique, auto-masseur, alimentaire et parfumé. Peut-être qu'avant dix ans certaines auditions radiophoniques, dans lesquelles on entendra, par exemple, une tragédie de Racine, avec accompagnement d'un orchestre symphonique, d'une mitrailleuse et d'une sirène, comporteront, en outre, la mastication de pastilles spéciales et la vaporisation de parfums par canalisation à domicile. — Réseau de l'Etat. Il n'y aura plus de postes privés, à ce moment-là. — Voilà, pour les délicats et les compliqués, un programme enivrant. Toute la lyre... et tout le reste!

Un de mes amis, que je tiens pour un homme de grand mérite, avouait l'autre jour que, pour bien travailler, — il n'est pas écrivain, — il lui fallait, maintenant, faire marcher sa radio. Le ronronnement de la boîte à rumeurs le mettait, prétendait-il, dans un état d'euphorie favorable au jaillissement des idées. Je suis obligé de penser que ce n'est pas le fait d'une âme vraiment musicienne. Car la pensée a un rythme. Ce rythme doit ou lutter contre le rythme étranger, et c'est une perte d'énergie, ou subir toutes les pressions, et c'est un abaissement, une inquiétante servitude.

Un observateur attentif des mœurs contemporaines disait devant moi que le lecteur des journaux ne prend plus la peine de déployer et reployer les feuilles pour aller à la recherche d'articles découpés en plusieurs morceaux, selon la méthode moderne. Il paraît que le lecteur vraiment entraîné lit tout, pêle-mêle, à la suite et qu'il s'y retrouve quand même. Je me permets d'en douter. Si cette observation est exacte, le mal est déjà bien grave. Nous sommes en pleine confusion.

L'esprit de synthèse est une belle chose, à condition toutefois qu'il s'adresse à des éléments susceptibles de s'unir et de former un tout. L'homme de la multitude est aujourd'hui nourri, tant au moral qu'au physique, d'une infinité de débris qui ne forment en aucune façon un régime alimentaire. Ce système qui n'est pas une méthode est la négation même de la culture.

Je visitais, l'an passé, une usine métallurgique dans l'extrême nord de la France. L'ingénieur qui me condui-

sait, s'adressant, au passage, à un contremaître grisonnant, lui dit avec cordialité : « Eh bien, ça va, la radio? » — « Oh! oui, monsieur l'ingénieur, répondit le brave homme. Dès que je rentre chez moi, à six heures, je tourne le bouton et ça marche jusqu'à onze heures. » Nous allions nous éloigner quand l'ingénieur se ravisa. « Mais, dites-moi, reprit-il, que faisiez-vous donc, autrefois, quand vous n'aviez pas la radio? » Le bonhomme baissa la tête et parut embarrassé. « Autrefois, autrefois, murmura-t-il entre les poils de sa moustache grise. Ben... autrefois... Je sais plus. »

Ce tout petit dialogue me semble de grande signification. A beaucoup de gens, désormais, la radio tient lieu de vie intérieure. Introduire dans cette vie l'ordre ou la confusion, voilà pour l'instant le problème.

GEORGES DUHAMEL.

ROMAN DE L'AME

—

Odeur de pharmacie à la douleur mêlée
ta chair malade sent que sa lutte est finie —
la lèvre qu'on baisa boit la larme salée
c'est l'heure redoutable et c'est l'heure bénie
où ta pauvre âme d'homme en quittant corps et lieu
songe à se présenter, chétive, devant Dieu...

Ton âme qui se sait fille-de-la-lumière
aux jours d'orgueil avait dressé sa flamme fière
mais maintenant
que l'heure
va sonner pour elle au-gong-des-temps
elle s'inquiète et s'apeure...

Effluves de chimie inutile. Yeux qui pleurent.
Les fleurs ont à présent des couleurs affolées
et leurs parfums s'épandent à peu près comme fit ton délire
sous l'œil-infirme-et-chaud-qui-luit-au-bout-des-cierges.

Ton âme se souvient de ce qu'elle fut vierge.

Alors qu'enfant tu t'étonnais de la nature,
que tu t'exorbitais au spectacle en puzzle
quand tes grands yeux portaient ta jeune âme — ébahie
de découvrir, parmi la forme et la couleur, la vie, —
elle, s'extasiait sous le ciel, sur la mer
à-voir-l'heure-et-le-jour-maquiller-la-planète,
elle étreignait ton cœur qui prospectait la chair
et convulsait ton sang où bouillaient des tempêtes.

Et d'autres fois, elle fut l'antigone et te prit par la main
— aveugle, elle-te-conduisait-à-l'art-humain,
pour mieux te fiancer à tout ce qui respire
elle créait à ton usage des empires.

... Avant que vînt l'amour ton âme adolescente
se fit charnelle au point que tu pus deviner
les-rivages-de-chair où ton corps fasciné
plus tard, connut l'amer-périple-aux-sirènes-qui-chantent.
Et quand tu rentrais veuf sous l'aube virginale
elle tressait encor d'amoureuses couronnes.
Si tu trouvais ton sort avilissant, ta vie banale
elle créait un rythme en toi qui t'abandonnes.
Elle rompait le-pain-de-ta-joie ou buvait ta rancœur
mais savait te masquer sa grâce frêle en son courage
quand l'injustice te dressait, — ou si tes rages
à quelque trahison empoisonnaient ton cœur.
Toujours elle fut fraternelle à ta douleur. —
Lorsque le mal d'amour te poussait au suicide
elle te câlinait tendrement, si timide
que tu la pouvais croire affaiblie — ou lassée,
et puis, au jour naissant, — ta souffrance si bien bercée —
l'enfant-mort-en-ton-cœur devenait un poème...

C'est elle qui parlait quand tu disais « je t'aime »
mais elle se taisait quand tu pensais « je hais »
rien ne l'attirait sauf la lumière et la paix.
Tes élans en bourgeons que les vents d'ironie
avaient parfois brisés, — le-jeune-don-de-toi
que tu tremblais de faire attendre à la féroce vie
elle voulait toujours t'aider à les offrir sans trop d'émoi.
Le pilon impassible en son creuset de bronze
te malaxait pour-que-tu-donnes-ton-essence
— elle, était là, meurtrie, à tendre son sourire..
Toi, — tu rêvais alors d'hommes-devenus-dieux
ton âme t'aurait fait accepter le martyre
pour tenter d'approcher de l'impossible vœu
toi qui faisais de l'humanité purulente ton seul dieu.

Elle, attisait en toi le feu sacré de la pensée

toi, tu fondais, selon-les-jours, des vanités
ou des religions nouvelles —
et tu gardais — exclusivement grâce à elle
le culte de la beauté
future présente ou passée
quand tu ne couvais pas l'œuf-clair-de-la-bonté
et-de-la-paix-universelle.
Elle se donnait toute à chacun de tes rêves
elle en arrivait presque au point invraisemblable
d'omettre, en sa ferveur, ce qu'elle se devait.
Elle, qui de lumière et d'amour te vêtait
et tapissait ton existence brève
et lamentable
de cette-splendeur-propre-à-l'éden-dont-elle-est
elle semblait, pour toi, se nier elle-même
prête à faillir à sa mission, près de perdre son diadème.
Splendeur du don que l'on ignore et qui s'ignore
amour au-creux-de-toi et qui déjà t'entoure
solitude habitée où des gestes de ciel
et force renaissante à son entéléchie
— tu vécus de ton âme et tu valus par elle
sa lampe illumina ton corps, — teinta ta vie...

Tu la niais pourtant en tes heures immondes
ton sarcasme giclait à l'apprendre éternelle
et tu l'éclaboussais de la-douleur-du-monde.

Elle au-dehors de toi, te greffait des antennes
pour tenter de te faire entrevoir de nouveaux domaines
un cycle indéfini de naissance prochaine.
Toi tu la décevais, sans savoir — mais toujours
son endurance s'égalait à son amour,
pour mieux remplir son rôle, et t'élever, et fondre
en un miracle d'empsychose: tes vertus
et son essence indiscernable, — ta matière
boueuse encore, avec ce qui pour toi s'épanche en elle
de lumière...

Mais toi tu résistais tenacement. Pour mieux morfondre
en ta géhenne —

alors pourtant que te hantaient le plus, ses clairs appels
et ses regards d'éden...

... Et puis, après tant de combats, vint la fatigue.

— Le sort te ballottait, en vaisseau qui navigue
et met le cap sur-tant-de-terres-incertaines
où notre esprit vague et divague, — sur tant de terres
auxquelles les charognes vivantes et les boues humaines
donnent le virtuel aspect d'un ossuaire,
— sur cette-Terre-encore-où-l'on-n'atteint-jamais...

Après orages et ressacs où tes agrès
pendent, pavois détruits, — la mer, chaos-femelle
lasse de te lancer aux vertiges des crêtes
pour t'abîmer bientôt aux vertiges des fonds
te projette désemparé dans les remous de l'ultime tempête
où te voici — vieilli, brisé, à bout de fond.

.. Alors vient l'égoïsme où notre être contracte
son maigre effort: un-arc-impossible-à-bander.
Froid. Peur du mouvement. Et vide. Peur de l'acte.
Le temps passe à tout attendre et appréhender.
On dirait que déjà l'âme naguère ardente se retire.

Ce triste corps pourtant qui connut tant de joies
tant de baisers de soleil et de nuit, — tant de délires, [proies
— ces mains d'os jaune qui tant happèrent de soies et de
et surtout ces yeux et ce crâne où défilèrent toutes les splen-
qu'à s'unir [deurs
mental-et-rétine-en-amour, incessamment composent...

Ton physique en révolte et qui voit sa hideur
devant le combat impossible s'ankylose...

— Alors, vieillard, tu t'es recroquevillé
tu t'es contraint à cette-existence-végétative.
Lutter? Mais tu veux tout simplement durer,
tu veux désespérément, misérablement, continuer-à-vivre.

... Sur ta chiche dépense physiologique, rogne encore
en avare

en avare qui sait les-fuites-de-la-jarre,
pour que ton corps
qui dans les autrefois avait su s'aimer seulement pour lui-
puisse sauvegarder ta carapace blême [même
la-minable-défroque-où-ton-âme-réside.

... Et maintenant, cette âme, la voilà mandée
aux lieux innommés
où-c'est-l'inconnu-qui-préside...

Ton âme, c'est-à-dire notre âme à nous tous pauvres hommes —
et que nous savons bien de l'or pur le plus pur
va-t-elle aller, — ainsi qu'une matière immonde
crochetée-au-hasard-par-les-chiffonniers-que-nous-sommes
vers quelque-usinage-nouveau qui la refonde
pour la reprojeter enfin « en plein azur »,
— ou va-t-elle, en accord à tant de passion,
connaître d'un monde infernal en ignition
où il est d'ailleurs impossible
qu'elle brûle plus longtemps que le strict nécessaire
pour redevenir,
— ou va-t-elle former, cellule, un-nouvel-être-abstrait
et recouvrer ineffablement l'immortalité
et cette unicité
tant souhaitée
et peut-être jamais atteinte...
— Ou bien encor si rien n'est de rien et si l'humaine plainte
se perd au néant, — trouver enfin tout simplement le repos
à moins que — qui sait — [notre chaos
si quelque abîme d'ombre ou de lumière existe et fait suite à
s'y précipiter avec avidité pour, ô certitude, te connaître?

— Quoi qu'il en soit d'elle et de toi, le jour va paraître.
... Toute la science vaine est sur ce linge blanc
la douleur qui t'aima dans son coin est prostrée
l'aube, furtive ainsi que la mort, est entrée —
toutes les deux ont le même pas sûr et lent.

toutes les deux éternellement sont virginales.
Ton corps roide est tendu comme un vieux parchemin
où il n'y a rien
où il n'y aura plus jamais rien
à lire.

Tes yeux clos, — sur quelles visions marginales
— regardent
ta nuit.

Le silence a rongé toutes les cordes de la lyre
des bruits.

Les cierges seuls fument en clignotant quelque-chose d'obscène
à la virginité de l'aurore devinée aux rais des persiennes.

« Ame, à quoi servirait de t'inquiéter encore
tu n'as pas à te lamenter
pourquoi t'obstiner — pourquoi t'attarder
— imperceptiblement s'agitent dans ce corps
d'innombrables vies infimes et forcenées...

Ame, ma sœur, va, dépouille notre puanteur,
par toi-seule-elle-avait-vibré-d'amour-et-de-vie
abandonne à présent ce lourd-vêtement-de-tristesse
car voici l'heure revenue
où ta lumière va pouvoir se replonger nue
au sein d'un-océan-d'innocence-infinie. »

MARCELLO-FABRI.

COMMENT MME VALTESSE DE LA BIGNE DONNA LE TONKIN A LA FRANCE

Mme Valtesse de la Bigne (1) n'avait pas gardé rancune à Gambetta de ne l'avoir pas reçue aux Jardies. Mais, n'étant point femme à rester sur un affront, elle s'était juré de prendre, un jour ou l'autre, sa revanche, et quand elle voulait quelque chose, il était rare qu'elle ne l'obtînt.

Si, aux environs de 1875, Isola, l'héroïne de son roman autobiographique, était morte du mal romantique de la Dame aux Camélias, elle, elle était vivante, et bien vivante. Quant à Horace de Kerhouet, l'amant d'Isola, qui, dans le civil, comme dans le militaire, s'appelait de son vrai nom Alexandre-Camille-Jules-Marie Le Jumeau de Kergaradek, il n'était point allé ensevelir sa douleur dans son manoir du Morbihan; le 16 mai 1875 il avait mis la voile pour les mers de Chine, ayant charge du Consulat de France à Hanoï.

C'était un exil, et pour en tromper l'ennui, M. de Kergaradek, de la cité annamite, envoyait à sa maîtresse, outre des objets d'art qui devaient orner son salon et lui rappeler parfois son souvenir, des lettres dans lesquelles il lui racontait ce qui se passait dans sa résidence aux rues dallées de noir, et même au delà, le long du fleuve Rouge où patrouillaient les « Pavillons noirs », qui étaient jaunes, comme tous les Chinois, et des gabelous qui pillaient les voyageurs et les commerçants plus qu'ils ne les protégeaient. Mme Valtesse y avait répondu par la chronique mondaine et galante du Paris qu'il regrettait. D'un courrier à l'autre, il entrait ainsi un peu d'exotisme à l'hôtel du boulevard Malesherbes

(1) Voyez sur Mme Valtesse de la Bigne : *Les Lionnes du Second Empire*, éditions de la « Nouvelle Revue française », Paris, 1935.

et un peu de « parisine » au consulat d'Hanoï. M. de Kergaradek se distrayait avec les frivoles, mais véridiques historiettes de Mme Valtesse, et Mme Valtesse s'instruisait, initiée par M. de Kergaradek aux mœurs, coutumes et croyances de ces contrées lointaines qui portaient les noms singuliers d'An-Nam et de Ton-Kin, et aussi à leur politique.

Cet exotisme avait profité autant à son hôtel qu'à son esprit, M. de Kergaradek lui envoyant, à chaque courrier, des caisses remplies d'objets d'art, qu'il achetait là-bas, aux bâtards besogneux de Tu-Duc, en ancien émail sur fond turquoise, qui était, comme par hasard, la couleur favorite de sa maîtresse, ou en laque rouge, tels que brûle-parfums aux entrelacs fleuris, jardinières décorées d'animaux et reposant sur trois pieds à socles d'éléphants, tasses, coupes, pipes à opium, porte-emblèmes, pirogues à forme de dragon en laque noir et or, petites pagodes renfermant quelque divinité en bois sculpté et doré, minuscules éléphants en ébène ou en ivoire, statuettes en bois sculpté et peint formant torchères et figurant des personnages aux longues jambes et aux longs bras, lampes en bronze, plats, bols, compotiers, cassolettes, tabourets, — et des soieries de Chine sur fond jaune impérial, avec broderies, dragons et caractères chinois ou brodés de fleurs, d'oiseaux et de papillons. Mais la merveille de cette précieuse collection était une pagode en bois sculpté et doré : quatre vantaux laqués d'or, sculptés à jour, doublés de quatre autres vantaux en laque noire avec charnières et appliques en cuivre gravé, découvraient, rabattus, cette manière de sanctuaire, au premier étage duquel et au fronton se voyaient des basreliefs ou frises avec scènes à petits personnages, à animaux et meubles se détachant en ronde-bosse et à jour au milieu des paysages sur fond d'or. Des parois, tombaient des kakemonos légendaires décorés d'allégories. A l'intérieur, les dieux du Rire et de la Fortune en bronze ancien, et sur les différents étages à fond de laque et rehaussés d'or étaient rangés des vases sacrés, des brûle-parfums et autres objets en usage dans le culte du Bouddha, qui trônait au milieu.

Ainsi, en passant d'une pièce à l'autre, du salon dans la serre indo-chinoise, Mme Valtesse de la Bigne changeait de siècle et de pays.

A force de vivre dans l'atmosphère des toiles de Detaille, d'Alphonse de Neuville et autres peintres qui avaient, avec leur imagination plus encore qu'avec leurs pinceaux, reconstitué les victoires et conquêtes des armées de la République et des légions de l'Empire, et les légendaires actions d'éclat par lesquelles les généraux et les soldats de Napoléon III s'étaient, en 1870, distingués, donnant du fil à retordre aux Prussiens, Mme Valtesse de la Bigne était devenue patriote, chauvine même, et, avec plus d'ardeur encore que Mme Juliette Adam, avait pris à cœur les destinées de la France. Peut-être y avait-il dans son cas comme une gageure, et se piquait-elle de montrer, et, au besoin, de prouver par son exemple qu'une femme du demi-monde était, quand elle s'honorait assez, capable tout autant, sinon plus, qu'une femme du monde de se passionner pour la grandeur de son pays, et même de s'y dévouer, que le patriotisme n'était pas le privilège d'une caste, et qu'elle-même, en tout cas, elle était digne aussi de mériter le surnom de « grande Française. »

M. de Kergaradek blâmant ces messieurs du cabinet de n'avoir pas encore songé à faire naître une occasion d'étendre le protectorat de la France sur l'An-Nam, Mme Valtesse qui, pour être bonapartiste, n'en était pas moins bonne française, s'en étonna aussi et résolut, un matin d'août 1880, de rappeler le gouvernement de la République au sentiment de ses devoirs. La pensée qu'elle allait donner une leçon d'impérialisme à M. Gambetta stimula son zèle. Son papier à lettres s'ornant d'un aigle couronné aux ailes déployées, emblème de ses convictions, mais qui n'eût pas manqué d'effaroucher celles qu'avait, ou prétendait avoir, le tribun, elle en choisit un autre, discret et neutre, sur lequel sa plume traça ces lignes laconiques et calculées, par le mystère qu'elles suggéraient, à éveiller la curiosité du destinataire.

Monsieur le président,

Je sollicite de vous un entretien. J'ai à m'adresser à M. le président de la Chambre d'abord, à M. Léon Gambetta ensuite.

Recevez, Monsieur le président, etc.

VALTESSE DE LA BIGNE.

La réponse ne se fit pas attendre.

Madame Valtesse de la Bigne,
29, rue Pradier,
Ville-d'Avray (Seine-et-Oise).

Madame,

Si vous voulez prendre la peine de passer à mon cabinet, demain mercredi, 1er septembre, à Paris, je serai très aise de vous donner l'audience que vous me demandez.

Croyez à mes sentiments distingués.

L. GAMBETTA.

Au jour dit, Mme Valtesse, s'étant habillée d'une façon discrète, prit à Ville-d'Avray le train de 10 h. 30 pour Paris, où, sitôt débarquée, elle alla demander à déjeuner à Detaille. Le café pris, elle se leva, prétextant des courses, et se fit conduire au Palais-Bourbon.

On ne lui fit pas faire antichambre. L'huissier, ayant pris sa carte, revint quelques instants après et, s'inclinant, pria Madame de vouloir bien le suivre. S'effaçant devant elle, il ouvrit la porte qu'il referma dès qu'elle en eut franchi le seuil. Gambetta l'attendait, debout. Il lui offrit un siège, près de son bureau. Elle s'assit, nullement intimidée. Il ne se doutait certainement pas qu'il avait en face de lui la visiteuse qu'il avait éconduite, naguère, aux Jardies. Pour n'être pas, comme là-bas, en tenue campagnarde, il avait l'air plutôt négligé, et la vulgarité de sa personne éclatait au milieu de ce salon d'une pompe officielle, plus qu'en plein air, dans le jardin de Balzac. Gros et court, le cou puissant enfoncé dans de larges épaules, sa trogne bouffie, huileuse, vermillonnée, avait quelque chose de bestial; mais de profil, avec le nez busqué, il faisait penser à quelque consul romain. Même au repos, on sentait en lui une force, une volonté. Son œil mort s'écarquillait rond, inerte, pitoyable, mais l'autre œil, sous les sourcils épais, dardait comme une flamme et cherchait à lire sur le gracieux visage de Mme Valtesse, qui ne lui rappelait aucun souvenir précis. Il n'en allait pas de même de son nom. La rue Pradier n'était pas loin des Jardies, et il avait encore dans l'œil et dans les oreilles l'éclat et le bruit des feux d'artifice que le 15 août la belle et honneste dame

tirait sur sa pelouse en l'honneur de Badinguet. Aussi son attitude marquait-elle une certaine méfiance. Peut-être pensait-il à Charlotte Corday. Elle s'empressa de le rassurer. S'étant excusée de sa toilette, que le trajet en chemin de fer avait quelque peu frippée, elle dit pourquoi elle avait sollicité cette entrevue. Posément, sans verbiage inutile, elle expliqua comment, instruite par M. de Kergaradek de la situation de l'An-Nam, l'idée lui était venue d'un coup à tenter et qu'un homme d'Etat aussi intelligent et audacieux que M. Gambetta n'hésiterait pas à annexer, pour le compte de la France, et sous couleur de protectorat plutôt que par conquête, les quelque 500.000 kilomètres carrés qui constituaient le pays d'An-Nam, et dont les profondeurs inexploitées recélaient des trésors sous forme de mines de plomb, de charbon, d'étain, de zinc, etc.

Tout en parlant, elle s'intéressait à la physionomie de M. le président de la Chambre, qui suivait ses propos avec une attention d'autant plus vive qu'il s'attendait à toute autre chose qu'à une pareille communication. Si maître qu'il fût de ses réflexes, il ne parvenait pas à cacher sa surprise, dont Mme Valtesse était flattée comme d'un hommage.

Il professait généralement un profond mépris des femmes, les ayant peu pratiquées, sauf celles de la Brasserie des Martyrs et du Café de Madrid, dans sa jeunesse. « La première fois qu'une femme vient me voir, confiait-il à ses familiers, je la fais asseoir sur le canapé, la deuxième, je la fais mettre à la porte ». Bien qu'il la sût galante, il n'avait pas osé faire asseoir Mme Valtesse là où tant d'autres s'étaient complaisamment étendues, et il espérait bien la revoir, mais à Ville-d'Avray, plutôt qu'au Palais-Bourbon. Tout de suite elle lui en avait imposé, par son air d'abord, puis, aussitôt les premiers mots échangés, par la façon dégagée, posée, nette et pour ainsi dire virile avec laquelle elle s'exprimait en une langue châtiée. Il restait étonné, comme d'un prodige, qu'elle pût connaître, et s'y reconnaître, à la fois dans le temps et dans l'espace, un pays dont lui-même, tout ministre des affaires étrangères qu'il eût été, ne connaissait comme tous les Français, à l'exception de rares sinologues, que le nom bizarre, et il en était d'autant plus émerveillé que celle qui l'entretenait

si familièrement de Bouddha et des lois de Confucius, du roi Tu-Duc et de son royaume, et, jonglant prestement avec les chiffres des statistiques et les dates de l'histoire, vulgarisant à son intention des notions si précises sur une contrée lointaine et ancienne, baignée à l'Est et au Sud par la Mer, et bornée au Nord par la Chine, à l'Ouest par l'Inde anglaise, l'empire Birman et le royaume de Siam, était, selon l'argot des clubs et du boulevard, une « belle petite », autrement dit une demi-mondaine. Il goûtait ce paradoxe qui sapait, sans le choquer lui-même, les préjugés qu'il s'était faits sur cette sorte de femmes. Celle-ci, de toute évidence, formait une remarquable exception, et il laissa voir, comme malgré lui, son sentiment où se mêlait une pointe de respect. Il la compara à Léonie Léon, et ce fut au désavantage de sa maîtresse, qui ne paraissait pas aussi jeune, qui n'était pas aussi jolie, ni aussi fine que cette rousse élégante et parfumée. Avec Mme Valtesse de la Bigne, qui avait le clair langage et la raison passionnée d'une Minerve, la République athénienne eût cessé d'être une parodie.

Le Consul souriait. Dompté, il cherchait à plaire, comme un fauve qui, rentrant ses griffes, fait patte de velours, et s'essaye à des grâces qui gardent, malgré tout, quelque chose de félin. Sa voix aussi avait mué, le timbre métallique, et parfois caverneux, s'était adouci, irrisé, avait pris des intonations caressantes, mais ce diable d'*assent* de Cahors était si fort, qu'on eût dit que M. le président s'était, à son déjeuner, régalé d'aïoli ou de brandade, et cette haleine-là, que les électeurs ne détestaient pas, ni les foules des meetings, Mme Valtesse l'avait en horreur...

Il eût volontiers prolongé l'entretien, et feuilleté les lettres de M. de Kergaradek qu'elle avait apportées avec elle, et qui confirmaient ses assertions, mais il pensa aux collègues auxquels il avait donné audience et qui, le regard sur la pendule, tapaient du pied d'impatience. Il fit mine de se lever, et Mme Valtesse quitta son siège. Ils restèrent quelques instants à causer. Il lui dit qu'il avait souvent entendu parler d'elle, étant son voisin à Ville-d'Avray, elle sourit, d'assentiment en apparence. Elle était plus renseignée sur lui qu'il ne l'était sur elle. Elle savait qu'il avait passé le mois de

juin aux Jardies, en compagnie de Mme Léonie Léon, une « parente » à lui, et d'un garçon de 14 ans, son « neveu ». Quand il faisait beau, ils déjeunaient tous trois dans le jardin, au fond duquel des maçons bâtissaient une maisonnette rustique. Le matin, M. le président s'exerçait au pistolet à la cible. Puis, pour lire les journaux, il s'asseyait sur un banc, où Madame, interrompant sa promenade, venait le rejoindre. Ils dînaient en tête à tête et faisaient des excursions en voiture. Les bourgeois ricanaient en le voyant passer avec cette femme en robe rose, à garnitures noires, coiffée d'un chapeau en jonc de garçonnet. Ils faisaient l'effet d'un vieux ménage. Il travaillait tard dans la nuit et se levait à six heures. La vieille Mme Delessert, sa voisine, leur avait empoisonné ces vacances, en faisant exprès de brûler des herbes, et suffoqué par la fumée, il s'en allait tirer des lapins, chez M. Guichard, à Saint-Cucufa, ou pêcher des carpes et des tanches dans l'étang. Elle savait tout cela et bien d'autres choses encore. M. Gambetta ne se méfiait pas assez de Trompette, son cuisinier et son valet de chambre, dont le vin blanc déliait la langue. Mme Valtesse de la Bigne souriait aussi en pensant qu'elle avait pris sa revanche, que M. Gambetta l'avait reçue malgré lui et qu'il la recevrait, quand elle voudrait, aux Jardies.

L'ayant remerciée de sa communication qui l'avait vraiment intéressé, il la pria d'être assez aimable pour lui remettre au plus tôt un rapport détaillé sur la question, afin qu'il pût l'étudier à loisir. Il avança la main, Mme Valtesse y mit sa petite main, qui était gantée de suède, et s'envola dans un frou-frou de soie, laissant M. le président de la Chambre sous le charme de sa jolie personne.

Mme Valtesse de la Bigne avait de la volonté et de la suite dans les idées. Sitôt rentrée rue Pradier, à Ville-d'Avray, elle se mit à l'ouvrage; aussitôt rédigé, elle l'envòya à Gambetta pour l'inciter à étendre la main sur le pays de Tu-Duc, lequel comprenait : 25 provinces, 9 au Sud, formant l'An-Nam proprement dit, et 16 au Nord composant la région connue sous le nom de Tonkin.

Longtemps les provinces du Sud vécurent séparées de celles du

Nord, constituant les unes et les autres deux Etats distincts, régis par des chefs et souverains différents, se faisant fréquemment la guerre, jusqu'au jour (1795) où une dynastie du Sud, pleinement victorieuse, réunit définitivement le Tonkin et l'An-nam sous une même dénomination, écrivait-elle.

Ces chinoiseries ne laissèrent pas que de paraître à M. le président de la Chambre plus compliquées que les pharaonneries, et d'un intérêt rétrospectif. C'était assez, semblait-il, le sentiment de Mme Valtesse de la Bigne qui, abrégeant ce cours d'histoire, entrait dans le vif de l'affaire.

Le roi Tu-Duc exerce un pouvoir absolu sur toute cette population, poursuivait-elle. Le commerce et l'industrie étant à peu près nuls, ce n'est que par les emplois qu'on peut s'enrichir.

Or les emplois par raison de conquête sont plus particulièrement confiés aux Annamites, d'où rancune des Tonkinois, qui désireraient que par un moyen quelconque, l'occupation ou le protectorat, les faveurs fussent distribuées également. Grâce à la polygamie (les princes ont 10, jusqu'à 30 femmes) on compte plus d'un million de rejetons de souche royale, élevés et entretenus aux frais de l'Etat; ils ne peuvent être fonctionnaires, l'esprit défiant du Roi les tient à l'écart; ils s'en consolent en vivant dans une honteuse paresse, fumant l'opium, jouant et volant. Ils reçoivent des cadeaux, font des ventes de leurs bibelots et touchent une pension de l'Etat. Leurs plus clairs revenus sont les exactions sur la masse.

Le roi Tu-Duc règne de la façon la plus despotique. Les forces militaires de l'An-nam se résument en quelques escadrons de cavalerie ridiculement exercés, pitoyablement armés de pistolets du siècle dernier, ou de lances et javelots; l'infanterie marche mal et la marine ne comporte que de grandes barques de pêche, sous commandement individuel.

La grande étendue de terrains, le manque de chemins et de moyens de transport (le Roi pouvant tout réquisitionner sur le marché, très mince d'ailleurs) entraverait considérablement une action militaire. Outre cela, la frontière largement ouverte du côté du Tonkin développant un immense espace peu habité, incessamment visité par des bandes de pillards, exigerait une surveillance qui ne pourrait s'exercer qu'au moyen d'une grande quantité de troupes.

Au lieu d'une possession du sol qui entraînerait pour nous un gros surcroît de charges, nous retirerions plus d'avantages avec le protectorat.

Nos nationaux pourraient s'établir, trafiquer, civiliser partout, leur sécurité serait assurée.

Pour mener à bien les choses, il faudrait s'appuyer sur le roi Tu-Duc, qui est avide et vaniteux, le mettre en défiance contre la Chine et l'Espagne (à tort on a laissé s'implanter des missionnaires espagnols), s'il était possible provoquer de la part des Chinois au Yun-nam une tentative d'action sur le Tonkin, offrir au roi l'abri du pavillon français et imposer le protectorat.

C'était bien raisonné, subtilement machiné.

Gambetta écrivit à Mme Valtesse :

Paris, le 14 septembre 1880.

Madame,

Je vous remercie et je vous suis très reconnaissant de la communication que vous avez bien voulu me faire. Je la trouve excellente de forme et de fond, et vous devriez bien la publier, si vous ne préférez que je la fasse publier moi-même.

Je compte sur votre bonne promesse au retour de la personne bien renseignée, et je la recevrai avec bien du plaisir.

Avec mes remercîments, recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L. GAMBETTA.

L'approbation de Gambetta flatta Mme Valtesse, mais elle n'était point sotte pour suivre le conseil qu'il lui donnait et qui lui paraissait bien hasardeux. En publiant le mémoire, on dévoilait les plans de la France, et dès lors tout était non seulement compromis, mais perdu. Le marquis Tseng, l'ambassadeur volant de Chine, qui desservait à la fois Paris, Londres, Berlin et Saint-Pétersbourg, et n'était pas un imbécile, ne manquerait pas d'ouvrir les yeux bridés de son Empereur, lequel mettrait en garde Tu-Duc contre le perfide appui de ses prétendus amis, il alerterait les chancelleries, ferait intervenir quelque puissance « barbare » et rivale, — et la France devrait renoncer à toute idée de conquête ou de protectorat. Mme Valtesse se contenta de faire secrètement composer à l'imprimerie du *Figaro* et tirer à cinq exemplaires son mémoire sur l'Annam. Elle en adressa un à Gambetta, en lui recommandant, sans doute, de se montrer, à l'avenir, plus réservé et plus prudent. Il s'y

engagea d'autant mieux que le projet qu'elle lui avait soufflé cheminait dans son esprit et qu'il envisageait la chose très sérieusement.

Comme s'il eût deviné son flirt politique avec Mme Valtesse de la Bigne, Emile Żola publiait dans le *Figaro* une violente diatribe contre Gambetta. Il le raillait de n'être qu'un Grec et qu'un Romain déguisé; sa République avait deux mille ans et, quand il songeait à se recréer, il se voyait, « couronné de roses, un manteau de pourpre aux épaules, buvant des vins sucrés en compagnie de Phryné et d'Aspasie ». Au fond il n'était qu'un tribun, un rhéteur, un phraseur. .

Ce ne sont pas des actes qui l'ont fait, ce sont des phrases, disait encore sur le mode cicéronien l'auteur de *Nana*. Il a abattu ses adversaires avec des phrases, il a conquis son autorité avec des phrases... S'agit-il pour lui de faire un pas en avant? il parle; s'agit-il de conjurer un péril? il parle; s'agit-il de faire sentir son autorité? il parle encore, il parle sans cesse et partout. C'est son arme d'ambitieux, comme l'arme de Bonaparte était l'épée. Nous assistons à la conquête de la France par la parole, après avoir souffert et sangloté de la conquête par l'épée... Si le bruit qui se déchaîne autour de lui est pour le Gambetta actuel, ce bruit est disproportionné et tombe presque dans le ridicule. Seul notre détraquement cérébral peut expliquer une pareille idolâtrie. Mais si ce bruit est une simple entrée de trombone et de grosse caisse qu'on fait au Gambetta de demain, au génie politique qui doit fonder l'avenir, nous tendons le cou et nous attendons le prodige. Toutefois il ne faut pas qu'on nous assourdisse longtemps encore dans la position gênante où nous sommes, car nous finirions par nous apercevoir qu'on se moque de nous. Les peuples sont prêts, M. Gambetta n'a plus qu'à avoir du génie.

Du génie, Gambetta commençait à en avoir, les peuples s'en apercevraient bientôt. D'abord, il empêcherait l'Angleterre de s'emparer de l'Egypte, puis il occuperait la Tunisie, et après la Tunisie, il donnerait, avec la collaboration de Mme Valtesse, le Tonkin à la France... Ensuite...

Mme Valtesse de la Bigne avait tout lieu de se réjouir du succès de sa démarche, et de s'être employée pour la plus grande gloire de la France avec plus de discernement que les favorites royales honnies des purs Républicains. Quand à la suite du procès qu'elle se vit contrainte d'intenter à

Mlle Delabigne, sa mère, sa vie privée fut étalée au grand jour et devint la risée des chroniqueurs boulevardiers, Mme Valtesse eût pu s'arranger pour éviter le scandale, mais devant le chantage maternel, qui n'avait rien d'une berceuse, elle n'avait pas hésité : elle avait préféré crever l'abcès, même au risque de provoquer l'orage qui, sous le ciel de Paris, jamais ne dure plus d'une semaine. Elle puisa dans cette épreuve des raisons de s'estimer davantage, car, quoi qu'on eût dit et écrit, cela l'honorait que, partie de si bas, elle se fût élevée si haut, s'étant recréée elle-même au point d'être sa propre fille plutôt que la fille de l'âpre blanchisseuse normande à qui elle devait le jour. Ce n'était pas pour la montre que Mme Valtesse avait dans sa bibliothèque Machiavel, de qui elle prisait le génie tout autant dans ses essais politiques que dans ses œuvres littéraires; parmi celles-ci elle goûtait tout particulièrement la *Vie de Castruccio Castracani,* dont elle rapportait à elle-même les réflexions du début :

On ne peut voir sans étonnement que la plupart de ceux qui dans ce monde ont fait de si grandes actions, que ceux entre autres qui, par leur vertu, s'élèvent au dessus de tous leurs contemporains, ont eu une origine obscure, et sont nés dans la bassesse, ou du moins ont été le jouet des caprices de la fortune. Les uns, en voyant le jour, ont été exposés aux bêtes féroces, les autres sont nés de parents d'une si vile extraction que, rougissant de leur origine, ils se sont dits fils de Jupiter ou de quelque autre dieu.

Ainsi Mme Valtesse qui, née parmi le linge sale et livrée toute jeune aux hommes, qui sont plus féroces que les bêtes, s'était élevée au-dessus de toutes les horizontales, ses contemporaines, et, rougissant, non de son état de courtisane, dont elle avait tiré profit et tirait gloire, mais de sa vile extraction, s'était dite fille des comtes de la Bigne, lesquels ne figuraient pas dans Hozier, étant sortis tout armés, de pied en cap, de son imagination.

Une telle prétention, basée sur de pareils motifs, n'avait rien que d'honorable; c'était le sentiment de M. de Kergaradek, qui oublia d'autant plus le fangeux passé de Mme Valtesse, qu'il l'avait jusque-là ignoré. Quant à Gam-

betta, qui, en cette matière comme en bien d'autres, se flattait d'être libre-penseur, il n'était pas éloigné de partager cette opinion et persistait à trouver le projet de Mme Valtesse de la Bigne aussi séduisant que sa personne. Il en éprouvait même quelque jalousie, le soupçon lui étant venu que ce pouvait bien être pour avancer les affaires de son amant qu'elle s'intéressait à celles de l'An-nam et du Tonkin. Il connaissait le faible des femmes pour l'uniforme et leur goût du panache, et il se disait que Mme Valtesse était heureuse à l'idée que le lieutenant de vaisseau de Kergaradek pût lui devoir un jour et son renom et un grade élevé, se proposant de demander comme une grâce, qu'on ne saurait lui refuser, qu'il fût nommé résident ou vice-roi de ces territoires lointains, selon qu'ils seraient occupés ou « protégés ». Mais qu'importaient les mobiles auxquels elle obéissait secrètement. Son projet cadrait admirablement avec sa politique et l'intérêt de la France.

Ce projet, M. le président de la Chambre et Mme Valtesse de la Bigne ne le discutèrent-ils pas ailleurs qu'au Palais-Bourbon? N'eurent-ils jamais d'autres relations qu'officielles et politiques? L'une et l'autre étaient certes trop connus pour espérer passer incognito. Si Mme Valtesse, qui n'avait pas de comptes à rendre à ses amants, eût été ravie d'afficher M. Gambetta, celui-ci ne se fût point soucié de se compromettre publiquement avec elle, ayant à ménager, outre sa dignité de chef de parti, la jalousie de Léonie Léon. Mais chacun d'eux disposait d'un pied-à-terre à Ville-d'Avray, la rue Pradier n'était pas si loin des Jardies, et d'ailleurs, entre chien et loup, toutes les femmes voilées se ressemblent...

Quoi qu'il en soit, ce fut quelque temps après que le gouvernement de la République, ayant cherché noise à l'Empereur Tu-Duc, envoya des renforts au Tonkin, où le commandant Rivière, par un coup de force, s'était emparé de la citadelle d'Hanoï et s'y était enfermé...

Quoi qu'il en soit, également, le 29 novembre 1882, l'Agence Havas transmettait aux journaux la note suivante :

M. Gambetta, en maniant ce matin un revolver, s'est légèrement blessé à la main. La balle n'a fait que traverser les chairs et la blessure ne présente aucune gravité.

Que cinq médecins eussent été appelés au chevet du blessé, cela parut d'autant plus louche que, malgré les précautions de ses partisans et amis, des indiscrétions avaient filtré.

Accident ou Crime, se demandait-on avec Rochefort, qui écrivait, le 3 décembre dans l'*Intransigeant :*

...Il suffit d'ordinaire que la rumeur publique s'émeuve d'un coup d'arme à feu tiré dans une maison, pour que le devoir de la justice soit de faire une enquête afin de vérifier si l'on se trouve en présence d'un crime ou d'un accident... Ici, rien de pareil. La justice s'arrête au seuil de la maison de Ville-d'Avray. M. Gambetta ne veut pas qu'il y ait d'enquête : il n'y en aura pas... Nous comprenons parfaitement que le blessé tienne à ne pas se voir obligé de déposer devant un juge d'instruction, ce qui pourrait mettre le public au courant d'affaires intimes que personne n'aime à révéler. Si ce n'est pas M. Gambetta, c'est la société qui exige une enquête... Les confidents de M. Gambetta soutiennent que leur patron était allé à Ville-d'Avray, par une froide et pluvieuse journée de novembre, uniquement pour y nettoyer un revolver, et que c'est pendant ce nettoyage que le malheur est arrivé. Des gens qui se croient bien informés affirment, au contraire, que celui qui devait être « nettoyé », c'était M. Gambetta, et qu'il a eu affaire à une Feyghine à rebours. Il y a un moyen de tirer l'événement au clair et le devoir du parquet est d'y recourir immédiatement sous peine d'être accusé de déni de justice : qu'il se transporte au chevet du malade et qu'il l'interroge sous la foi du serment sur l'origine de sa blessure. Dans des circonstances analogues, on a toujours agi ainsi. Et comme M. Gambetta craindra, sans doute, d'encourir les peines appliquées aux faux témoins, il est probable qu'il dira tout...

M. Gambetta ne dit rien, et il décéda le 31 décembre 1882 en emportant son secret avec lui.

Mme Valtesse de la Bigne se lamenta, avec tous les patriotes, sur la disparition tragique et prématurée du grand tribun, qu'elle avait des raisons plus intimes de pleurer. Elle réprima sa douleur en se rappelant avec un mouvement d'orgueil qu'elle avait été l'inspiratrice du défunt. Comptant quelques amis parmi les journalistes, elle fit à l'un d'eux, qui signait « Dangeau » dans le *Gaulois,* la confidence de cette collaboration politique que, jusque-là, elle avait tenue secrète. Dangeau y vit l'occasion et le prétexte d'un « papier » à sen-

sation. Mme Valtesse lui communiqua les lettres qu'elle avait adressées à Gambetta et celles qu'elle en avait reçues, ainsi qu'une copie du rapport qu'elle lui avait fait tenir et qui avait déclanché l'expédition du Tonkin. La chose parut si extraordinaire qu'afin qu'on ne crût pas à une mystification, le *Gaulois* publia en première page et sous ce titre : *Un collaborateur inattendu,* le fac-similé des lettres de Gambetta à l'en-tête de la *Chambre des Députés* et celui des enveloppes portant le cachet de la poste. Vaine précaution. Nul ne songea à mettre en doute l'authenticité de cette singulière correspondance. Contrairement à ce qu'espéraient Mme Valtesse et Arthur Meyer, elle passa tout à fait inaperçue. Ce début d'année était particulièrement chargé de morts célèbres. A peine avait-on fait des obsèques nationales à Gambetta, qu'on enterrait Chanzy; quelques jours plus tard, c'était le tour de Clésinger. Journalistes et chroniqueurs ne savaient où donner de la tête et de la plume, chacun apportant, vraie ou fausse, sa contribution à l'histoire des disparus, sans penser à commenter les renseignements des confrères.

Les jours passèrent, les ministères changèrent, on se battait dans les rizières. Les journaux découvraient l'Annam et le Tonkin et révélaient ces pays au public. Il n'était question que du sournois Tu-Duc et des méchants Pavillons noirs qui prenaient, dans l'imagination populaire, des allures de personnages de Fenimore Cooper, de Gabriel Ferry et de Gustave Aymard.

L'expédition avait débuté par des succès militaires qui ne désarmèrent ni les Annamites ni l'opposition. Puis les complications se dessinèrent, les demandes de crédit s'enflèrent; on apprit la mort du commandant Rivière et les journaux attaquèrent le gouvernement qui avait attaqué, sans raison valable, le vassal de la Chine.

Le ministère Duclerc n'en menait pas large...

Mme Valtesse de la Bigne reçut la visite d'un poète journaliste, Guillaume Livet, qui avait eu un petit acte joué à l'Odéon, le *Mariage de Racine*. Ce n'était pas un inconnu pour elle, que ce grand garçon efflanqué. Harry Alis le lui avait présenté au dîner du *Panurge*. Vivant en ménage avec la muse, pour faire marcher le pot-au-feu, il s'était mis journa-

liste et collaborait à la *Réforme*, un journal officieux, faute de pouvoir être officiel, qui recevait son inspiration et ses subsides du ministre de l'intérieur, Waldeck-Rousseau.

Un journal ayant rappelé que Mme Valtesse avait trempé dans l'affaire du Tonkin, Livet trouva original d'aller l'interviewer, et son directeur, après avoir pris l'avis du « patron », l'y encouragea.

Il y avait du vrai et du faux dans les commentaires passionnés que provoquait l'expédition du Tonkin, un singulier mélange d'hypothèses et de renseignements exacts. La tournure fâcheuse que prenaient les événements, les attaques des journaux, les interpellations qu'on redoutait, mettaient le gouvernement en mauvaise posture. Somme toute, il continuait la politique de Gambetta, et c'était Gambetta qui leur avait mis cette affaire sur les bras. On ne s'en doutait pas, ou plutôt on l'oubliait trop, puisque, au lendemain de la mort du tribun, le *Gaulois* avait révélé les origines de l'expédition. Celle-ci, par la suite, s'était, comme toujours en pareil cas, compliquée de combinaisons plus ou moins avouables. Mais la pensée qui avait présidé à sa naissance l'était, et elle était même, selon le poncif, élevée et noble, bien qu'elle découlât d'une source impure. C'était Gambetta qui avait voulu, décidé, mis sur pied l'opération. Six mois après sa mort, les passions s'étaient calmées, la publicité organisée autour de ses funérailles avait porté ses fruits, la légende du grand homme et du grand compatriote se cristallisait. En invoquant son autorité, on se déchargeait sur lui des responsabilités encourues, cela paraissait d'autant plus expédient que les mauvais prophètes, tel Rochefort, semblaient être de bons prophètes, quand ils affirmaient qu'on ne savait pas au juste à quoi on s'exposait, ni ce qu'il en coûterait au pays. Par delà la tombe, Gambetta endosserait les risques et ferait taire les résistances à cette guerre tant décriée.

Le directeur de la *Réforme* avait donc approuvé cette interview, avec une arrière-pensée politique dont le poète-journaliste était loin de se douter. Mme Valtesse de la Bigne s'y prêta de très bonne grâce.

Elle eût agi de même si elle y avait vu malice, tant par patriotisme que pour atteindre le but qu'elle avait manqué en

janvier 1883. Elle raconta à Livet ce qu'elle avait déjà confié à « Dangeau », lui montra les mêmes lettres qu'à lui, et, de plus, une lettre qu'elle venait de recevoir où son ami d'Hanoï critiquait la façon dont M. Bourrée avait conduit les négociations avec la Chine.

C'est au Nord que se font, se nouent les complications; c'est au Sud que se donnent les instructions, écrivait M. de Kergaradek à Mme Valtesse de la Bigne. Comme bien vous pensez, ces bons Annamites ne facilitent pas la tâche; pendant que nous nous arrangeons tant bien que mal, plutôt mal que bien avec eux, ils se livrent à un petit travail souterrain pour nous empêtrer de leur mieux, espérant toujours qu'à force de nous harceler on se débarrassera de nous.

C'est ainsi que, pendant que nous replâtrions tant bien que mal l'affaire d'Hanoï, S. M. Tu-Duc écrivait de la dextre à ses voisins du Nord, les Chinois, demandant 20.000 hommes contre les barbares d'Occident.

Les gens du Tonkin ont des idées quelque peu fausses et étroites; ils vont en écervelés et se heurtent court au premier obstacle.

Il eût fallu que notre consul à Hong-Kong surveillât les Annamites qui y viennent, qu'il les patronnât bon gré mal gré, les accablant de ses bons offices.

De Pékin, notre ministre transmet à Paris qu'on a donné l'assurance à son chancelier que les troupes envoyées au Tonkin sont contre les rebelles, et qu'il n'y a rien contre nous.

Il n'y a pas un seul rebelle dans cette région : les Pavillons noirs, qui pouraient passer pour tels, fraternisent avec les troupes et collaborent au même travail. On veut pouvoir nous attaquer, si on trouve un moment favorable, une chance sérieuse de réussite, et si nous nous fâchons, la cour de Pékin désavouera ses agents.

Livet, ayant copié ces lettres, prit congé de Mme Valtesse de la Bigne, rédigea son « papier » et se hâta de le porter à la *Réforme* où on l'attendait avec impatience. On ne fut pas déçu, — non plus que place Beauvau. La lettre du correspondant de Mme Valtesse combla d'aise Waldeck-Rousseau, Ferry et Challemel-Lacour : elle justifiait par ses critiques le désaveu qu'on ne cessait de leur reprocher de M. Bourrée...

Le lendemain, qui était un dimanche, Mme Valtesse envoya acheter le journal. Tout au long, en gros caractères, ce titre sensationnel tirait l'œil :

GAMBETTA ET LE TONKIN

Plus bas, toujours en première page, sous le titre : *Chronique tonkinoise,* elle trouva l'interview de Livet.

Le Grand Prix passé, la curiosité s'est reportée sur le Tonkin, et ce pays, presque ignoré il y a un mois, est devenu le sujet de conversations au salon et au boulevard.

A ce propos, un de nos confrères rappelait le rôle joué par une femme dans cette affaire.

Cette femme, vous la connaissez, c'est une Parisienne de Paris, à qui la vie facile a rapporté des millions et un hôtel magnifique, à qui la nature a donné un caractère aimable et des flots de cheveux d'or. Elle s'appelle Valtesse — Mme Valtesse de la Bigne, si vous voulez lui faire plaisir; on la nomme Rayon d'Or, et le surnom lui convient.

C'était gentiment troussé, et sans trop de malice.

Je suis donc allé chez cette charmante personne, estimant qu'il y aurait quelque intérêt à approfondir son rôle et ses rapports avec Gambetta, et qu'il y a toujours quelque chose de piquant dans les appréciations profondément politiques d'une Parisienne d'esprit.

Mme Valtesse eut assez d'esprit pour tiquer, sans se fâcher, sur un éloge « du grand politique qui, sachant juger des hommes et des choses, prenait ses renseignements où il espérait les trouver bons et traitait à leur juste valeur les informations et communications officielles ». Dans ces lignes certainement ajoutées par ces messieurs du Cabinet, elle discerna, en même temps qu'un blâme tacite à l'adresse du ministre de France révoqué, une justification de leur politique.

Il était bon de rappeler toute cette affaire dans laquelle on voit un grand homme d'Etat traitant d'égal à égal avec une femme, concluait Livet. Tant il est vrai que les plus élevés d'entre les humains sont tous les sujets d'une reine plus élevée qu'eux : la beauté.

Ce coup-ci, la publicité qu'elle cherchait, et qu'avait escomptée Arthur Meyer, ne fit pas défaut à Mme Valtesse de la Bigne. Le pétard, qui n'avait pas éclaté six mois plus tôt, fit un bruit de tous les diables. Le *Gaulois* avait peine à

cacher sa déconvenue. Il s'en vengea par un trait perfide glissé dans ses échos, et qui ne devait pas être perdu pour tout le monde :

Depuis la publication dans la *Réforme,* journal de M. Waldeck-Rousseau, de la correspondance de Gambetta avec Mme Valtesse, relativement au Tonkin, on n'appelle plus le ministre de l'Intérieur que M. Valtesse-Rousseau.

Non moins perfidement il nommait M. de Kergaradek, dont Mme Valtesse de la Bigne s'était gardée de prononcer le nom.

La publication de cette correspondance, qui n'était pas inédite, fut une révélation pour tout le monde. Les uns raillèrent, les autres s'indignèrent.

Le *Temps* consacra un de ses « au jour le jour » à

MME VALTESSE ET LE TONKIN

Un illustre homme d'Etat, qui fut à la fois un grand patriote et un illustre penseur, aimait à dire que, pour gouverner les hommes, il faut se débarrasser du bagage encombrant des préjugés vulgaires. Est-il nécessaire d'invoquer une si haute autorité pour expliquer comment Gambetta fut amené à tirer parti des documents que lui apportait une femme célèbre surtout par sa beauté blonde? C'est qu'il ne s'agit ici rien de moins que du Tonkin, du royaume d'Annam et de l'intervention française, et l'on s'étonnerait à bon droit de voir figurer Mme Valtesse en cette affaire si l'on ne se rappelait que les voyageurs les plus intrépides emportent au loin comme un talisman l'image de Paris et le souvenir des jours qu'ils y ont gaiement passés. Toujours est-il que Mme Valtesse ayant conservé un ami fidèle sur les bords du fleuve Rouge, crut devoir en soumettre les lettres à l'homme d'Etat qui se préoccupait passionnément de toutes les questions de politique coloniale.

L'indulgence opportuniste n'était pas du goût des autres partis.

Il résulte de tout cela, écrivait Hervé de Kérohant dans le *Soleil,* que l'affaire du Tonkin a été enfantée par la collaboration de M. Gambetta avec une jeune femme aimable, jolie, spirituelle à l'occasion. Nous sommes loin de faire un crime aux hommes d'Etat républicains de suivre, dans des questions politiques qui ont de la gravité, les conseils des femmes un peu libres. Périclès ne s'est pas mal trouvé d'avoir cherché des inspirations auprès

d'Aspasie, et sa liaison avec cette femme célèbre n'a pas nui à la prospérité de la République athénienne. Mais nous nous demandons pourquoi les Républicains qui racontent avec complaisance que M. Gambetta a étudié un plan de colonisation et médité des plans de campagne avec Mlle Rayon d'Or, ne pardonnent pas à Louis XIV d'avoir fait de la politique avec Mme de Maintenon, à Louis XV d'avoir préparé avec Mme de Pompadour l'alliance de la France et de l'Autriche... S'est-on assez moqué de Cotillon III!... Cotillon pour cotillon, les cotillons de la marquise de Pompadour valaient bien ceux de Mlle Rayon d'Or,

qui ne valaient pas ceux d'Eugénie de Montijo au gré de la *Vérité.*

On a flétri le Second Empire parce que l'impératrice avait dit de la guerre qui a abouti au démembrement : « C'est ma guerre. » Et nous faisons aujourd'hui la guerre de Mme Valtesse.

Franchement, la France sera bien à plaindre si l'opportunisme résiste à l'explosion de colère que doit provoquer une pareille révélation.

Nous savions, écrivait *la France,* quelle déplorable influence a exercé sur les affaires du Tonkin la politique opportuniste. Mais nous ignorions que M. Gambetta avait été gagné à la cause de l'intervention militaire par une héroïne de Zola, femme de mœurs agréables et d'opinions bonapartistes... Nous avons lu avec stupéfaction les étranges commentaires de la *Réforme* qui croit servir la mémoire du grand politique en révélant cet épisode intime... On reste confondu de ce pavé posthume lancé par un confident indiscret.

A *l'Union* (*Quotidienne, France, Echo français* réunis sous la devise : « L'honnête pour moyen »), comme au *Télégraphe* on se demandait quel motif avait poussé les opportunistes à publier l'inopportune communication de Mme Valtesse.

Ce n'était pourtant pas sorcier, au dire de l'*Intransigeant.*

Ce n'est pas seulement Clément Laurier mais Valtesse qui avait sa petite main dans l'affaire tonkinoise... écrivait Rochefort. Si la mort n'était pas venue interrompre brusquement leur correspondance relative au Tonkin, il est probable que cet Antoine [Gambetta] eût fini par offrir le trône de l'Annam à cette Cléopâtre. La *Réforme,* journal waldeck-roussien (1), qui publie ces révéla-

(1) C'est sans doute une coquille, Rochefort a dû écrire *waldeck-roussin.*

tions, semble mettre l'expédition tonkinoise sous la protection de Gambetta. Si, en effet, le feu dictateur rêvait depuis longtemps la conquête des pays marécageux, les ministres mentaient donc, comme à l'ordinaire, quand ils prétendaient que nous envoyions nos troupes là-bas uniquement pour rappeler l'empereur Tu-Duc au respect de la foi jurée... S'il s'agit d'obtenir simplement la soumission de l'empereur Tu-Duc, pourquoi ne lui a-t-on pas dépêché Mme Valtesse, qui se serait chargée de la négociation? En y mettant un peu de complaisance, elle fût certainement parvenue à lui faire tomber les armes, ce qui nous eût épargné beaucoup de sang et pas mal de millions. La vérité est que les corsaires qui nous dévalisent ne songent qu'à augmenter la note afin d'augmenter les retours du bâton.

« Eh bien, c'est du propre!... » s'écriait la *Lanterne.*

Voilà maintenant que les journaux gambettistes eux-mêmes nous révèlent que le maître, peu scrupuleux sur le choix de ses instruments, avait pour collaboratrice politique une des tendresses à la mode. Vous croyiez, bonnes gens, que c'est pour obéir à une pensée de gouvernement que notre pavillon est engagé là-bas. Vous vous imaginiez sans doute que c'était pour développer notre influence politique et pour ouvrir des débouchés à notre commerce que nous envoyons marins, soldats et bâtiments en Extrême-Orient? Que vous étiez naïfs et que vous connaissez mal les procédés et le tempérament gambettistes... Plus le jour se fait sur les procédés de l'opportunisme, plus on voit qu'entre ces procédés et ceux de l'Empire, il n'y a pas de différence. C'est le même arbitraire mis au service des mêmes tripotages avec les mêmes instruments de corruption et de débauche... Combien est vrai le mot de cette femme républicaine, grand écrivain qui fut quelque temps son amie (2), et qui après la brouille s'écriait :

« Décidément, Gambetta, en femmes et en politique, ne pourra vivre qu'avec des filles. »

Waldeck-Rousseau, que Rochefort n'appelait plus que Valtesse-Rousseau, et ses collègues avaient raté leur coup. Leur manœuvre se retournait contre eux. Loin d'en imposer, le patronage de Gambetta réveilla les passions assoupies et mit l'opposition en fureur. Monarchistes, impérialistes et radicaux se jetèrent sur Gambetta comme un bouc émissaire et ne lui ménagèrent ni les coups, ni les imprécations, ni les

(2) Juliette Adam.

huées. Les modérés eux-mêmes, comme les rédacteurs du Parlement, « sans être trop sévères pour ce laisser-aller de l'ancien ministre des affaires étrangères, sans condamner trop durement cette façon peut-être un peu large, mais du moins tout à fait galante, de comprendre les devoirs ministériels », plaignaient M. Gambetta qui, souvent compromis par ses amis durant sa vie, n'échappait point à leurs persécutions posthumes. Au milieu de la bourrasque, la *République française* faisait le mort; quant à la *Réforme,* elle se défendait rageusement :

Que signifie tout ce tapage? Que veut-on dire? Nous avons publié un rapport jadis adressé à Gambetta sur le Tonkin. On nous répond par des calembredaines : on a l'origine du document donné par la *Réforme;* on raille; on s'indigne. Les petits maîtres du libéralisme radical se voilent la face et jurent que toute pudeur est perdue; les marquis de la réaction font grand scandale! Ils disent tous, les plus graves comme les plus plaisants, qu'il s'agit de politique de femme. Eh! laissez donc la femme de côté; les circonstances firent d'elle un intermédiaire; pas autre chose. Mais le rapport? On n'en parle pas, et c'est ce qu'il fallait voir dans notre publication.

Mme Valtesse de la Bigne eût été désolée qu'on la laissât de côté. Aussi bien on n'y songeait pas. L'*Evénement* ayant publié cet écho :

Donc nous savons l'opinion de Mme Valtesse sur le Tonkin. Malheureusement, la *Réforme* ne nous dit pas ce que pense Mlle Cora Pearl à l'endroit de Madagascar. C'est bien regrettable.

« Consolez-vous, cher confrère, je vais vous le dire », riposta Livet.

Si vous lisiez les journaux anglais, vous le sauriez déjà. En 1875, le rédacteur du *Times* est allé voir la célèbre courtisane, et, à propos de Madagascar, elle répondit que cette île devait appartenir tout entière aux Anglais, ajoutant :

« All by Englishmen, to and for Englishmen. » Tout par les Anglais, aux Anglais et pour les Anglais.

Etes-vous content, confrère?

Pendant la semaine qui suivit le Grand-Prix, Mme Valtesse

de la Bigne fut la femme du jour. Aussi le *Gil Blas*, qui l'avait jusque-là tant blaguée, lui dépêcha-t-il le jeune Fernand Xau pour interviewer « celle dont l'impartiale histoire burinerait le nom sur ses tablettes d'airain » avec le même sérieux que s'il avait eu affaire à Catherine de Médicis ou à Jeanne d'Arc la Pucelle.

Les battants de chêne massif de la porte cochère s'ouvrirent à son coup de sonnette, il traversa la cour ornée de palmiers nains, entrevit un jardin, tout au fond, monta l'escalier en marbre rose, la main sur la rampe dont les ferrures étaient marquées au chiffre de la maîtresse de l'hôtel, flâna, indiscret, dans le salon du rez-de-chaussée et dans la serre. Jeanne d'Arc s'apprêtait à aller passer l'été à Ville-d'Avray. Une gaze enveloppait le lustre, le piano d'Erard n'avait pas sa housse de soie brochée d'or. Le journaliste ayant jeté un coup d'œil à la salle à manger, monta au premier étage et s'attarda, dans le salon orné des portraits de la courtisane par Jules Lefebvre et Manet, s'amusant à dresser un inventaire sommaire des richesses enfermées dans les vitrines.

Bien qu'indisposée, ou se faisant passer pour telle, Mme Valtesse de la Bigne daigna recevoir l'ambassadeur du *Gil Blas*, dans sa chambre à coucher, en présence d'un couple ami, et assise sur son lit qui était en forme de vaisseau, la coque dorée, la poupe et la proue ciselées et sculptées, dressé sur trois marches et disparaissant littéralement sous les fleurs. Baignant dans l'or fauve de ses cheveux répandus, Mme Valtesse lui tendit la main en souriant. Il se fût cru chez *Nana*, n'était que Mme Valtesse de la Bigne n'avait rien d'un Rubens et que sa séduction émanait plus de ses traits mobiles et fins que du grain de sa peau. Mais Fauchery était là, et Satin ou, pour la mieux nommer, Léontine Godin, qui agenouillée sur un coussin au pied de ce lit majestueux, semblait en extase devant son amie qu'elle enveloppait d'un regard enamouré. Mme Valtesse n'avait rien à apprendre de neuf à Xau, ayant déjà tout révélé à ses confrères du *Gaulois* et de la *Réforme*.

— Je n'ai su que ce matin le bruit qu'on fait autour des lettres que j'ai données à Livet, pour en faire un article dans la *Réforme*... Je ne connaissais nullement Gambetta; mais j'ai cru agir utilement

en allant le voir. Il m'a bien reçue, et nous nous sommes quittés bons amis, rien que bons amis, je vous le jure...

— Je vous crois, Madame.

Si le reporter du *Gil Blas* n'avait pas été un débutant naïf, loin de la croire, il eût été intrigué du soin que Mme Valtesse de la Bigne prenait à prévenir une question qui ne lui était pas venue à l'esprit et à laquelle elle voulait se dérober. Saisissant la balle au bond il lui eût, négligemment et sur un ton ironique, demandé si la poignée de main échangée avec M. le président de la Chambre, au Palais Bourbon, ne s'était pas resserrée en une étreinte plus forte et plus tendre sous les ombrages de Ville-d'Avray, car la distance n'était pas grande entre les Jardies et la Villa Valtesse, et puis, au lendemain de l' « accident » qui devait coûter la vie au tribun, Rochefort n'avait-il pas écrit :

Les journaux opportunistes ont raconté que M. Gambetta s'était blessé à la main droite en maniant un revolver de la main gauche. Mais la rumeur publique refusant de mordre à ce récit invraisemblable prétend que l'homme sauvage de Ville-d'Avray a été victime d'une tentative de meurtre. Elle désigne même l'agresseur ou l'*agresserice,* si j'ose m'exprimer ainsi. Il s'agit d'une femme jalouse qui décidée à punir l'infidèle, aurait remplacé pour lui le vitriol par des balle de calibre.

Qu'y-a-t-il de fondé dans cette rixe entre Italiens?...

Mme Valtesse de la Bigne n'aurait-elle aucune idée là-dessus? Que pensait-elle de l'histoire que racontait encore Rochefort :

« Le fils du marchand de denrées coloniales, foncièrement atteint de la rage d'aimer dans le grand monde.... »

avait succédé à plusieurs clubistes et sportsmen dans les grâces d'une jolie comtesse avec laquelle il se consolait des déconvenues de son riche mariage manqué. C'est dans la petite maison des Jardies qu'il se rencontrait avec sa « nouvelle ». Mais l'ancienne, qui ignorait cette aventure, se trompa, dans les rapports qu'on lui fit sur l'identité de la personne. Elle s'imagina que les pourparlers avaient été renoués avec la marquise aux millions et vit ainsi crouler tout l'édifice de ses projets si obstinément entretenus par la bande courtisanesque. Elle eût sans doute pardonné ou feint d'ignorer un amour de passage. Elle perdit la tête devant la menace

d'être supplantée par une femme que lui soufflait l'homme célèbre qu'elle considérait déjà comme son mari. Ce fut cette erreur qui causa la mort de Gambetta. L'Ariane qui consentait à être trompée, non à être à jamais abandonnée pour une autre, partit pour les Jardies où elle arriva au moment psychologique. Comme elle possédait toutes les clefs de la maison et qu'ayant couché dans le sérail elle en connaissait les détours, elle surprit les deux amants en pleine causerie et visa de son revolver la femme, non Gambetta, qui, très généreusement, se jeta entre ses deux maîtresses et reçut soit une, soit deux balles.

La meurtrière présumée, on la connaissait, on avait même révélé son nom, mais de quelle rivale la vieille maîtresse avait-elle été jalouse? Aurait-elle, par hasard, surpris des lettres adressées par « Rayon d'Or » à son amant, et qui n'avaient pas trait à l'empereur Tu-Duc et aux Pavillons noirs? Gambetta n'aurait-il pas été le premier martyr qu'avait fait la guerre du Tonkin, le premier héros tombé à Ville-d'Avray, pour la même cause que le commandant Rivière à Hanoï?

Quelle que fût son assurance, peut-être Mme Valtesse de la Bigne se fût-elle troublée, et Fernand Xau eût-il connu la gloire qui échut quelques années plus tard à un de ses confrères imaginaires : Rouletabille.

Ce n'était qu'un reporter « pschutteux ». Mme Valtesse de la Bigne, ayant gardé son secret, savoura tout à son aise la chronique que ce jeune homme publia dans le *Gil Blas* du 13 juin 1883, et qui débutait ainsi :

Est-elle réellement de la Bigne? Cela importe peu. Elle est Valtesse et « Rayon d'Or » — et cela suffit. Elle remplit le monde du bruit de son nom. Les journaux ne parlent que d'Elle — et si cela continue on dira le siècle de Valtesse comme on dit le siècle de Périclès et de Louis XIV. L'Histoire, l'impartiale Histoire burinera son nom sur ses tablettes d'airain... Hanoï, Athènes et Cythère pourraient se la disputer aussi bien que Paris et Ville-d'Avray.

Les années passèrent. La France s'était définitivement installée là-bas. Le temps avait apaisé les esprits, calmé les colères, réduit l'opposition, mis sa patine dorée sur les événements. L'expédition du Tonkin était entrée dans l'his-

toire, ou, plutôt dans la légende, contre laquelle, parfois, quelque iconoclaste s'acharnait en vain. Mme Valtesse de la Bigne ne lisait pas la *Revue blanche,* mais quelqu'une de ses bonnes amies dut, sans doute, lui communiquer certaine « critique des mœurs » où Paul Adam l'entreprenait rudement.

L'immortel Michelet a seul compris la réalité de l'histoire, écrivait l'ex- « nègre » de Marie Colombier. Il a cherché dans les alcôves des grands les causes de la douleur sociale des guerres. Nul jour ne s'achève à présent encore qui n'apporte à cette méthode, pour romanesque qu'on la juge, l'assentiment d'une constatation nouvelle. L'expédition du Tonkin fut résolue à la suite d'une pitrerie de la même sorte. Lorsque M. Dupuy, ce négociant qui avait colporté ses pacotilles le long du Fleuve Rouge, revint en France avec des documents sur la richesse des contrées riveraines, il ne trouva dans aucun ministère l'accueil de ses mémoires, de ses plans, de ses études. Après avoir épuisé la série des démarches inutiles, il avertit de son déboire un monsieur qui persistait à se dire par dilettantisme l'amant d'une très vieille et très riche courtisane connue sous le nom de Valtesse. La sorcière apprit de cet homme le malheur de M. Dupuy. Elle connut par le hasard des conversations les travaux de l'explorateur et les approuva. Les amants promirent la réussite si on les intéressait avantageusement dans l'affaire. Ils eurent la part léonine par avance. Immédiatement la vieille dame écrivit à Gambetta des lettres chaudes, décorées d'un paraphe encadrant un faux nom : comtesse de la Bigne. Le seul prestige du titre exalta l'épicier de Cahors. Il répondit, en dédaignant de s'informer. Après échange de missives où la passion se pimentait de politique, rendez-vous fut pris. La comtesse de la Bigne succomba. Aussitôt la *République française* commençait une campagne en faveur des idées propres à Jean Dupuy et que s'assimilaient pour la partie financière Bavier-Chauffour et les parents de Jules Ferry. Par des intermédiaires, Valtesse et ses amis transmettaient à bon prix leurs avantages. Jusqu'à la mort de Gambetta, ce journal excitait l'esprit des politiciens à l'expédition de 1883. Le tribun périt prématurément sous la colère d'une autre amante, sans savoir qu'il avait possédé, pour le mince prix de quelques milliers de vies humaines, la plus antique catin de Paris, celle dont la couche avait charrié la fête parisienne depuis soixante ans. Il avait cru séduire une descendante de Dupleix, et devoir à cette noble passionnée le plan même transmis en héritage par le premier colonisateur des Indes.

Mme Valtesse haussa les épaules à cette diatribe et sourit à son miroir : dix ans après son caprice avec Gambetta, elle n'avait rien d'une sorcière, et, mieux encore que le reflet de la glace, le regard des hommes, dont quelques-uns passaient pour des connaisseurs, la rassurait. Puis, elle fit cette réflexion qu'il serait à souhaiter, pour la réalité, déjà bien incertaine, de l'histoire, que, plus perspicace que son disciple, l'immortel Michelet, en fouillant les alcôves des grands, eût trouvé autre chose que ce que ce jeune homme, qui, décidément avait de bonnes dispositions pour le vaudeville, se flattait d'avoir trouvé dans celle du fils de l'épicier de Cahors. Si tout n'était pas faux dans le rappel que M. Adam faisait de cette affaire, le vrai avait été par lui à ce point torturé et défiguré qu'il n'en valait guère mieux...

Des luttes anciennes, du tumulte déchaîné, des séances houleuses et des foules en colère, plus rien ne subsistait, qu'un vague souvenir. Jules Ferry, qu'on avait tant vilipendé, avait maintenant son monument à Haïphong. Mme Valtesse avait assisté à l'inauguration, en feuilletant les illustrés. Le voile tricolore qui le cachait tombait, l' « immortel tonkinois » surgissait, la foule l'acclamait, le gouverneur général Beau l'encensait :

...L'œuvre de Jules Ferry est sous nos yeux. Nous avons appelé la France et le monde entier à la juger... Oui, Jules Ferry pourrait être fier du Tonkin... Il était en effet de ceux qui pensent que l'idée coloniale ne doit pas être rabaissée à une formule d'Economie politique, et qu'elle ne peut faire la conquête définitive de l'opinion française qu'à la condition de contenir une large part d'idéal. Et je l'imagine venant rendre visite au Tonkin qui l'avait choisi pour délégué. Il est au milieu de nous, vivant, tel qu'un grand artiste l'a représenté dans ce bronze. La figure triste et pensive; son geste simple et familier...

Debout, dans sa longue jaquette, les mains derrière le dos, favoris au vent, Ferry regardait droit devant lui, vers la France, indifférent aux éloges officiels, dont il savait le prix, en ayant prodigué tant et à tant de gens, au cours de sa carrière. S'il était triste et pensif, c'est sans doute qu'il se souvenait des outrages dont on l'avait abreuvé, là-bas, et qu'il réfléchissait à l'inconséquence et à l'ingratitude des hommes.

Peut-être aussi se disait-il que c'est à un autre que cet hommage eût dû être rendu, de qui, malgré lui, il usurpait la place sur ce socle. Mme Valtesse y voyait Gambetta, et elle se voyait elle-même, opportuniste redevenue bonapartiste, sous les traits de la République qui, au bas de la statue, la tête levée vers l'homme de bronze, présentait un drapeau. Il en eût été ainsi si la réalité de l'histoire, dont parlait naguère l'auteur du *Troupeau de Clarisse,* n'était pas un vain mot, si la postérité n'était pas souvent encore plus injuste que les contemporains. Elle a englobé dans la même disgrâce Périclès et Aspasie.

AURIANT.

L'ÉTANG EST UN JARDIN

—

La vie des étangs n'est pas faite seulement de la multiplication des poissons, du coassement des grenouilles, de la course des poules d'eau et de la plongée des loutres. Un étang est aussi un jardin, dont nous voudrions ici poursuivre l'étude, après en avoir analysé la bordure.

L'étang est séparé des prés voisins par une ceinture d'arbres et de plantes d'essences variées.

Dans un coin, c'est un bouquet de sapins au pied desquels rampe un tapis de lierre; ici, c'est un groupe de bouleaux à la blanche écorce tigrée; là, c'est l'aulne que les paysans appellent vergne et dont le bois a la curieuse propriété de durcir sous l'eau, s'y conservant très longtemps; ailleurs, ce sont des bruyères, des plantes odoriférantes, qui nous disent le mystère des parfums.

Mais surtout voici les saules (*salix*) qui croissent si nombreux dans les lieux humides, au bord des eaux et et qui deviennent souvent centenaires.

Tout enfant, j'aimais cet arbre dont le tronc creux constitue une cachette profonde et sûre. Aujourd'hui, je regarde ses feuilles allongées et argentées sur lesquelles joue la lumière, tout en m'interrogeant sur le mécanisme du mouvement de ses branches qui, on le sait, s'abaissent ou s'élèvent suivant la température.

On veut que le saule soit un arbre triste! Musset en souhaitait un sur sa tombe et j'entends encore Henri de Régnier récitant :

« J'ai cru voir ma tristesse debout sous les saules. »

Au saule est attaché le doux et triste souvenir d'Ophélie. Shakespeare nous la montre se noyant alors qu'elle

cherchait à suspendre aux rameaux tombants ses fantastiques guirlandes tressées de boutons d'or, d'orties et de pâquerettes. La branche se rompit et elle fut entraînée avec ses trophées de verdure, de la surface limpide où elle chantait mélodieusement vers le fond obscur où elle mourut.

Est-ce à dire que cet arbre soit abandonné des vivants? Des oiseaux sont là, modulant leur joie de vivre, venant jouer « leur comédie dans ses feuilles ».

Voilà aussi, caché sous l'écorce, le curieux insecte qu'est *Cossus ligniperda;* « la chenille qui ronge le saule » creuse ses galeries dans l'épaisseur de l'arbre. On sait que cette chenille élabore un venin qui la protège contre d'autres insectes : C. Phisalix nous a appris en effet que les mouches sont très sensibles à l'essence de Cossus, dont les simples vapeurs sont mortelles pour elles, tout comme si la chenille du saule agissait à distance sur ses ennemis.

Le saule n'a pas seulement inspiré le poète : il a « servi » encore à l'homme de laboratoire, qui en a étudié et l'écorce et la fleur.

L'écorce de saule contient un glucoside, appelé *salicine,* qui peut se dédoubler en glucose et en acide salicylique, d'où dérive l'aspirine. Ainsi se trouve légitimée l'utilisation de l'écorce de saule comme médication antirhumatismale, déjà préconisée par les anciens auteurs. On conseille encore l'emploi de l'écorce, récoltée sur des pousses âgées au plus de trois ans, sous forme de poudre, de macération dans le vin, d'extrait hydro-alcoolique ou d'extrait fluide. Par les propriétés antirhumatismales de son écorce, le saule devient donc pour le médecin « l'arbre contre la douleur ».

Bien plus, pour certains auteurs, l'extrait de saule agirait non seulement sur la douleur physique, mais encore sur la douleur morale; le Professeur Louis Rénon en préconisa l'emploi pour lutter contre l'anxiété et l'insomnie, et le saule blanc lui avait donné de beaux succès dans la thérapeutique de l'angoissé de guerre.

On sait que le saule est un arbre dit dioïque, c'est-à-

dire que les fleurs mâles sont fournies par certains pieds, les fleurs femelles par d'autres. Il y a des saules mâles et des saules femelles, et on a justement profité de cette séparation des sexes pour étudier la composition biochimique des fleurs. Les résultats en sont des plus étonnants. On a pu extraire en effet des fleurs femelles ce corps, connu sous le nom de folliculine, qui, chez les mammifères, se trouve en abondance dans l'ovaire (liquide folliculaire) et qui, injecté à une souris femelle, déclenche une réaction génitale intense (œstrus). En partant d'un kilogramme de fleurs femelles fraîches de saule, on a obtenu deux cents unités-souris de folliculine. Par ailleurs, on a retiré des fleurs mâles de cet arbre une substance qui semble identique à l'hormone génitale mâle, préparée en partant du testicule du taureau.

Au pied de ces saules qui sont si vivaces, je pense à cette curieuse extraction d'hormones sexuelles des fleurs de l'arbre et j'admire la concordance qui existe entre le règne végétal et le règne animal. Ces deux règnes sont-ils vraiment si éloignés l'un de l'autre?

§

L'étang est un jardin où poussent les plantes les plus variées, dans une eau glauque d'où émergent des tiges, des feuilles et des fleurs.

Signalons d'abord les végétaux microscopiques et en particulier les *diatomées*. Ce sont des algues microscopiques, formées d'une cellule unique, entourée d'une enveloppe siliceuse; cette dernière se compose de deux valves qui s'engagent l'une dans l'autre, comme le couvercle sur le fond de la boîte. La surface en est richement parée, et striée avec la plus grande finesse; des naturalistes distingués en font collection et « leurs préparations microscopiques sont de pures merveilles décoratives ».

Nous savons, grâce aux belles études d'Eudoxie Bachrach et de M. Lefèvre, qu'on peut, par des milieux de culture appropriés, obtenir des diatomées dépourvues de leur carapace sans nuire ni à leur vitalité, ni à leur pouvoir de multiplication. Ces diatomées « nues » peu-

vent se déplacer; déshabillées, elles continuent à se mouvoir parfaitement; il est par conséquent difficile d'attribuer aux valves la locomotion des diatomées normales.

Faisons une place spéciale à l'algue, connue sous le nom de spirogyre; celle-ci se présente sous la forme de longs filaments verts, de dix à quinze centimètres, formés d'une série de cellules cylindriques, juxtaposées, séparées les unes des autres par des cloisons; dans chacune de ces cellules se trouvent des rubans chlorophylliens, jusqu'à cinq ou six, enroulés du même pas contre la paroi de celle-ci.

Cette algue est la plante idéale pour l'étude de l'assimilation *chlorophyllienne,* cette fonction grâce à laquelle le règne végétal assure l'anti-combustion et dissocie, sous l'effet de la lumière, le gaz carbonique, provenant de la respiration des tissus vivants : le gaz est fixé, l'oxygène libéré, l'amidon prend naissance. Les physiologistes, abordant cet intéressant problème, n'ont pas manqué d'utiliser cette plante pour prouver l'existence et analyser les conditions de l'anti-combustion. De même tous ceux que passionne la cytologie végétale, qui analysent la constitution et l'aspect des cellules, ont exploré le protoplasme de la spirogyre : P. Dangeard, A. Guilliermond, Et. Leblond, G. Mangenot, A. Conard y ont consacré des travaux d'une haute portée : nous analyserons ici les observations par lesquelles L. Lapicque a démontré l'existence de mouvements importants à l'intérieur des cellules, et prouvé que le végétal n'est pas immobilisé. L'examen ultra-microscopique de ces algues a révélé l'existence, dans la couche protoplasmique de la cellule, d'un très grand nombre de points brillants, de « paillettes scintillantes »; ces particules brillantes traduisent par leur déplacement l'agitation du protoplasme. Cette agitation protoplasmique est altérée par un poison qui, s'il est suffisant, en amènera l'arrêt : le protoplasme est alors immobilisé et les paillettes scintillantes se trouvent prises dans une masse devenue d'un blanc opaque. On le voit, la Vie est synonyme de réactions motrices, même dans des éléments si profondément passifs en apparence.

Bien curieuse aussi cette plante d'étang, flottant librement et connue sous le nom d'Utriculaire. Elle fleurit en juin : la floraison est aérienne, et pour cette fleur comme pour beaucoup d'autres, ce sont les insectes qui sont les agents de la fécondation.

Cette plante tire son principal intérêt de ce qu'elle est pourvue d'ampoules, dites ascidies, ayant la forme de ballonnets : ceux-ci sont aplatis sur un secteur, où se trouve un opercule dont une partie reste libre, non adhérente, ménageant ainsi une entrée vers l'intérieur du ballonnet; signalons encore à ce niveau de longs poils et des glandes élaborant un produit muqueux.

Longtemps on a fait de ces ampoules des organes flotteurs; mais depuis que les frères Crouan, de Brest, ont découvert des animaux aquatiques à l'intérieur, la question a évolué; les travaux de Brocher, Merl, Ekambaran, Hegner, Czaja, en font d'abord des pièges, capables de saisir, et ensuite des organes à pouvoir sécréteur et digestif, capables de digérer. Dans deux bocaux identiques contenant de l'eau de même origine — filtrée de part et d'autre — on met une tige d'utriculaire. L'une est nourrie de petites larves aquatiques; l'autre sert de témoin. Rapidement, celle qui a digéré les larves devient plus développée, plus longue, plus riche en feuilles. Ainsi, notre utriculaire devient une plante carnivore, se nourrissant d'infusoires, de larves, de petits crustacés, et en tirant un bénéfice personnel : chaque vésicule est une sorte de piège tendu, fonctionnant comme une trappe automatique; immédiatement en arrière de l'orifice, se trouve tendue une valve, mobile, sensible, et le moindre attouchement à ce niveau provoque une distention rapide de la vésicule, augmentant brusquement et considérablement son volume et déterminant l'appel d'un courant liquide assez violent pour entraîner le petit animal qui a provoqué cette réaction. Au bout d'une vingtaine de minutes, la vésicule a repris son état contracté primitif et elle est à ce moment tendue pour une capture ultérieure (R.-W. Hegner).

L'ensemble des vésicules d'un rameau de *l'Utricularis*

vulgaris, rameau long de 220 cm, peut contenir au total 150.000 proies.

Ainsi l'étude de la flore de notre étang nous conduit à des notions capitales sur le mouvement intime, profond, caché, des plantes, et sur l'existence des plantes carnivores; elle va nous apprendre aussi l'existence de réactions électriques longtemps insoupçonnées chez les végétaux.

Pleine d'aperçus nouveaux est en effet pour le biologiste l'étude de ces végétaux connus sous le nom de Nitelles qui forment une véritable prairie submergée dans certains coins de l'étang. La structure de cette plante est très particulière : chaque rameau est constitué de nœuds et d'entre-nœuds : les premiers se présentant sous l'aspect d'un disque, fait d'une série de cellules dites nodales; les entre-nœuds, au contraire, sont constitués par un seul article long de 15 centimètres, avec un protoplasme riche en noyaux, et qui est le siège de mouvements intenses.

Divers biologistes ont récemment étudié *Nitella,* ou sa voisine connue sous le nom de *Chara,* à l'aide d'explorations électriques des plus perfectionnées. On a vu que, si l'on place sur un nœud de Nitelle une goutte de liquide toxique (alcool dilué, eau chloroformée, solution de chlorure de potassium), ou si l'on perce la couche protoplasmique, on provoque à partir du point lésé une série de réponses électriques régulièrement espacées d'une à deux minutes en moyenne. Sur des Chara, les pulsations sont plus faciles encore à déclencher; des lésions provoquées par l'arrachement et le transfert de la plante suffisent à les déterminer. On conçoit tout l'intérêt de telles observations qui rapprochent encore le règne végétal du règne animal, et Daniel Anger conclut d'une fort belle étude sur les pulsations des tissus animaux et les pulsations des végétaux : « *Malgré la diversité des rythmes et la variété d'origine des cellules sur lesquelles on les observe, les systèmes pulsants montrent une grande unité de comportement.* »

Mais parmi la flore de nos étangs creusois, nous devons

surtout retenir le Nénuphar blanc (*Nymphæa alba*) et en étudier la feuille et la fleur.

A la surface de l'eau s'étalent, larges comme la main, les feuilles de cette plante; chacune d'elles constitue une véritable « île flottante », précieux refuge pour les habitants de ce coin : on voit sur ce radeau se poser des grenouilles ou s'arrêter les petits de la poule d'eau; mais, dans les journées chaudes, ce sont surtout les libellules qui, au cours de leur vol, viennent sur cet aérodrome flottant pour repartir ensuite dans les airs.

Ce refuge n'est pas mobile : il est fixé au fond de l'eau par une longue tige résistante, spongieuse, creusée de canaux remplis d'air. N'y aurait-il pas, dans ces canaux, une véritable circulation d'air? A cette question un physicien du XIXe siècle, Merget, s'efforça de répondre en effectuant de curieuses expériences, pratiquées sur cette plante aquatique, le *Nelumbium speciosum*, le *nelombio*, le *lotus sacré* des Anciens, dont les feuilles ont la forme d'une cuvette pouvant atteindre un diamètre de 50 cm. Lorsqu'une de ces feuilles est soumise à l'action du soleil, on peut voir se dégager du pétiole sectionné des bulles gazeuses qu'il est facile de recueillir dans une éprouvette remplie d'eau et placée à l'extrémité du pétiole coupé. Ce dégagement gazeux peut être considérable : une feuille de *Nelumbium* exposée au soleil a donné 250 cm^3 d'air par minute, soit 15 litres par heure, et cela pendant plusieurs heures sans interruption.

On pourrait donc considérer la feuille étalée du nénuphar comme un organe qui, lorsqu'il est ensoleillé, envoie de l'air dans la profondeur des eaux, favorisant sans doute ainsi le développement du rhizome et des racines de la plante.

Mais le charme du nénuphar n'est pas seulement dans sa robe verte; sa plus belle parure est sa fleur, blanche comme du lait, et qui semble dormir la nuit et veiller le jour : à midi elle est largement ouverte, franchement étalée, agréablement odorante; le soir, la tache blanche a disparu; on n'en aperçoit plus que l'extrémité, la pointe d'un petit fuseau vert : la fleur s'est

fermée, a perdu son parfum, et s'est enfoncée jusqu'au lendemain dans « l'eau calme qui s'endort, déborde et se repose ».

Combien de fois me suis-je arrêté au bord des étangs creusois pour y contempler les nénuphars! Quelles pensées et quels souvenirs n'ont-ils pas évoqués en moi, me transportant, suivant les jours et les heures, dans les domaines si divers de l'art, de la recherche scientifique, de la médecine! Hier ils me rappelaient un voyage en Amérique du sud; aujourd'hui, je revois le petit étang de Giverny, les toiles de Claude Monet où, dans les eaux claires, baignent les Nymphéas, les arbustes du rivage, le petit pont.

Une poésie chinoise, vieille de vingt siècles, me revient à l'esprit. C'est la Chanson des Nénuphars, universellement connue, mais si belle que je ne résiste pas au plaisir de la transcrire ici.

Leurs robes vertes sont tellement pareilles aux feuilles de nénuphar, leurs visages sont tellement pareils aux fleurs de nénuphar, que l'on prend leurs robes pour des feuilles et leurs visages pour des fleurs. Un chant jaillit... Alors seulement on s'aperçoit que des jeunes filles se baignent parmi les nénuphars...

Les favorites du roi de Tsou et les danseuses de Hou et les beautés de You venaient s'ébattre dans le lac. Elles cueillaient des nénuphars, elles riaient de voir flotter leurs robes...

Comme autrefois, lorsque les jeunes filles arrivent, les nénuphars se soulèvent pour admirer leurs sœurs.

Mais cette plante si curieuse n'a-t-elle pas un pouvoir particulier? Ne pourrait-on pas en isoler un principe spécifique? et les médecins peut-être pourraient avoir recours à cette plante pour guérir et pour soulager.

Souvenons-nous des travaux de A. Goris, obtenant à l'état cristallisé un alcaloïde, la nupharine, et nous penserons aux propriétés thérapeutiques du nénuphar, à ce point qu'on a pu dire de lui qu'il est : un « destructeur des plaisirs » et un « poison de l'amour ».

Les Anciens en conseillaient l'emploi pour mieux sup-

porter les rigueurs du célibat : le sirop de nymphéa, l'infusion de fleurs de nénuphar, l'extrait aqueux et l'extrait fluide, ont encore aujourd'hui de sérieux défenseurs.

Enfin, en regardant la feuille et la fleur de *Nymphæa alba,* je revois *Victoria regia,* la plus belle, la plus grande des Nymphéacées. Originaire de l'Amérique équatoriale, cultivé dans nos climats en serres chaudes, cette plante est prodigieuse par la vitesse de sa croissance : vingt centimètres en 24 heures. Mais, *Victoria regia,* impressionne surtout par la dimension et la diversité de ses fleurs.

Les feuilles, vertes sur leur face supérieure, sont, à leur entier développement, planes, étalées, leurs bords relevés à angle droit sur une hauteur de cinq à dix centimètres, ce qui leur donne un peu l'aspect de tourtières, mais de tourtières énormes, puisque leur diamètre est d'un mètre à un mètre trente. La fleur complètement ouverte a un diamètre de trente à trente-cinq centimètres.

> D'un blanc pur, elle s'ouvre la nuit, reste épanouie jusqu'à onze heures du matin; elle se ferme alors, puis s'ouvre à nouveau vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, ayant pris une couleur rose qui tourne au rose pourpre foncé lorsqu'elle se fane. Le même soir, vers quatre heures, elle s'infléchit ayant duré à peu près vingt-quatre heures. (D. Dubois.)

Comme *Victoria Regia* s'harmonise bien avec cette magnificence de végétation que j'ai admirée au Brésil, dont je revois les hauts palmiers et les riches orchidées!

Notre petit nénuphar blanc est plus modeste; il convient mieux à la campagne limousine. On a dit de lui qu'il était l'empereur des étangs, comme le rosier est le roi des jardins. De cet empire, nous pouvons déplorer les frontières trop rapprochées. Par sa flore, le petit étang m'a appris cependant trop de choses pour que je puisse le dédaigner.

PR. LÉON BINET.

LETTRES
D'ÉMILE HOVELAQUE[1]

—

I

A Mesdemoiselles L. C. Breslau et M. Zillhardt.

14 novembre 1898.
Mer Rouge.

...Nous sommes arrivés à Port-Saïd à deux heures du matin, de sorte que je n'ai rien pu ajouter à ma lettre. Nous n'y sommes restés que quatre heures à prendre du charbon, et le bateau a été envahi par les Arabes et les cancrelats. Etrange, cette invasion, — les Arabes à moitié nus, innombrables, courant comme des fourmis à la lumière d'énormes braseros de charbon flambant et de torches que tenaient comme l'étendard du Prophète d'effroyables vagabonds, orgueilleux de leurs haillons sales.

Il avait plu à verse. Nous avons pataugé dans la boue et l'obscurité odorante, éclairée par les seuls quinquets des boutiques, à la recherche d'un casque, etc... Avec le jour, un peu de beauté est venue transformer la ville. On a vu alors les délicieux gosses égyptiens en pagnes roses, bleu ciel, bleu vert, souples comme des singes, dont ils ont les gestes. C'est l'impression *singe,* animalité qui frappe le plus. Les porteurs de charbon, à 6 heures, sous l'aube blême, accroupis comme des babouins, se grattaient, s'épouillaient avec de soudains gestes furtifs et distraits : c'était horrible et cynique.

Peu de femmes : en noir complètement, les yeux seuls dé-

(1) Voir *Emile Hovelaque,* par André Chevrillon, *Mercure de France,* 1er mars 1937.

couverts, souvent des yeux blancs et morts, rongés d'ophtalmie; — le nombre des aveugles est incroyable. Quelques-unes, merveilleuses de noblesse et de grâce souple, avec un hanchement indolent et de beaux pieds fermes. Dans la boue, deux ou trois chameaux accroupis, stupéfiants d'orgueil niais, hautains, lippus comme des douairières juives, — raidis de bêtise.

Nous avons eu vingt heures de canal de Suez ensuite, par un ciel morose. C'était affreux : de la boue, encore mouillée des pluies torrentielles de ces derniers jours : puis un désert morne, incolore, coupé de piquets. Mais plus tard, le soleil est venu : des triangles roses surgissaient dans le désert lointain, d'un rose incroyable, si léger, si tendre que c'était à l'horizon comme un rêve de vapeur impalpable. Cela a quelque chose de hautain et de délicat. Et dans le Golfe de Suez, de beaux, de terribles paysages, d'âpres montagnes nues, roses et noires, et pâles, d'implacables paysages de stérilité éternelle.

A l'entrée de la Mer Rouge, les montagnes se rapprochent : on les voit si exténuées de chaleur, si profondément calcinées, qu'elles semblent rongées, corrodées par des coulées d'acide sulfurique, incapables de soutenir aucune vie, pareilles à des entassements de cendres chimiques, usées, brûlées à jamais. Mais, le soir, la lumière merveilleuse les enchante et les transforme en forteresses de fées, et les couchers sont magnifiques. A cette heure, tout s'allège, se spiritualise, fond dans la lumière éclatante et calme, et c'est une gloire paisible et puissante. Les montagnes, avant-hier, étaient d'or fluide, d'or pâle et comme transparent à l'Occident; et presqu'en face de nous, le Sinaï, sans poids, rose comme un nuage, d'un rose si tendre, si pudique, si rêveur qu'il semblait devoir passer comme une apparition.

J'ai été bien triste de ne plus voir la délicate ligne tremblée de la double chaîne nous accompagner dans la Mer Rouge; rien que l'eau qui semble de l'argent fondu pétillant en étincelles de feu blanc, et le ciel embrasé qui, le soir, s'attendrit divinement de rose, de mauve, de verts étranges : de la nacre qui tourne lentement dans la lumière et qui s'éteint. C'est une succession de splendeurs, un triomphe qui s'éloigne, et

comme une musique mélodieuse qui s'en va; et la nuit vient comme un silence, la nuit si large, si palpitante d'étoiles que c'est un autre monde. Beaucoup de ces étoiles me sont inconnues. Grande tristesse de voir sombrer les anciennes au Septentrion, — toutes ces étoiles si familières, que j'aime tant, celles des premières civilisations de notre race, que tous les nôtres ont connues et aimées. C'est vraiment le dernier lien qui se brise, l'entrée dans l'inconnu, l'étranger, le monde qui n'a rien donné à notre monde.

Ces jours et ces nuits de Mer Rouge sont étrangement hallucinatoires : on est un peu ivre de souvenirs évoqués par l'incantation de ces pays. On revoit intérieurement les chers paysages du Nord, si paisibles, si modérés, si profonds de vie sourde, qui tiennent au cœur par tant de liens secrets, tant de correspondances mystérieuses : des tournants de route surgissent, des champs calmes, un vieux pommier... Des images d'autrefois vous envahissent et vous remplissent de ce sentiment du passé qui est si fort et si triste.

Je pense aux miens, à vous, chères amies, à ceux que j'aime. L'essentiel de la vie est là : tout le reste est peu de chose. La lassitude vient devant tant d'indifférente splendeur. Ces solitudes livrées aux seules forces éternelles effrayent. Si la pensée quitte un instant ce bateau qui transporte un fragment de notre humanité, sort des étroites limites où ces Français bavardent et fument, où ces Anglais se promènent d'un pas raide, emportés à une vitesse de 30 kilomètres à l'heure vers la terre où l'on ne sera plus seul en face des forces aveugles de destruction; si l'on se penche sur la mer éblouissante, on ne sent plus que le vent, et la violence, et l'immensité de ces choses éternelles.

II

A M. André Chevrillon.

Ceylan, 22 novembre 1898.

...A quoi bon te parler de tout ce que j'ai vu? Tu connais tout cela et la monotonie de l'Orient invariable. Elle est dans les figures, les plantes, le ciel, comme dans les traditions qui commandent la vie de ces races, leurs œuvres, leurs buts.

Derrière tout ce que je vois — étoffe ou figure, feuille ou geste — je sens la fixité d'un type pareil il y a deux mille ans et aujourd'hui.

Ces dix derniers jours ont été trop pleins. Le cerveau surexcité par la force et la splendeur terribles des choses, par l'insomnie, par l'étrangeté de ces latitudes, suscite un tel torrent d'idées, d'images ou de rêves qu'on défaille. On a la sensation de l'innombrable, du pullulement fou, de l'énergie fiévreuse et destructrice de la Nature. Il semble que cela ne puisse pas durer.

Je me contente de noter pour moi les principales directions de développement : je verrai la suite. Comme je viens de le dire à Lucien Poincaré, j'ai la sensation, depuis Suez, d'avoir traversé une tempête, une tempête de splendeurs. C'en est trop : je rêve éperdument à nos crépusculaires paysages du Nord, tout habités par notre tendresse, et où est une partie de notre âme, de notre passé; je revois des vergers qui trempent leurs racines dans l'herbe profonde et fraîche, de larges et calmes champs, — nos paysages modérés, lents, si profonds de vie secrète, si chargés de rêve pour nous. Je rêve aux miens, aux tristes rues de Paris et de Londres enveloppées, à cette heure, d'obscurité froide et de la mélancolie de nos hivers. J'y rêverai souvent.

Que te dire de ce voyage? Je vais mieux : je me sens plus calme, plus fort. Jamais un instant de malaise; seule l'insomnie cruelle m'a un peu abattu. La Mer Rouge, supportable; l'Océan Indien, beau et calme, son ondulation irrésistible passant vers l'Ouest nuit et et jour comme un vaste fleuve amoureux. Puis, hier, à deux heures, Ceylan, sous un entassement prodigieux de nuages, de l'éclat et du poids de l'argent en fusion, écrasé sous une pluie de clartés orageuses, de lumière terrible et splendide. Le ciel semblait ne pouvoir durer un instant de plus sans éclater. Et il dura trois heures sans bouger, plus menaçant, plus écrasant de masse et de chaleur d'instant en instant, jusqu'au moment où de l'or rose s'y coula avec le soir et où tout s'allégea, se divinisa et fondit dans l'irradiation tendre du couchant. Puis la nuit, brusquement émue de souffles plus parfumés et plus chauds, la nuit fiévreuse, inquiète, où l'on se sentait défaillir. Dieu, que c'est

étrange et beau, ce Ceylan où les hommes et les femmes vont comme alanguis d'amour et de parfums, semblent marcher dans un rêve. Ce monde est pour moi comme une vision qui, d'un instant à l'autre, va tomber dans le noir.

Il faudrait mettre sur la porte de ces pays les signes du songe, du sommeil, de la mort : il faudrait y mettre la marque de l'innombrable : *multitudo,* ἀναριθμία. Le ruissellement des êtres excite et accable. Je sens physiquement le jaillissement extérieur des forces, qui, ici, affleurent visibles, en clartés, en parfums, en successions sans fin d'événements indifférents et égaux. La seule chose qui étonne quand on songe à la métaphysique bouddhique, ce n'est pas qu'elle soit, mais qu'elle ait pu jamais ne pas être ici. Elle se présente concrète aux yeux; elle naît d'une sensation déterminante, et l'être y va comme l'eau à sa chute. C'est une chose prodigieuse que d'être près de la palpitation des énergies centrales qui dirigent tout, de les sentir jaillir comme les ondes d'une source où l'on plonge sa main. La croûte est mince ici, qui sépare l'être organisé de la force universelle qui incessamment le crée : on la sent à travers. Une chose n'est plus un résultat fixe, un *caput mortuum,* une forme durable, mais un jeu de forces superposées, toujours actives; rien d'autre : le reste, couleur, poids, résistance, n'est que l'apparence momentanée et changeante...

III

A Mlle Louise C. Breslau.

Queen's Hotel, Kandy, Ceylan, 30 novembre 1898.

...Il est impossible de vous dire avec quelle impatience j'attends des nouvelles. Vous n'êtes séparées, vous autres, que d'une seule personne : toutes vos affections et vos amitiés les plus chères vous restent, tandis que moi, tout me manque à la fois.

Le soir, surtout, on est saisi d'une tristesse invincible. On donnerait beaucoup pour revoir, ne fût-ce qu'un instant, un arbre, une bête, un être quelconque qui ne soit pas étranger. Mais *tout* est nouveau et presque tout accable. On est écrasé

par ce déploiement continu et foudroyant de force. Il y a quelque chose d'aveugle et de malfaisant dans cette puissance monotonément répandue. On finit par avoir une sensation de stupeur, d'engourdissement, d'angoisse. C'en est trop à la fin. Décidément le Niagara doit être une chose abominable. Et c'est un peu un Niagara de splendeurs.

Cependant j'ai vu avec joie de belles, de très belles choses, bien que Ceylan soit surfait ou plutôt tout autre qu'on ne le décrit généralement. Et lorsque le soleil brille, si l'on est à 1.500 ou à 2.200 mètres d'altitude, on est vraiment heureux de vivre. En bas, c'est insupportable : il pleut sans cesse — et quelle pluie! — il fait une chaleur molle, écrasante qui rend stupide; on a le cerveau comme endolori; tout effort est une souffrance. La chaleur n'est rien, et je la supporte très bien : c'est cette vapeur chaude, cette pluie violente et cette électricité suspendue qui sont énervantes. Il est tombé déjà pendant le mois de novembre autant d'eau qu'à Londres dans toute l'année, et décembre n'est pas encore entamé...

Les deux jours que je viens de passer dans la montagne avec Anson, « tea planter », m'ont fait le plus grand bien. J'ai couru un peu partout avec lui : j'ai pu voir un peu la vie de ces Cinghalais si beaux et si fainéants. Tout cela m'a intéressé. Mais rien ne vaut le spectacle des routes et des villages. C'est une fête perpétuelle pour les yeux. Les gens passent nus ou à peu près, ou magnifiquement drapés dans des étoffes éclatantes ou sombres, rouges, roses, orange, — leurs cheveux relevés en chignons ou tombant en lourdes boucles sur leurs épaules lustrées comme de la soie : rien n'est beau comme cette peau fine et sombre qui joue sur les muscles fins, et fait valoir les tons profonds ou clairs des draperies.

Je ne me lasse pas de regarder les beaux « Moormen » nus, en turban vermillon, les gosses, les petites filles qui sont un peu diablotines et vraiment fées. Les Anglais, moi, nous traversons cette foule d'êtres simples, délicats, comme de gros mastodontes laids, tristes et gauches; la laideur de notre costume grotesque et prétentieux fait mal. Puis l'harmonie est si profonde et si belle entre ces Cinghalais aux yeux de feu, aux gestes ondulants et fins, et toute la nature qui les entoure,

on a tellement la sensation qu'ils sont la créature du pays, comme l'est la panthère ou le tigre, qu'eux seuls semblent, par cette harmonie et cette beauté, avoir le droit d'être ici. La race a d'ailleurs des côtés charmants; très souvent on voit des jeunes filles, des adolescents qui ont une expression de douceur, de bonté un peu triste, de rêve ardent et mélancolique qui touche et étreint étrangement. Tous paraissent alanguis de volupté : quelques-uns sont très beaux, d'une beauté profonde de rêve et de passion; des vieillards sont magnifiques d'usure : c'est un siècle de réflexion et de misère que l'on a devant soi, d'expérience amère et résignée. On comprend que la philosophie des meilleurs cerveaux de cette race soit une des plus profondes que le monde ait connues. Cette philosophie n'est que l'expérience généralisée de la race qui, à force de sentir cette nature accablante et de la méditer, a fini par en comprendre l'essence. Je croirais volontiers que beaucoup de ces gens — les plus intelligents du moins — sentent d'une façon obscure, encore aujourd'hui, et à l'état confus, ce que le Bouddha formula, il y a vingt-cinq siècles, et ce qu'ils ne saisissent plus sous forme d'*idée* pure...

IV

A Mlles Louise-C. Breslau et M. Zillhardt.

Madras, 22 décembre 1898.

...Il est bien pénible d'être ainsi sans nouvelles : j'ai la sensation de tâtonner dans l'obscurité. — De « l'Affaire » je ne sais rien : les journaux indiens en parlent rarement, leurs dépêches sont d'ailleurs si laconiques!

Ici, où l'éternité des choses affleure partout, où l'on marche sur la cendre de vingt empires et d'une civilisation millénaire, où le grand silence d'un passé effrayant pèse comme les forces terribles du présent sur toute chose et toute vie, ces hurlements, ces grincements de dents, toute cette folle et furieuse fantasmagorie du moment semblent la mêlée désespérée de misérables qui se noient dans du feu : un enfer, un cauchemar rapide; cela ne paraît pas pouvoir être, ni surtout durer. Tout ce passé qu'on a autour de soi, si morne, si patient, si au-

guste, recule et rapetisse tout le présent; on reste accablé. Le Seigneur est grand, décidément, et sans pitié : on a envie de s'en aller de son univers. Mais où déménager?

C'est l'impression cimetière, en effet, qui domine ici. Je ne conçois pas qu'il puisse y avoir dans ce pays autre chose que des adorateurs de Siva, créateur et destructeur. Tout le passé est un long et morne et sanglant massacre qui n'a pu épuiser la source toujours renaissante de sang, et notre conscience plus étendue du passé et du monde nous permet de voir, comme d'une hauteur plus grande, une plus vaste série de faits qui se répètent invariablement; c'est comme un Niagara, ici, d'existences qui tombent éternellement dans le néant. Tous ces millions d'êtres vous étourdissent de leur nombre : et l'Inde a toujours été surpeuplée, et la pestilence, la famine et la guerre furent toujours endémiques : seule la guerre chôme aujourd'hui. Pendant trente siècles, on s'est coupé la gorge, parmi le plus prodigieux pullulement de rêves, de philosophies, d'événements humains qu'on puisse concevoir. On est ivre, ébloui de ce passé quand on le regarde en face; on a envie de crier grâce devant ce ruissellement inépuisable d'êtres, de formes, de pensées, ces entassements fantastiques de figures grimaçantes, sculptées par myriades sur les millions de pierres qui croulent et qui renaissent partout. L'Inde est puissante pour l'esprit surtout; elle est à voir par le regard intérieur autant que par les yeux, que sa vie présente éblouit. Cette atmosphère doit être chargée d'effluves humains, elle enivre. Il doit être facile d'être fakir, voyant : tout est hallucinatoire. Les Anglais, solidement assis dans un présent qui est leur œuvre font ici le plus choquant contraste.

Ecrivez, chères amies, qui me manquez tant. Nous avons tant de souvenirs en commun; quand je pense, au milieu de cette nature excessive et brûlante, à quelque frais paysage du Nord, à quelque nuit calme, claire et tendre, votre souvenir est mêlé à la vision intérieure. Je pense avec tendresse à Chartres, à de vieilles pierres grises et rudes que j'aime de tout mon cœur, et que nous avons souvent regardées ensemble: Chartres, Reims, Rouen, Saint-Trophime, le dôme à Pise. Ah! Dieu! comme je les aime et comme elles m'obsèdent, ces images. Je vois ces vieilles pierres rongées par les saisons

chères à mon cœur de Septentrional, frileux mais amoureux pourtant de nos froids printemps, et même de nos hivers. Comme ces monuments me semblent être nos affections, nos tendresses, nos aspirations, notre vie cristallisée en pierre, et comme ils parlent à notre âme! Je ferai, au retour, un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres; je lui dirai mes remords de l'avoir quittée, païen mal converti; et notre bonne Dame me pardonnera d'avoir aimé d'étranges divinités et cette Inde monstrueuse, fatale et si belle.

Adieu, chères amies. Il faut décidément que je me couche. Priez pour moi. Je crois que j'aime trop de choses à la fois et les divinités se jalousent.

V

A M. André Chevrillon.

Bombay, le 16 janvier 1899.

...Il y a un jour que je n'oublierai de ma vie : c'est la veille de l'arrivée du courrier à Madras. J'étais allé aux Pagodes pour m'étourdir : j'ai fait trente kilomètres en poney-pitka jusqu'à Chingleput pour revenir. C'était un soir indien comme tu les connais : le ciel un vitrail incendié; toute la terre ardente et stérile s'apaisait enfin, et l'on respirait, après le feu blanc qui avait plu toute la journée sur les sables : j'étais ivre de fatigue, de tristesse, de lumière, et cette terre est si étrangement hallucinatoire. J'ai eu comme un délire : j'étais sur que H. était mort, et que la lettre fatale courait vers moi de Bombay. J'ai connu là l'extrême détresse, celle qui vous laisse comme mort; l'ébranlement de cette soirée dure encore : ces orages de la sensibilité exténuent.

...Le jour, ça va encore. J'ai sous les yeux des choses si puissantes, si impérieusement belles que j'oublie. Mais l'inquiétude est là qui ronge sourdement et la fatigue refoulée s'accumule : l'excitation tombée s'écroule sur vous, écrasante

...J'ai traversé d'inoubliables décors que je ne reverrai jamais, et je sème ainsi ma route de morts; un peu de

moi, de ma vie à tout instant se détache de moi et tombe pour toujours dans le passé, avec la sensation aiguë que c'est pour toujours (c'est une grande tristesse que cette conscience si nette de cette mort journalière). Chez nous, la vie passe, lente, régulière, telle aujourd'hui qu'hier et que demain, et l'on ne se sent pas vivre, et l'on ne se sent pas chaque jour mourir un peu. Ici, c'est net, bref, implacable, et le passé est un gouffre insondable qui partout bâille sous vos pieds. Tant de choses ont grandi, vécu, ont passé comme nos rapides visions sur cette terre restée jeune sous leur cendre partout entassée. Rien n'y semble réel que les forces obscures qui soulèvent et laissent retomber dans le néant les apparences, car elles seules sont stables par leur éternelle répétition, et l'uniformité est telle que partout on sent la Loi.

Tu me dis que tu t'es amusé à noter des caractères généraux communs aux diverses humanités d'Orient, et que tu en voyais cinq ou six. Et pourtant tu te demandes quel rapport il peut y avoir entre, par exemple, Ceylan et le désert. Tu as raison, certes, de diminuer la part d'action des conditions physiques, et ce que tu dis sur certains partis locaux qui, par imitation, suggestion, deviennent généraux est très juste, et je l'ai toujours pensé; l'identité des effets dus à des causes diverses est, malgré de profondes différences de détail, ce qui me frappe le plus dans ces pays. Leur passé et les décors que je traverse disent tous la même chose : limites de développement précises, inflexibles, et pesée de forces très simples, si puissantes que nulle vie n'y échappe.

Les extrêmes se valent, la pure stérilité et la fécondité foisonnante, pour simplifier la vie : c'est dans nos climats tempérés, entre ces extrêmes, que, par suite de variations très faibles, très nombreuses, graduelles, une grande complexité de conditions vitales devient possible. Même les plus insensibles parmi ces bons fonctionnaires anglais sentent que la sécheresse du Deccan et l'intense humidité de Ceylan produisent les mêmes effets sur le système nerveux, et que cette absence de transitions, partout, entre le jour et la nuit, une saison et la suivante, la netteté, la violence et le soudain de tous les phénomènes excluent certains développements complexes. Rien n'a le temps de se préparer; tout passe

d'un bond jusqu'à son terme. Les cerveaux, comme les fruits, ne mûrissent pas, le coefficient *temps* manque. Une fille est nubile ici à onze ans comme au désert; l'enfance première, dont la durée a une importance capitale dans le développement de la famille et, partant, de l'humanité, dure trop peu et exige trop peu de soins. Dans tous ces pays, la puberté et les dépenses séminales commencent trop tôt; on a la sensation que, comme chez les fauves, et pour des raisons identiques, il y a des détentes d'une violence extrême suivies de longues paresses. Nulle continuité d'effort; et à Ceylan, comme au Thibet, des interruptions régulières et nécessaires de l'activité. Le climat n'admet le travail qu'à certaines heures, à certaines saisons. Au Thibet, les brusques alternances des hivers et des étés, des périodes de pluie ou de sécheresse, le passage d'étendues stériles aux oasis rares et d'une grande fécondité, tout contribue à enfermer la vie dans d'inflexibles cadres, à donner à l'esprit d'invariables habitudes, une même démarche à la volonté, bien que l'énergie de cette volonté et l'espèce de ces habitudes puissent différer fortement par suite de conditions locales. Mais partout des lois fatales, des conditions d'existence simples, impérieuses; et partout une histoire pareille. Uniformité de la vie, par la puissance des traditions, des religions qui tiennent l'homme tout entier et se mêlent à toute sa vie parce qu'elles sont l'expression de conditions inéluctables, et que ses dieux sont visibles à toute heure. Instabilité des formes un peu hautes de civilisation, forces de nivellement si puissantes qu'elles finissent par ramener toujours toute saillie au plan inférieur. Rien ne me frappe plus dans l'Inde que la médiocrité foncière de ce monde, l'impossibilité d'y établir à demeure une civilisation supérieure : il y a un niveau qu'on ne peut dépasser : c'est comme en Chine, comme en Egypte, comme en Arabie.

Ces terres boivent et absorbent toute race nouvelle, tout sang énergique et riche, comme le Sahara un verre d'eau. L'histoire de l'Inde est une longue décadence, un océan morne de médiocrité traversé par de soudains orages, des tourbillons qui tombent. Les Aryens, les Scythes, les Mogols y apportent leur énergie et leur civilisation, puis s'abîment sous les influences

dissolvantes du pays, sont ramenés fatalement au degré des indigènes. Le noyau d'idées aryennes, comme il s'est déformé vite! Autour de la construction primitive, saine, nette, logique, quel entassement, quel pullulement de constructions barbares, quelles accumulations de commentaires, comme un nuage de poussière aveuglant tout; quels bavardages intarissables et plats, quelle paralysie des facultés de synthèse, d'organisation cohérente!

L'art de ce pays m'intéresse profondément : on y voit en caractères si nets l'histoire de cette morne décadence millénaire : la routine, l'inertie, la tradition immobile, morte; et, par moments, de brusques soubresauts d'initiative créatrice, toujours due à une infusion de sang nouveau, et qui s'affaissent si vite et pour toujours.. Cette médiocrité de la vie, ici, est irrémédiable parce que, incessamment, des causes toutes puissantes la ramènent. Dans l'Inde, comme en Egypte, Chine, Plateau Central, Chaldée, les formes de civilisation sont naturelles comme la structure des plantes : elles atteignent une certaine limite, rien ne peut longtemps la leur faire dépasser. Castes, mandarinats, juxtaposition de tribus fermées, fatalement ces pays y aboutissent, et ces effets deviennent des causes d'arrêt de développement. Leur histoire est si extraordinairement pareille : longues périodes d'abattement coupées d'accès de fièvre, détentes irrésistibles de forces longtemps inertes, essaims qui passent comme des volées de sable soulevé par un simoun. L'effort non préparé s'épuise par sa propre violence : il ne contient aucun principe de développement; il se réalise tout de suite sous sa forme définitive. Que l'Occident paraît immense, profond, complexe, lourd de possibilités en comparaison!

Je songe à nos sombres et monstrueuses capitales. Quelles profondeurs, quelle richesse d'énergies latentes on y sent! Et comme, dans cette Inde, les énergies sont simples, immédiates, définies! Fatalement la volonté, l'intelligence se simplifient ici, deviennent incapables d'action complexe; la volonté, d'organisation variée; l'esprit, d'idées fécondes; la sensibilité, de nuances multiples et délicates. Les Anglais me disent que leurs enfants élevés ici n'ont ni la même énergie ni la même intégrité morale et nerveuse que ceux qu'on a envoyés

en Angleterre, et qui reviennent : ils ne sont plus soutenus par un milieu, un *standard of excellence* qui agit modérément, à toute heure, sur toute la surface de l'être. Les Anglais deviendraient vite des Hindous dans l'Inde, ou plutôt ils disparaîtraient, absorbés par cette terre monstrueuse et jalouse de l'effort humain. Car les partis pris, les habitudes que créent le climat, la Nature, ont la même énergie morne, la même implacable puissance que les causes éternelles qui les ont fait naître et les soutiennent.

De plus en plus, je vois que les habitudes de castes, les superstitions, tout le détail affolant et paralysant de la vie hindoue sont, comme les prescriptions mosaïstes, l'expression de conditions physiques, de nécessités locales. Et ici ces forces dérivées, ces lois formulées prennent une monstrueuse vie, se développent par la logique de leur principe jusqu'à l'absurde, jusqu'aux conséquences dernières. Poussière innombrable roulée par tous les vents, à cette humanité, il a fallu la toute puissance des traditions pour donner une cohésion; à des formes vitales si simples devaient correspondre des lois absolues, qui règlent tout le détail de l'existence et ne laissent rien à l'initiative personnelle. Mais je te parlerais des heures là-dessus, et ne te dirais rien d'intéressant. Passons.

. . . .

Je comptais quitter Bombay jeudi, et voici samedi 20 janvier, et j'y suis toujours. J'étudie une des sociétés les plus complètes, les plus parfaitement organisées qui soient, les Parsis, et ne puis te dire avec quel intérêt j'en visite les diverses institutions. Hier, à une école, spectacle inoubliable; danses et chansons de jeunes filles Parsis vêtues de l'arc-en-ciel : robes de soie flamme, mauve, rose, verts étranges, bleu turquoise, nuances de tulipes, de renoncules rares, d'anémones; grâce et noblesse et sérieux extraordinaire des attitudes et des visages. Je n'ai rien vu de plus beau, de plus noble... Mais il faut finir...

VI

A Mlle M. Zillhardt.

Lucknow, le 7 mars 1899.

...Cette Inde est immense en étendue et en profondeur : il faudrait pouvoir l'étudier plus à son aise. Déjà je commence à la connaître un peu dans sa vie présente, et à prendre une vue assez nette de sa variété et de son passé. C'est de beaucoup la dernière partie, — surtout Lahore, Amritsar, le vieux Delhi, Agra, Gwalior, et le Centre — qui m'a le plus intéressé. Je garderai le regret d'avoir été dans l'impossibilité d'aller à Hyderabad et à Peshawar. Je vois maintenant que l'essentiel, c'est, avec le Sud, par certaines particularités rares et survivances extraordinaires, le pays Rajpout, le Guzerat, les deux ou trois autres provinces mogoles, le Punjab du Nord, qu'il faudrait connaître.

Déjà, chaque jour, le soleil gagne en force; avant-hier c'était une flamme nue qui semblait à deux pas, et brûlait les vêtements. Rien ne donne la moindre idée de cette sécheresse et chaleur de l'Inde Centrale. C'est une splendeur terrible, foudroyante; l'air vibre et palpite sous les ondes de lumière; encore ici à Lucknow nous avons 38° à l'ombre, et Dieu sait quoi au soleil.

Cette chaleur augmentera régulièrement; jusqu'au 20 ou 25 juin, il ne tombera pas une goutte de pluie, puis ce sera le déluge, et les bestiaux, déjà des squelettes, recommenceront à prendre de la chair. Comment les malheureuses bêtes vivent-elles? Le pays est plus sec qu'un os; vaste désolation fauve comme une peau de lion.

Ça doit être miraculeux de beauté, au moment des pluies, quand les fleurs, l'herbe, les arbustes jaillissent de terre en une nuit. C'est encore beau dans sa mort éblouissante; le ciel est une pierre précieuse, la lumière une joie; l'air parfumé émeut étrangement, et toute la terre est une Belle au Bois qui finira par se réveiller sous la caresse du soleil magnifique.

J'ai pu voir des choses qui valent comme beauté tout ce que nous possédons en Europe. Et je ne parle pas des tom-

beaux musulmans du XIIIe siècle, qui sont bien les plus nobles demeures de guerriers que j'aie vues, ni des merveilles d'Agra, ni du Taj et des pavillons du Fort, si adorablement voluptueux et finement sensuels, mais des incomparables villes Rajpout du XVe et XVIe siècles.

Gwalior et Orekka ne ressemblent à rien au monde. C'est l'union la plus surprenante de force altière et de volupté, — de grandeur, d'orgueil, d'audace et de la délicatesse la plus raffinée. Une entente de la jouissance, aussi complète qu'à Venise et plus exquise. Il ne s'y voit plus l'abominable clinquant hindou, le stuc et les miroirs et le faux goût horripilant, ni barbare ni civilisé, de l'Inde moderne, mais une forte simplicité, une noblesse âpre, une ardente joie à vivre et à embellir la vie.

C'étaient des gens libres, nobles, riches, toujours en guerre, égaux comme des Grands d'Espagne ou des citoyens grecs; rudes comme des soldats, fins comme des femmes, n'aimant que la guerre, les chevaux, les faucons, la chasse, l'amour, les palais; bandits surtout, véritables aigles, vivant dans le creux d'inaccessibles rochers, toujours battus par les invasions innombrables de l'Inde, qui jamais ne les submergeaient.

C'était une chevalerie bizarre, des clans, des tribus où tous étaient frères et quelques-uns rois. Il n'y a guère que l'Ecosse du Xe au XVe siècle qui donne quelque idée de ce genre de société. Depuis le XVIe siècle, ils ont dégénéré; ce qui était une réalité guerrière n'est plus qu'un vain apparat aujourd'hui; leurs villes semblent des décors d'opérette où l'on jouerait aux brigands. Mais les villes désertes sont autre chose : Orekka, assise sur le plus beau fleuve, parmi des rochers entourée des tombeaux de ses rajahs, pleine de temples vastes comme des cathédrales et aussi nobles de silhouette, se lève, déserte, au milieu de ces énormes murailles abandonnées qui croulent, hantées par les chacals et les hyènes.

Gwalior apparaît sur une falaise à pic, longue de trois kilomètres, large de quinze cents mètres, qui surgit de la plaine, se hérisse de forteresses, de murailles crénelées, de palais, et semble voguer dans l'azur comme une nef colossale.

Ça vous a un aspect, un chic que je n'ai vu nulle part ailleurs. Sienne n'en donne pas une idée, tout en y ressem-

blant, car Sienne aussi semble, de loin, un casque de guerrier. Et la couleur de Gwalior!... Imaginez un rocher couleur de vieil or, vraie montagne qui, au faîte, se brise en aigrette, s'effrite en tourelles, en dentelles innombrables, créneaux, faîtages, pavillons, minarets, tout incrustés de tuiles d'un bleu d'émail japonais, de vert éblouissant, de jaune soufre, citron : tons si rares, si délicats que des pétales de fleurs seuls y sont comparables. Harmonie souveraine de force et de fraîcheur. Sobriété extrême d'ailleurs : le vice indien de l'excès en toutes choses, de la complication ahurissante et du foisonnement incohérent n'existe plus ici. Une pensée saine, vivante, joyeuse, circule à travers tout, et l'extrême richesse est tempérée par la simplicité des masses. Comme situation, ces villes sont uniques, et ces grands architectes ont complété ce que ce grand artiste, la Nature, avait si magnifiquement commencé.

Le mot bânal : *féerique*, est ici d'une précision absolue. Constamment je pense aux vers de Keats : « *Casements open on the foam of perilous seas in faery lands forlorn* » en regardant ces délicats pavillons qui surgissent en plein ciel, à deux cents mètres au-dessus de la plaine infinie. Très exactement, ces villes me font penser à une amazone grecque armée et souriante, prête à l'amour; c'est si fier et si fin, si audacieux, si orgueilleux et souriant... Il n'y a rien de comparable nulle part. C'est une des rares réussites de la vie orientale; c'est complet, et c'est parfait, sans une tache.

Il faut la rudesse, la sévérité, l'énormité de ces murailles pour garantir ces bijoux contre toute atteinte; c'est l'écrin massif qu'il leur faut!...

VII

A Mlles L. C. Breslau et M. Zillhardt.

Darjeeling, 23 mars 1899.

...A Calcutta, nous avions une chaleur dont se plaignaient les indigènes eux-mêmes. L'effet de ce bain de vapeur est étrange! La volonté se dissout; on a le front cerclé d'une étreinte de fer, le sentiment d'une catastrophe imminente. Des médecins me disent que le Blanc, à cette époque où l'on at-

tend les pluies, songe au suicide, et que leur métier marche bien.

Calcutta est pire que l'Equateur, et le monde équatorial pèse d'un tel poids sur le cerveau que la pensée est une forme de suicide; il faudrait vivre comme le nègre. On ne peut que suivre une routine, besogner machinalement, comme en rêve; tout autre travail tue.

Qui n'a jamais connu l'écrasante impression de ce monde, de cette atmosphère de menace, n'a aucune idée des forces naturelles. Et elles agissent non par intervalles, par crises d'orage, mais continuement; c'est l'orage permanent. Elles vous possèdent comme une maladie. On y baigne comme le poisson dans la mer.

Se déplacer c'est en mieux sentir les ondes toutes puissantes. Je ne crois pas avoir senti à Ceylan même un pareil et si monstrueux déploiement des énergies fatales. Regarder dehors blesse les yeux; la lumière est une flamme, l'air un embrasement.

Hors de l'eau, de la terre fangeuse, chaude et molle, jaillissent de prodigieux palmiers, un entrelacement fou de lianes aux larges feuilles vénéneuses, tout un monde souple et fougueux qui ne fait que croître, se dilater dans la lumière et la chaleur intolérable, et qui seul devrait vivre ici. Tout cela monte et s'épanouit triomphalement dans la gloire insupportable du ciel, surgit innombrable sous l'appel du soleil terrible... et le cœur est las en les regardant!

C'en est trop, on demande pitié, cela étonne comme le fracas d'une chute d'eau monstrueuse. On est trop près des sources de la vie universelle. Elle seule existe; on est un atome emporté par le torrent. L'ardeur de cette vie abolit le sentiment de l'existence individuelle, si faible, si peu réelle; on a le sentiment de regarder une conflagration, et l'on oublie tout sauf elle.

On finit par sentir une obscure angoisse, la terreur que cela durera! Nulle intelligence ne peut rester saine dans ce monde hallucinant. L'état naturel du cerveau, ici, c'est la stupeur, le rêve douloureux, le déroulement sans fin des mirages spontanés que nulle expérience suivie, nulle réaction ne contrôle ni ne précise.

C'est exactement l'état de rêve du fumeur d'opium. Coordonner des idées, regarder le monde, l'observer, réagir doit être impossible à qui s'abandonne au génie secret de ce pays. On est excité et déprimé à la fois.

Les moins sensibles, les gros Allemands, les Anglais raides comme du bois ont sur le front une barre, et dans les yeux une sorte de détresse, par moments.

Cette chaleur terrible ne dure pas toute l'année; aucun homme n'y résisterait, mais deux ou trois mois suffisent.

Le pays autour de Calcutta, ce delta où la terre est molle comme une éponge, pullulante de vie, est fort beau. Les vastes fleuves jaunes, huileux qui le traversent charrient la vie. De la boue qu'ils déposent, sort une végétation qui se répand comme un incendie. Ce qui fut limon est devenu plante, insecte, fauve en un rien de temps.

C'est rempli de tigres, de crocodiles, de vies obscures qui grouillent dans la terre chaude. Les quelques huttes disparaissent sous l'eau montante des pluies, noyées dans la végétation fabuleuse.

Des bambous hauts de soixante pieds, des palmiers, des bananiers, toutes les formes élancées de la vie végétale qui fusent partout et s'achèvent en aigrettes. C'est la finesse, la vie souple, délicate de graminées qui auraient la taille de nos peupliers. D'énormes magnolias, de grands arbres inconnus, ont les larges branches de nos chênes et de nos ormes, mais leurs feuilles grasses luisent étrangement, et sur la rude écorce s'épanouissent des fleurs larges comme la main, raides de sève, blanches, rouge sombre ou roses, qui répandent une odeur de jasmin, de polonia, à faire défaillir.

Tout cela pousse avec un air d'abandon, une nonchalance, une grâce pliante; des lianes vont d'arbre en arbre, guirlandes de fleurs suspendues, ou bien, grimpent le long des troncs avec des mouvements houleux de serpent qui étreint et tue. L'arbre mort n'est plus soutenu que par les muscles raidis du parasite qui le couvre de fleurs, et laisse flotter ses longues tiges souples, pareilles à des tentacules qui ondulent au vent.

Des pipals, des figuiers sacrés se répandent en forêts de colonnes grises, toutes dressées autour du tronc central; de

chaque branche descendent en longue chevelure les racines qui vont chercher la terre pour en pomper la vie et devenir à leur tour des arbres. Ce bois a l'air de couler comme une gomme sous la chaleur pour y prendre racine. La vie circule partout visible.

L'homme pullule comme le reste. Grands Bengalis mous, gras, blêmes, accablés, vêtus de blanc comme des Romains; ruissellement sans fin d'êtres tous pareils, bouillonnement tel, dans les quartiers populaires, dans la campagne peuplée comme une ville, que Londres n'en donne pas l'idée.

Ils ne sont bons qu'à se reproduire inlassablement comme des rats, comme des Chinois, à travailler du même travail morne, patient, incessant, comme leurs ancêtres. Véritable vermine humaine qui, jamais, ne s'est élevée ni à l'art, ni à la science, ni à l'administration, qui n'a ni courage, ni force, ni idéal, qui est la proie des autres, de tous les autres, et dont il a été dit à la vérité : « Tu serviras tes frères! »

Les Anglais ont eu la pharamineuse idée de leur laisser le contrôle de la municipalité. Calcutta pue le cadavre et l'acide phénique à vomir; on y meurt comme des rats, et cela durera jusqu'à ce que l'épidémie ait balayé la municipalité indigène.

Les environs de Chandernagor sur le Gange, jaune de limon, gras, plein de remous comme un fleuve en temps de crue (et les eaux sont basses), des morceaux de forêts, traversés plus bas, me resteront comme des paysages de rêve et de fièvre.

Le soir, les chacals pleurent et crient comme des enfants fous, et l'on ne sait quelle obscure terreur remplit la nuit immense et lumineuse où passent des souffles chauds. Ce delta est ce que j'ai vu de plus extraordinaire comme violence de vie, comme sensation de force déployée et d'incessante création. Le Gange et le Brahmapoutra travaillent inlassablement à faire sortir de la mer stérile de nouveaux fragments d'Asie ou pulluleront de monstrueuses religions aussi enchevêtrées que les peuples..

J'étais rudement heureux de sortir de ce charnier de Calcutta, de cette fournaise! Je comptais ne rester que deux ou trois jours à Darjeeling, d'où je vous écris, mais j'ai trop besoin de repos et souffre trop pour pouvoir recommencer

tout de suite à courir. Cette cure alpestre me fera du bien, j'espère.

Je vais me trouver retarder pour l'Extrême-Orient, mais de toute façon je ne puis éviter les grandes chaleurs. Ce que je regrette, c'est de ne pas voir le Japon à la belle saison. J'arriverai au moment des pluies.

Le voyage de Calcutta à Darjeeling est très beau; bien plus beau que le paysage si vanté de Colomba à Kandy. Une exquise atmosphère, une enveloppe jolie, une charmante lumière et les tons les plus fins d'automne et de printemps mêlés.

C'est la montagne sans les duretés de la Suisse, à une échelle colossale, et vêtue de forêts tropicales. Elles font un manteau royal aux géants que l'on voit rangés en barrière infranchissables au nord.

C'est d'une grandeur sauvage, d'une splendeur de végétation dont Ceylan n'approche pas. On jetterait les Alpes bernoises dans une vallée de ce pays, et elle n'en serait pas comblée. Nos plus vastes forêts auraient l'air de bois de Meudon ici. La montagne surgit droit de la plaine infinie, voilée de vapeur chaude, entièrement enveloppée de jungles jusqu'aux sommets d'où le regard, à 2.500 mètres d'altitude, plonge dans l'énorme vallée qui la sépare de l'arête principale, qui est deux fois le mont Blanc, et s'étend à l'infini : mer figée de vagues blanches, suspendues dans le ciel comme une demeure des dieux, car la base est voilée.

Je n'ai vu rien de plus émouvant que les forêts; elles ont, en bas, toute la force, l'étrangeté, la fiévreuse palpitation de vie du monde tropical; plus haut, l'intimité, l'aspect familier, la grandeur héroïque des nôtres, et partout une sauvage insouciance, un aspect de pérennité qui n'est qu'à elles.

Ce monde silencieux et blanc, cette rangée infinie de sentinelles au nord, cette muraille infranchissable qui a 1.300 lieues de longueur émeut étrangement. C'est l'Himalaya qui a produit l'Inde, — climat, fleuves, alluvions fécondes, — et qui, en la séparant du reste de la terre, en a fait le plus prodigieux vase clos d'expérience sociale. Monde fermé et unique, où pullulent les superstitions, les croyances, les religions, un

bouillonnement de races, un foisonnement incessant d'êtres, d'idées, tel que la planète n'en connaît pas de pareil.

Ce sont des Dieux, à la lettre, ces grands êtres sauvages et glacés, assis éternellement là-haut dans le ciel, et qui versent sans fin à la terre torride le bienfait des pluies et des fleuves.

Quel soulagement d'être ici dans l'air frais et pur comme un torrent, après les puanteurs de Calcutta! On est sorti du cauchemar; on a laissé loin derrière soi le simple et mystérieux Hindou, si ténébreux, si grave, toute cette terre de fièvre, — l'hallucination et le sortilège de l'Inde. On respire avec une joie de délivrance l'air vide de toute présence obscure et maléfique. On va librement parmi les hommes de la montagne, francs, rudes, grossiers, le visage ouvert, l'œil joyeux et simple.

Ce sont bien les gens les plus extraordinaires que j'aie vus, très pareils aux habitants de Pont-l'Abbé, hauts de cinq pieds, larges de quatre, courbés sous des fardeaux invraisemblables que soutient sur le dos une courroie appuyée au front; toujours à rire, à plaisanter, peuple de kobolds, sorti d'un conte de Grimm. On se dit qu'ils vont disparaître brusquement dans un trou de la terre, une fente d'arbre. Larges figures mongoles, petits yeux noirs pétillants de malice, fendus en amende; teint de grenade mûre, nez épaté, large bouche qui rit toujours, lourdes nattes tressées qui pendent sur l'extraordinaire entassement de houppelandes de laine rouge, jaune saïe ou verte qu'ils portent; aspect de force et de gaîté, de courage et de bonhomie; — je vous dis des kobolds sortis des forêts de la Scandinavie primitive, la tête couverte comme eux d'un bonnet pointu ou d'une toile grossière qui tombe jusqu'à terre.

Voir passer à petits pas lents leurs pieds chaussés de soques — souliers et bas à la fois— de laine rouge et verte, les enfants de dix ans chargés de quatre-vingts kilogrammes (je n'exagère pas), tête basse, appuyés comme des vieillards sur un gros bâton, c'est voir les Niebelungen à leur tâche, transportant les trésors cachés de la terre.

VIII

A Mlle M. Zillhardt.

Rangoon, 2 avril 1899.

...Parlons de choses plus gaies. J'ai quitté Calcutta vendredi par un temps paradisiaque. Une fois sorti des alluvions du Gange, une mer nue comme une pierre précieuse, dalle immense de marbre bleu noir, où pendant trois jours notre vaisseau, avec un grand bruit de soie déchirée, laissait, le jour, un sillage de lait, et, la nuit, de feu vert.

Les grands goëlands nous ont suivis toute une journée, enveloppant la proue de si près, qu'on voyait leurs étranges yeux gris guetteurs. Nous semblions fuir devant leur vol infatigable.

Puis l'immensité de la mer, sans une voile, — l'horizon si précis, le ton des eaux si intense que l'Océan semblait un joyau enchâssé dans le cercle pâle du ciel blanc de lumière. Engourdissement absolu; on reste étendu mort; de temps en temps, l'étrange chant nasillard, bizarrement brisé, d'un Hindou (il y en avait deux cents entassés sur le pont), monte, se prolonge et meurt, et le bruit soyeux des eaux enveloppe tout.

Moi, je souffrais et ne pouvais bouger; tout mouvement était douloureux; mais les autres ne remuaient pas davantage; seul le vaisseau vivait et s'en allait toujours du même grand mouvement impérieux, tressaillant d'aise.

On est alors tout à fait dans un rêve. On se sent enveloppé et conduit par des fatalités toutes puissantes; rien n'est beau et triste comme la traversée des Tropiques à cette saison. La jeunesse, la splendeur, la joie des grands Etres qui communient entre eux, le Ciel, la Lumière et la Mer, écrasent!

Songez au jour le plus radieux, à la plus triomphante lumière que vous ayez jamais vus : c'est un pâle sourire d'hiver en comparaison. Ce monde est trop vaste, trop différent; on sent ici la masse effrayante et l'infini des choses, la puissance inépuisable, l'énergie toujours jeune des dieux. Il faudrait pouvoir se réjouir de leur jeunesse et de ce sourire victorieux, mais vraiment on ne peut! On sent tourner la vaste terre comme on sent avancer le vaisseau, d'un mouvement irré-

sistible, indifférent. On est emporté par elle comme par lui, atome perdu dans la cruelle immensité stérile.

Et cette splendeur, que la nuit apaise, se renouvelle avec le jour. Le rêve devient une éclatante réalité. De nouveau, le soleil brûle là-haut comme pour la dernière fois! Et c'est la vision du monde avant l'homme, celle de l'éternel... Et des siècles innombrables vivent dans votre cerveau d'un instant; et l'on se sent las à mourir.

Impossible de traduire cette sensation : se réveiller la nuit, dans le grand bruit de soie déchirée, les étoiles dansant à travers les cordages qui vibrent comme une corde prête à se rompre, et frissonnent avec le frisson du bateau lancé follement à travers la nuit. Il semble que l'on sorte d'un évanouissement pour se réveiller seul dans un monde enchanté.

J'arrive en Birmanie. C'est un coin du Japon, dirait-on; tout y est enfantin, fin, gai, vivant : un peuple de poupées en liberté, bavardant comme des pies, riant, fumant des cigares de quarante centimètres. Les rues sont comme des parterres de fleurs en marche. Tous les soirs sont éclatants. L'air est libéré du mystère qui pèse sur l'Inde; je respire; le maléfice est rompu...

IX

A Mlle M. Zillhardt et L. C. Breslau.

Phu Lang Thuonh, Tonkin.
(*Sans date.*)

Pas un mot de vous. Donnez-moi de vos nouvelles ou je ne rentrerai plus!

Et pourtant Java m'a enrichi à jamais de rêves, et ce pays-ci, peu folâtre, m'intéresse passionnément. Mais la nostalgie de mon Nord, maussade et adorable, me poursuit partout. Le reste n'est que fumée d'opium qui laisse dans la bouche le goût de la mort.

Toute cette immense fantasmagorie qui surgit un instant pour s'abîmer aussitôt dans la nuit, toutes ces visions ardentes et brèves sont irréelles! J'ai trop vu et deviné de ce monde

jaune, de ces civilisations grimaçantes qui semblent le cauchemar d'un démon ivre. J'ai besoin de mettre le pied sur une terre stable, de revoir un présent où je retrouverais un passé familier, et l'effort, le rêve de ma race.

Ces Malais, ces Annamites, ces Chinois sont trop laids, et derrière l'émail de leurs yeux on ne voit rien. Ils grouillent dans leurs canaux, au milieu de la fétidité et la crasse séculaires, innombrables comme des rats dans un égout.

Dieu, que mes beaux Hindous sombres et souples sont loin! Je suis las de voir la lividité huileuse de ces torses de squelettes, la grimace immobile de ces têtes de mort, la bestialité sournoise de ces figures où pas un muscle ne tressaille jamais.

Leur nombre même dégoûte. Ils pullulent dans ces deltas pourris comme des vers dans une charogne. Leur pays même a quelque chose de démoniaque; il porte en lui des germes de dégénérescence et de mort. Et cependant cette terre chinoise attire étrangement! J'en ai l'ivresse et l'horreur à la fois. Ces singes jaunes sans poils m'intéressent fortement. Ils sont la quintescence de l'Asie immobile, terrifiante, impassible. Leur ténacité froide, leur indifférence devant toutes choses, leur immense patience aura raison de notre fièvre. Ils se reproduisent comme des rats et des cafards. Rien ne tarira cette source de vie jaune. Le monde mourra de la jaunisse!

Il faut les avoir vus, accroupis par milliers ainsi que des bouddhas, impassibles et patients comme la mort, pour connaître qu'ils attendent parce qu'ils sont sûrs de l'avenir.

Cette figure morte de fumeur d'opium est la vision la plus terrifiante de ces pays.

L'égalité future, la démocratie, la voilà : médiocrité universelle et morne, nivellement pire que la mort; vie toute dans le présent, et soucieuse des seules qualités matérielles. Point d'au-delà, point de rêve que le rêve stérile, tout intérieur.

Mais c'est la sensation physique du pays qu'il faudrait vous donner et c'est chose peu facile. J'ai poussé jusqu'à la frontière de Chine à travers la mer des 100.000 montagnes : un paysage de tasse chinoise bizarre; rochers hérissés et déchiquetés, pas d'aplomb, trop petits ou trop grands, enlevant

par leurs proportions déconcertantes toute profondeur et toute perspective à la vie.

C'est un monde à part, où, les bêtes mêmes sont chinoises : chiens sans poils, chevaux pommelés, tachetés d'éclaboussures noires, faites, dirait-on, à l'encre de chine, cochons terrifiants de bestialité et de nudité rose, chats nocturnes qui semblent des squelettes et des spectres, et par-dessus tout, les mandarins momifiés, vision d'une humanité figée, morte, qui déambule!

Partout l'odeur écœurante et sucrée de l'opium, celle aussi d'une autre matière. Et par-dessus, le soleil comme une flamme nue.

J'ai voyagé sur des bateaux chinois; nuits étranges où l'on se réveille entouré de corps torturés par les rêves d'opium, éparpillés sur le pont comme sur un champ de bataille. Masques immobiles de cauchemar, figures mortes et douloureuses, et, là-haut, le ciel privé d'étoiles; et cette respiration fiévreuse de la nuit tropicale, pâmée de parfums.

Et puis, le jour qui vient comme une agonie orageuse. Le soleil, hagard, terne, monstrueux, ouvre son œil sanglant dans la brume; une fraîcheur lointaine, errante tourne autour de l'horizon, puis s'enfuit, et la fadeur de la chaleur nouvelle se répand comme une odeur écœurante, une huile lourde dans l'air épaissi.

L'Astre se rétrécit, globe de métal blanc dont l'éclat blesse, et c'est le jour intolérable sur la terre accablée, et pendant quinze heures cette flamme brûlera...

X

A Mlle M. Zillhardt.

Seiyekan Uyeno, Tokio. 20 octobre 1899.

. . . .

Le Japon est si passionnant, c'est d'autre part un tel pays de paresse et de flânerie que je n'avais pas le cœur d'écrire. L'intérêt de ce pays est puissant, ses transformations passionnantes. Il y aurait beaucoup de choses à dire là-dessus. Et quant à l'art, malgré l'erreur commune, ce n'est qu'au Japon qu'on peut l'étudier.

Vous me parlez de Mme Fleur de Prunier ou de Pêcher. Il y en a beaucoup d'adorables. Je suis amoureux fou de toutes les Japonaises. Les estampes ne mentent pas : à Kyoto, c'est, à peine stylisée, la fille que l'on voit passer dans la rue. Ici le type est plus commun, mais les claires figures naïves des moindres servantes d'auberge ont un charme délicieux de douceur, de candeur enfantine.

Je suis ivre de ce pays, le plus délicatement nuancé de la terre, et que je ne me lasserai jamais de regarder, comme un amoureux une figure adorée. Il ne m'a cependant pas gâté : je déteste la pluie, et il n'a fait que pleuvoir depuis mon arrivée ici. Mais les journées sombres sont coupées d'éclaircies enivrantes; un printemps plus clair, plus aigu que le nôtre semble frissonner dans les arbres d'automne. Le ciel verse une joie si fine, tout le pays rit dans une lumière humide si délicate que l'on retrouve une âme d'enfant ou de jeune amoureux pour adorer la bonne Nature qui sait sourire ainsi et faire oublier ses caprices et ses colères. Tout semble heureux, d'un bonheur calme et lent. Les Japonais flânent, le nez en l'air, naïfs comme des enfants : un rien les amuse, tout les arrête, et les rires fusent partout. Ce fonds de paresse, de nonchalance, de flânerie, rien ne l'entame. Quittez Yokohama, les ports, et vous retrouverez le Japon d'il y a cent ans, l'enfance de la terre, le bonheur de vivre, tout ce qui a disparu de notre triste monde douloureusement agité, fiévreux et las.

Il y a des moments où l'on se croirait dans la Grèce antique : à Kyoto, près d'une cascade où frémissaient des bouleaux, des arbres fins ruisselants de lumière, je me suis assis dans une de ces délicieuses petites *chayas* de bambou tressé, qui sont des objets d'art. Là, pendant deux heures, j'ai regardé des enfants, des hommes, des femmes, des jeunes filles se plonger nus dans l'eau glacée avec des cris, des rires fous, tous enfants, candides dans leur nudité. Rien n'était beau come ces torses bronzés, ces fines épaules d'adolescentes, les beaux bras levés, les longs cheveux d'où ruisselaient des diamants dans la lumière. Près de moi, couché, un garçon de vingt ans regardait, les yeux mi-clos, les jeux d'ombre et de lumière; à côté de lui, une geisha de seize ou dix-sept

ans, en kimono iris pâle, à chaque instant écartait largement son vêtement et montrait la délicate merveille de ses épaules, la perfection de ses jeunes seins. Lui, ne la regardait pas, sa compagne : il rêvait, jouissant de l'air lumineux. Tout cela était simple et chaste comme l'enfance. Et partout, dès qu'on s'écarte des centres, on retrouve cette simplicité antique — qui disparaît, hélas, car avec la morale arrive le sens du péché, et, avec le péché, la pudeur et le désir.

Vous me croirez si vous voulez, mais le charme de la Japonaise est un charme moral, tout de douceur, de candeur, de franchise enfantine : yeux rieurs étonnés, où se lit une âme limpide, bouche aux contours indécis de gosseline, fraîches joues rebondies, éclatantes de santé, peau de bébé à six mois, satin si fin que je ne connais rien de pareil, gestes si naïfs, si adorablement gauches qu'on les croirait d'un bambin de six ans. Les vieilles femmes surtout sont exquises sous leurs kimonos si propres que tout linge paraît sale en comparaison — si polies, si calmes, si douces qu'on pense immédiatement aux vieilles religieuses délicates qu'on voit parfois chez nous.

Cette netteté, cette pureté méticuleuse est un charme. Les pieds légers, nus, vivants, fermes; les beaux cheveux magnifiquement noirs, lisses, comme des ailes d'oiseaux, la décence, la noblesse du costume, la finesse extrême et le soin porté aux moindres détails du corps et de la robe, tout cela me ravit aujourd'hui comme au premier jour. Et cette impression ne s'efface jamais.

Je pense bien souvent à vous pendant cet automne, plus riant que le nôtre, d'une mélancolie plus douce; je n'oublie pas Saint-Cloud ni Versailles...

. . . .

XI

A M. André Chevrillon.

12 novembre 1899.
Canadian Pacific Railway C°
R. M. S. « Empress of China ».

J'aurais dû te récrire immédiatement, mais ce Japon merveilleux, passionnant à tant de points de vue, me sollicitait

toujours et je ne pouvais rien en dire, car si je m'étais mis à en parler, je ne me serais plus tu.

Je l'ai quitté maintenant, vraisemblablement pour toujours, et il me semble que j'ai perdu un ami très cher. J'ai beaucoup vu de choses depuis mon départ, il y a un an : je n'en ai point aimé comme le Japon, d'un amour si tendre, si fin que c'est d'une âme d'enfant que je l'aime.

Je l'ai quitté avec un déchirement qui me laisse encore tout troublé. Il n'y a pas de pays dont on garde pareille nostalgie, car, en le quittant, on perd la visible présence de beaucoup de choses qu'on a rêvées, qu'on ne peut posséder que là-bas. Mes yeux garderont l'éternel souvenir d'une grâce, d'une délicatesse, d'une harmonie dans la vie, que notre monde n'a plus connues depuis la Grèce. C'est un passé très reculé qu'on revit au Japon. Après bien des courses, l'homme civilisé s'y retrouve en communion avec elle, simple païen, très sain et très calme.

Ceux qui ont vécu au Japon lors de l'ouverture du pays, et pendant les vingt années qui ont suivi, ont vu le Paradis terrestre, un Paradis civilisé, avec une Eve très raffinée, tendre, douce, sans péché. C'est avec une sorte de désespoir qu'on voit cette fleur unique de civilisation se faner de jour en jour, et le lent résultat de vingt siècles d'élaboration délicate disparaître. Dans ce long voyage, le sentiment persistant de la mort, l'obsession de la chute perpétuelle dans le néant, m'a partout poursuivi. Le monde se transforme si vite, les influences occidentales sont si puissantes que toute vie en est accélérée et toute mort précipitée. Autour de vous, tout sombre; des développements millénaires, des civilisations complètes se désagrègent, s'écroulent, fragment par fragment, sous vos yeux comme des cauchemars : on n'entend que des bruits d'écroulement, et la présence visible de la mort épouvante à la longue.

Mais c'est surtout ici qu'on sent ce vent de civilisation occidentale passer comme le vent d'ouest de Shelley, pour tout désagréger, tout détruire. Sous son influence tout fond et disparaît de ce qui fut étrange et rare comme une fleur inconnue. Car rien ne peut te donner une idée de ce que fut autrefois le Japon. Les estampes, les danses que tu as vues à

Chicago (1), tes souvenirs de paysages délicats, jetés sur quelques pages d'album, la fine justesse d'un décor japonais sur un peigne, un sabre, rien ne peut te faire concevoir un monde entier où tout, depuis la mer et ses montagnes jusqu'aux maisons des paysans et aux outils qu'ils emploient, est délicate harmonie, beauté sobre, si juste, si humaine, si parfaitement proportionnée à notre vie que, seul parmi les terres où demeurent les hommes, le Japon semble avoir été créé pour l'homme, et non pour des êtres plus vastes et plus durables que lui.

De cette présence d'humanité subtilement mêlée aux choses, de ce constant rappel des proportions humaines, naît le sentiment de bonheur, de sécurité, de calme que donne le Japon, étrangement quand on songe aux typhons, aux séismes, etc. Sa lumière semble un rayonnement de bonheur sur la face des choses, et non, comme chez nous, une ironie, ou, comme dans l'Inde, une dure splendeur menaçante. C'est l'enveloppe marine, l'air saturé plus qu'en Hollande de vapeur d'eau qui, sans doute, voile tout d'une telle douceur. Mais qui n'a point vu une branche de pin se tordre sur le ciel léger et pur du Japon, sur la lumineuse pâleur de la mer lointaine, au-dessus des champs de riz, ne connaît point une sensation si délicatement aiguë que tout arbre, toute atmosphère, toute verdure paraissent vulgaires en comparaison, toute sensation terne. Cela, je le sais.

La lumière, certes, est l'enchanteresse qui fait qu'on ne peut regarder le pays qu'avec amour. Mais fût-elle moins adorable, je crois que la fine justesse de tout contour, l'élégance de toute ligne, la grâce de toute vie ici, exercerait le même sortilège. L'équilibre, l'harmonie de toutes choses sur cette terre où le sapin a trouvé son palmier, où l'accord entre l'homme et la nature est parfait, où rien ne détonne, c'est une réussite unique et qui enchante. Toute le reste, Inde, Chine, Europe, paraît disproportionné, confus, inachevé, en voie de se faire ou de se défaire. Le Japon est achevé comme un netzuké, gracieux comme un fin jardin, aussi délicatement

(1) A l'Exposition de Chicago, en 1893. Il s'agit de danses rituelles de petites filles attachées à des temples shintoïstes, et vêtues de robes hiératiques.

épanoui aux mers lointaines de l'Orient qu'une fleur isolée, plus pure et merveilleuse que ces effrayantes végétations du Sud, — à l'écart de toute l'Asie, qui lui est étrangère.

Pour te faire comprendre l'exquise perfection de cette beauté, il faudrait te parler longuement de la vie japonaise, des maisons, des costumes, de tout le paysage qui enveloppe cette vie. Il faudrait des volumes, et je n'ai plus le cœur à ça, ni la tête qu'il faut. Il fait trop rude sur cette mer sinistre. J'ai quitté pour de bon les terres dorées, les jardins enchantés. La bise est glaciale et triste; la chair frissonne au contact de ce dur monde occidental où la nature est hostile, et l'homme déformé. Déjà j'éprouve toute la tristesse du retour; déjà je goûte l'Amérique atroce, et la vulgarité de notre Occident. A bord, il y a surtout des missionnaires, Américains, Suédois glauques, Anglais : toute une collection d'êtres en bois, raides, secs, pleins de cette affreuse personnalité consciente qui détonne, après l'Orient où l'être n'est pas individuel, mais impersonnel comme la bête, et semble inconscient comme elle. Vie sordide de nos vastes pays sombres et instables, comme je la hais! La toucher, c'est toucher un corps malade en travail; elle donne la fièvre, l'agitation est en elle. J'ai peur de nos énormes civilisations trop chargées de passé, menaçantes d'avenir, confuses, insondables, informes comme cette mer. Comme l'Orient immobile, maintenu dans des cadres si rigides par des forces si visibles, repose! Comme la vie y est simple, rectiligne! Vers quelles effroyables aventures nous entraîne l'obscure volonté insatisfaite qui nous mène? J'ai peur et horreur, te dis-je, de notre monde trop conscient, trop changeant. Reprendre la vie compliquée et douloureuse, comment le pourrai-je? Je me sens étranger chez moi comme ce pauvre vieux Tulliver (1). Je ne comprends pas; *it's all a riddle*. Le monde est trop vaste, et nos civilisations m'effrayent de leur masse.

Ce qui augmente la douleur de ce premier contact avec les Philistins, c'est le sentiment que je suis trop faible, trop souffrant pour réagir...

(1) Personnage du *Mill on the Floss*, roman de George Eliot.

XII

A Mlle M. Zillhardt.

Chicago, 5 décembre 1899.

...Je viens d'arriver à Chicago, et trouve votre lettre avec soulagement. Je ne comptais plus jamais en recevoir de vous. Les nouvelles que vous me donnez ne sont pas très bonnes, et je crains de vous trouver toutes deux fourbues avant d'avoir fourni le quart de votre course annuelle. Et l'hiver septentrional est sinistre, et notre printemps si rapide. Il faudra attendre combien de mois pour arriver aux heures mélancoliques et dorées de l'automne dont vous me parlez, et que je n'ai pas vu depuis deux ans? Car vous rendez-vous compte que nulle part l'automne n'est tel que chez nous, n'a cette profondeur, cette chaude beauté alanguie et lourde de rêve, si pénétrée de pensée? On dirait que l'âme septentrionale, plus lente et plus profonde, l'a peu à peu chargé de souvenirs et de mystère, et ce n'est pas pour rien que tant d'yeux l'ont regardé, tant de cœurs aimé autrefois.

J'ai quité la France avant sa présence; le Japon avant sa plénitude. J'arrive en Amérique, et le trouve passé. D'ailleurs, ici, il est moins beau; sa beauté est dure et froide, trop éclatante. Les lentes transformations, les adorables suavités, le mystère de l'enveloppe manquent dans cet air trop sec : les dessous insondables, les menaces et la promesse n'existent pas : tout est à la surface, net, tranché, exprimé : l'automne même est américain.

Je n'ose pas vous dire mon désappointement en traversant ce vaste pays vide et qui ne dit rien au cœur : il n'est pas à l'échelle humaine; l'âme y a froid, et l'œil erre sur ces montagnes trop accusées, nues, aigres de ton, sur l'uniformité de ces plaines ternes. On a le sentiment du vide.

Je songe avec passion aux magnifiques nuages de verdure dorée de Saint-Cloud qui, lentement, comme sous un mystérieux soleil intérieur, s'imprègnent d'or, et brûlent silencieusement dans l'air gris pâle et mauve. J'ai revu (combien de

fois!) avec un attendrissement filial la longue splendeur paisible d'Octobre et de Novembre à Versailles, les dahlias vieil or mourant sous les premières gelées, trempés, noircissants; j'ai senti l'odeur des feuilles mortes saturées, vu le corail noir des branches, de jour en jour plus nues et plus rigides, le lent envahissement de l'ombre qui pénètre le cœur et les bois à la fois.

Comme j'ai songé aux vieilles statues noires, si patientes sous les gouttes lentes, aux vieux murs bien-aimés que des gens de ma race ont habités. Un peu de leur âme y demeure encore; on ne s'y sent pas seul; tout vous dit des choses passées qu'on écoute comme une voix intérieure très ancienne et très aimée.

Ici les choses sont sans voix. Les Dieux habitent encore le Japon, le vieil Orient mystérieux et compliqué comme un cauchemar. Il n'y a pas de Dieux ici.

Et cependant il y a des choses magnifiques et monstrueuses qui émeuvent. Chicago, la nuit, est une vision splendide et sombre. Je suis arrivé hier soir à dix heures, à demi-mort de fatigue; j'ai dû sortir et rôder dans les rues, tant cela m'a paru unique et formidable.

Un air glacial, excessif, vous coupait la figure : une ombre bleue insondable enveloppait tout, et dans cette ombre mouvante se dressaient d'autres ombres plus denses, massives, sinistres qui portaient jusqu'au ciel des couronnes d'étoiles, s'épanouissaient à cent mètres en floraisons de lumière jaune. Des cubes gigantesques de pierre, de brique surgissaient, coupés çà et là de trouées claires, se perdaient dans le ciel. Et sur ma tête, à mes pieds, ronflaient et gémissaient sans cesse les trains, éclataient les appels de cloches et de cornes de ces mille-pieds lumineux qui passaient comme un éclair.

Tout tremble, et l'on sent passer la Force formidable avec un frémissement inconnu, un serrement de cœur. L'homme ici est à la taille des forces naturelles : ce vent violent, ce froid atroce, actif, mouvant, la véhémence et l'implacabilité des éléments sont à l'unisson de cette ville de rêve. Il y aurait ici de grandes choses à faire pour un artiste qui saurait dire le poème brutal et impérieux de la force.

Mais les misérables s'amusent à galvaniser nos arts morts

et à faire du Renaissance, du français. Ce sont des aveugles. De jour, de nuit, cette ville est une vision. Elle est pleine de musique barbare pour qui sait entendre. Les appels stridents, le sifflement menaçant des trains, qui surgit, passe et recommence, la sourde rumeur terrifiante de vie vous emplissent comme une incantation.

Cette ville vit comme un feu brûle : c'est un creuset immense qui fond les races, et Dieu sait quel métal sortira un jour de ses flancs. Mais tant de vie ne peut sombrer pour toujours dans le silence éternel sans trouver une voix qui la dira, et qui, elle, persistera.

Je suis un peu étourdi par le frémissement qui pénètre partout et fait trembler les murs et les tables. On se sent comme emporté en train. On aurait vite la fièvre ici. Mais quel magnifique spectacle! Aujourd'hui, d'un quinzième étage, je regardais Chicago étalée, soufflant son haleine épaisse, frémissante, monstrueuse, remplissant l'horizon.

Les maisons sont des falaises de pierre abrupte; les rues, de sombres gorges, des ravins noirs qui vomissent des trains, des processions infinies de gens et de charrettes : la fumée rousse tourne lentement, s'accroche aux angles, se déchire dans des agonies de lumière sombre. Et la vie coule à travers ces montagnes de briques comme un torrent. Les gens même, ici, sont admirables, à leur place. Allemands rougeauds, Italiens, Américains, tous subissent une accélération de vie, passent rapides, raides, décidés, fortement nourris. L'audace éclate vraiment sur les figures, et la force.

C'est une humanité à part, stimulée par des promesses intenses, lancée tout entière vers un but unique, s'y ruant comme l'eau à sa chute. Dieu, que c'est beau et grand l'énergie déployée, un train qui passe dans la nuit en accrochant des éclairs, follement lancé sous son panache de vapeur pénétrée de flammes!...

ÉMILE HOVELAQUE.

LA FEMME EN SANDALES[1]

III

Des jours passèrent. Huit ou neuf, peut-être. Ferrier ne se souciait guère de leur nombre.

Il acquérait peu à peu une connaissance plus large de ce pays : qui semblait se préciser en lui, tantôt par une série de touches juxtaposées, objets à objets, repères à repères, tantôt par un dessin plus net qui reprenait l'ensemble, par des progrès de style.

C'est ainsi qu'il y eut plusieurs jours-de-mer. La succession des secondes, des minutes, des heures leur arrivait comme des vagues.

A la crique des Basses-Roches, le temps, en effet, semblait prendre la figure concave de la rive. Des galets, semblables à des événements, arrondis par les chocs et les hasards de la mémoire; à droite et à gauche, des faits encore irréguliers et âpres, dont les bases se revêtaient d'algues, plongeaient obliquement dans le clapotis liquide. Les flots arrivaient du golfe, par une suite de courbes. Mesure mobile du rivage, sans cesse renouvelée. Ces flots semblaient à Ferrier du temps, du temps pur, auquel s'engrenaient, comme par des rouages, sa respiration et les batiements de son cœur.

La mer, quand il la longeait durant l'ardeur du jour, bombée par la proximité, s'adressait à ses épaules et à sa poitrine. Très loin au delà, les monts s'assemblaient, comme ces phoques qui, dans les climats polaires, poussés

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 929.

par la curiosité, viennent regarder les voyageurs. Le graveur s'asseyait. Le silence palpitait confusément. Plus rien que le léger bruit de salive d'une vagule, les lèvres des algues qui se décollent.

D'autres jours, c'était de plus haut que Ferrier contemplait la mer.

Il taillait dans le grand morceau d'azur étalé devant lui, comme le fil de la crémière coupe dans une motte de beurre. En long et en large; à la base et au faîte; obliquement et en travers. Il amoncelait en lui-même des quantités extravagantes d'outremer ou de cobalt. Tellement que, par intervalles, il lui fallait aspirer de la lumière, ainsi que l'on boit entre deux gorgées substantielles.

Pourtant, il faut bien que l'attention change d'objet et l'âme de position. Il quittait alors la mer pour la rive, pour ce domaine d'Escoube, dont il se reprochait de ne pas savoir par cœur chaque caillou, chaque feuille.

Le plus remarquable des instants qui bâtirent en lui ce domaine, ce fut l'« instant du lavoir ».

Ferrier remontait des Basses-Roches, en plein midi. Ses yeux mi-clos n'admettaient que les restes palpitants d'un monde dévoré de lumière.

Il avait besoin d'obscurité. Il avait soif. Pourtant, arrivé devant la maison, il n'y entra pas. Quitter ce monde magnifique? Non! Pas même pour se rafraîchir le gosier, ni pour recevoir sur les paupières le sombre pansement des murs!

Il franchit donc la terrasse. Mais il ne se dirigea pas vers les lauriers-roses. Une autre masse d'ombre l'attirait.

Sous d'épais feuillages — vignes-vierges, liserons à coupes bleues, et bignonias à cloches rouges, — un lavoir de ciment s'accotait à la pente.

Il faut avoir vécu dans le Midi pour connaître le degré de séduction auquel peuvent atteindre l'eau et l'ombrage. Ferrier offrit sa poitrine à la fraîcheur obscure et y baigna son regard.

Un filet d'eau tombait dans le bassin du lavoir. Force à la fois droite et tordue, immobile et coulante, évidente et

insaisissable. La rencontre de cette sorte de pouvoir spirituel avec la surface liquide y élargissait sans trêve des cercles : figure presque abstraite de la nécessité.

La fermière venait de laver. Le linge tordu et serré était posé sur un angle de la margelle. Ailleurs, l'idée d'un travail qui s'exerce contre l'encrassement et les taches n'eût pas été agréable. Ici, le blanchissage apparaissait tel qu'un symbole. Le savon, arrondi aux angles, avait acquis les souples contours d'une forme humaine, ou plutôt divine. Ses angles et ses méplats évoquaient des clavicules et des hanches, et ces tendres places qui, sur le flanc, avoisinent le sein, ou sur les genoux, la rotule.

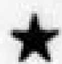
Peu à peu, Ferrier croyait distinguer son destin parmi ces toiles purifiées. N'était-il pas nettoyé de Paris, de sa boue, de sa brume?



Saint-Trophime l'appelait presque chaque jour. La grand'place, avec ses files de vieux platanes et ses joueurs de boule. Les cent détours des ruelles. Les charpentiers et calfats au delà du port. Les pêcheurs du faubourg. Il ne hantait guère les quais encombrés, sauf quand il se trouvait en humeur de se rafraîchir les regards. Découvrir des visages agréables, de fins genoux, des dos allègres, voire des nuances de robes, ou l'imprévu de quelque parure; ou, au contraire, s'égayer de caricatures toutes faites, hautes en couleur.

Jours urbains... Mais combien n'y eut-il pas de jours-de-plantes? Il était beau d'errer par les collines vers des rencontres végétales, malgré les bruyantes apostrophes des chiens : les abois, dans ce pays-ci, remplacent volontiers les clôtures. Non seulement apprendre des formes neuves pour lui, depuis ces mâchoires de caïman qu'ouvre l'agave, jusqu'aux plumes d'autruche du dattier; depuis l'olivier d'argent jusqu'au laurier-rose. Mais y ajouter tant d'aromes : le thym capiteux, ce minime buisson grisâtre, aux tiges tortueuses et dressées, qui est pour l'odorat grand comme un arbre; la lavande à l'honnête parfum; le robuste romarin dont les feuilles

sont roulées par dessous, comme du papier de cigarette aux mains d'un marin. L'encens venait à lui sous des formes imprévues : ainsi, l'inule, dont les longues feuilles molles et visqueuses, qu'en Eubée les vignerons jettent dans le vin pour le conserver, répandent un arome de résine si profond. Et comment oublier ce spectre pâle qu'est l'arroche de mer, le « buis blanc » de Provence? Qui en embrasse de la main la touffe épaisse, sentira un contact caoutchouté, presque froid dans les plus grandes chaleurs. Ferrier aimait à jouer avec les plus rudes plantes : provoquant de l'index les pointes bleues des chardons, les dards des carlines, les déchirures des onopordes; attaquant de la semelle le glicef, ces concombres velus qui, au plus léger contact, sautent de la tige, en lançant un liquide mêlé de graines.



Or, à cette découverte de mer et de terre, se superposait une autre, la céleste.

Le temps lucide et fier, le temps sublime que Ferrier avait connu à son premier pas sur la terrasse d'Escoube, est si fréquent sur la côte des Maures! Il s'apparie si bien aux formes des choses, qu'on pourrait croire qu'il les a créées à la longue... Pourtant, l'air y est capable de bien d'autres idées.

Une semaine après l'arrivée de Ferrier, se leva un matin trouble, cotonneux. La mer était pâle. Durant l'après-midi, tandis que les lointaines Alpes se dissipaient dans l'air, les collines revêtirent un bleu épais. Elles s'étaient singulièrement rapprochées. Accoudées à la table du Golfe, comme on voyait bien, ce jour-là, que le plat de la mer ne leur arrivait qu'à mi-corps! Elles s'entretenaient d'on ne sait quels sombres sujets : on se fût attendu à entendre leur chuchotement.

La nuit qui suivit apporta un orage. Puis une aube frissonnante se laissa voir à demi. Rien qu'une blancheur du côté de l'est. Une brume, interrompant la ligne du cap, lui donnait l'air d'une île. La plus sobre réalité elle-même n'a-t-elle pas besoin de songes?

Peu à peu, un bleu faible commença de se mêler au gris. Un vent s'élevait, du nord-ouest encore encombré de pommelures. Il charriait à travers l'espace des formes nuageuses entre lesquelles son choix n'était pas fait, certaines grisâtres, certaines éclatantes et bulbeuses. Mais, par delà l'horizon, les décisions supérieures étaient prises. Cette décision de lumière et de pureté que, dans les autres régions du monde, seules connaissent les plus hautes cimes, sait ici descendre jusque dans un pays hanté d'hommes et de cultures. Sur un front de soixante lieues de large, le souffle précipité des sommets décante chaque rayon, celui qui touche la barque et la vigne, celui qui tâte les toits et les visages... Le vent des faîtes : le mistral.

Ferrier, ce matin-là, précisément, avait passé une bonne heure à mettre en ordre, dans la maison d'Escoube, la chambre contiguë à la sienne. Il y installait un sommaire atelier. Table et chevalet; crayons, fusains, burins, blocs de buis.

L'artiste n'avait prêté qu'une attention distraite à ce soupir aérien, qui devenait un appel. Mais, aux persiennes, les sifflements des joints se firent impérieux. Un brusque coup d'épaule ébranla les volets de la chambre. Ferrier sut qu'il fallait obéir. Il sortit.

Il se trouvait au paroxysme de l'illumination qu'il avait connue naguère, lors du premier matin.

La violence du souffle froid négligeait ses vêtements, se saisissait de sa nudité toute entière, que la lumière, d'autre part, semblait transpercer. Ce qu'il vit, tout d'abord, dans ce monde qu'un torrent limpide semblait emporter à travers l'infini comme une feuille sèche, ce furent des taches de blanc : un parapet passé à la chaux et quelques linges furieusement secoués (la mère Fabrègue avait oublié au dehors sa lessive). Sublimité de ces touches qui réinventaient la neige des cimes! Puis le vermillon du toit, le rose de la cahute où le fermier rangeait ses outils, arrivèrent à lui, exaltés de même; le vert des arbres était devenu vert-naissance. Un ciel démesurément agrandi : le fond en avait été arraché. On pou-

vait voir le vrai bleu du zénith, fanatique, jaloux. La mer, fleurie d'écume, faisait vibrer un violet pur dont rien n'eût pu surpasser la tonalité. Ferrier remarqua qu'un tuteur vertical peint en gros bleu, paraissait tout pâle en se superposant au golfe. Les monts en face apparaissaient totalement lisibles, présents dans leurs moindres détails. Seule, l'infirmité de l'œil humain empêchait de compter à trois lieues les tuiles des toits ou les ramilles des pins.

L'évidence des formes, avec la délicatesse de chaque trait : subtil enseignement pour le graveur!

Ferrier ne se lassait pas de contempler ce ciel fait à l'image de la vérité, fini par l'horizon et infini par le passage du souffle. Un petit nuage lumineux y restait, pas plus gros qu'une sardine au fond d'une barque... Comme le graveur eût voulu accomplir une œuvre semblable à cette parcelle : ne pesât-elle pas davantage à l'éternité dont l'afflux lui emplissait les poumons!



Ainsi, ces lieux nouveaux commençaient à revêtir aux yeux de Ferrier leurs nuances. Ils avouaient cette complexité qui, en chaque point de la terre, sait évoquer le monde entier. Mais ici, comme avec zèle, avec piété, pour volontaire qu'il fût, il sentait qu'il devait s'abandonner! Comme il se laissait pétrir! Tandis qu'ailleurs, le sort des objets est d'obéir aux hommes, sur les rives méditerranéennes les hommes, au contraire, semblent les élèves des choses. Sur ces bords heureux, la plus haute noblesse où il peuvent atteindre, c'est d'aller de pair avec la nature.

Heures merveilleuses où l'artiste recevait sans cesse, et chaque don tout élaboré. Détourner l'œil, ne fût-ce qu'un instant, de ce pays splendide, pour s'adresser au papier ou à la toile, quelle duperie! Du moins, Ferrier dans sa première ferveur le croyait-il. Dès qu'il risquait un croquis, le résultat lui semblait ridicule : au matin, Mme Fabrègue, en faisant le ménage, ne découvrait jamais dans l'atelier que des papiers mis en morceaux.

Les hommes qui avaient appris, assimilé — oublié peut-être — les traits d'une telle contrée, apparaissaient à Ferrier comme de claires énigmes. Tant de silhouettes alertes, dans les rues ou par les chemins! Mais il n'avait pas de chance chez Escoube, avec la vanité aigrie de la mère Fabrègue, avec ce maigre et lamentable « penseur »! Toutefois, le père avait cessé de lui paraître comique. Pourquoi pas, dans le pays de la lumière, ces rides décoratives, ces architectures de la face? Déjà Ferrier aimait tel geste sculptural adressé à un pied de tomate :

— Ces pommes d'amour sont d'une espèce *biegn* sucrée.

Ou cette façon de poser l'arrosoir en embrassant d'un regard le golfe et les collines :

— Quand le vent souffle de Saint-Aigulf passé onze heures, c'est le ponant-maître qui dure jusqu'au soir.



Le graveur rencontrait Thieuvre presque chaque jour.

— Mon vieux Ferrier, tes étonnements m'aident. Tu me rafraîchis l'œil... Après trois mois, on s'habitue. Il ne faudrait jamais s'habituer. Pourtant (c'est là un des équilibres qu'affectionne Thieuvre), pour arriver à quoi que ce soit de solide, combien ne faut-il pas d'habitudes!

Trémolières — toujours accompagné de sa femme comme d'un de ces couteaux de poche qu'une chaîne attache à la ceinture — accueillait le graveur avec une faveur narquoise. Le Normand lui laissait faire allusion au projet de promenade en mer, sans paraître comprendre. Un instinct avertissait Ferrier de ne pas parler à cet homme de la rencontre féminine qu'il avait faite, le premier jour. Il était retourné à la plage — la Gravière, il le savait maintenant — sans y revoir l'inconnue, dont le souvenir commençait à devenir une sorte de motif musical, au timbre voilé.

Un soir, il s'assit au Café du Port, auprès de Guerche attablé devant un « pastiss ». La face velue se penchait sur le disque vert-pâle. Fut-ce une analogie secrète avec

cette soif? Ferrier sentit une visite légère, comme celle d'un ludion qui remonte des profondeurs.

— Il faudra que vous m'indiquiez les beaux coins du pays. J'en ai déjà vu d'admirables. La Gravière, par exemple.

— Bigre! La Gravière? C'est splendide!... Je me suis souvent battu avec ses arbres et ses dunes, au crayon et au pinceau. Je leur ai bien pris quelque chose. Ils ont gardé le principal.

— Quelle est cette maison à large toit que l'on aperçoit sur la gauche, à mi-hauteur d'une colline?

— On ne vous a pas raconté? C'est la maison Mestre. Urbain Mestre... Comment, ce nom ne vous dit rien? Ah, la mémoire des hommes, quel gouffre! Voilà pourquoi ils recommencent toujours à se laisser faire par leurs gouvernements! Si je suis un vieil anarchiste — sans les doctrines de l'anarchie! — si les formes du pouvoir, toutes, m'irritent ou plutôt me font rire, c'est peut-être parce que je me rappelle assez bien les choses... Quoi? Royauté, République, Empire? Ces mots de jadis, et les masques sous lesquels la danse continue aujourd'hui? Je m'en moque! Il n'y a jamais eu que des hommes. Ne protestez pas, Ferrier. Toujours cinquante médiocres pour un passable. Et des millions de silhouettes passives pour un homme à poigne...

Le vieux peintre s'esclaffa, approchant brusquement de Ferrier une face basanée : les poils noirs, blancs ou gris semblaient choisir chacun sa teinte.

— Vous disiez, au sujet de la Gravière?... fit tenacement le graveur.

— Oui! Qu'est-ce que je disais? La famille Mestre... Voyons... Originaire du Nord. Riche bourgeoisie. Il y eut d'abord, dès avant 1848, à Paris, l'ancêtre, Jean Mestre : malgré sa fortune, un ami de Louis Blanc... Vous savez, l'Etat « banquier des pauvres », « la solidarité de tous les intérêts », les ateliers nationaux?... Lui, Jean, ce fut l'homme à utopies. La grande cravate à double tour, le faux-col à pointes, la doctrine. Il paya bravement de sa personne, aux journées de juin : tué le 24, à Paris, devant

l'Hôtel de Ville. Oh! le Génie des Mestre, l'Esprit de la Famille, prit note de cette destinée-là. Un martyr, ça peut être utile. Mais un seul suffisait. On ne ferait plus comme lui. Donc, sous le Second Empire, on vit un Général Mestre, qui eut la faveur de Napoléon III. Le rêveur impérial savait secrètement gré, au fils, des idées du père. Ce Mestre-là s'appelait Ludovic : bah, un général, ça n'a pas de prénom! Un sabreur, qui se fit en Kabylie ce qu'on appelle « de superbes états de service » : en Europe, un incapable. Ce fut lui qui, en 70, à Bitche, n'eut pas assez de cervelle pour accourir au bruit du canon. Un des responsables des premiers désastres. Comment le retrouve-t-on dans les mains de Thiers lorsqu'il s'agit de mater la Commune? Sans doute, une ancienne réputation de cogne-dur. Là, Ludovic fut terrible! Les Mestre croisaient de nouveau, dans un autre sens, « la vile multitude ». Par mégarde... Mais le sang de Paris n'effaça pas la tache de Bitche. Cassé aux gages, l'homme est venu se terrer ici, aigri, désœuvré, solitaire. Avant de mourir, vers la fin du siècle, son bonheur fut de planter des arbres exotiques dans le domaine, en souvenir de quelque oasis.

Il se tut. Puis :

— Enfin la troisième génération : Urbain Mestre. Le Génie des Mestre avait eu le temps de réfléchir. Pourquoi n'essaierait-il pas cette fois le conformisme, l'irréprochable banalité? Il faillit produire, en ce genre, le « grand homme ». Pendant la guerre de 14-18, Urbain Mestre fut, deux années, quelque chose comme Ministre de l'Intérieur ou Garde des Sceaux, je ne sais plus... Que c'était beau! A la Chambre, la phrase sonore; sur le pays, une cataracte de sirop, de quoi engluer villes et campagnes. Après la paix, il fut encore deux ou trois fois ministre. Il était de ceux qu'à chaque crise consulte l'Elysée. Il y aurait ramassé quelque nuit une Présidence du Conseil. Qui sait? Pourquoi ne pas viser plus haut? Un imprévu au Congrès, par exemple tel candidat trop brillant : et je vois d'ici le portrait d'Urbain aux murs de toutes les mairies de France! Hélas, ce Ministre Républicain des Vertus Civiques s'est mis à jouer à la

Bourse. C'est dans l'ordre... Mais, à la Bourse, mon vieux Ferrier, les mots ne peuvent rien. Rien à faire avec ce bougre d'argent qui monte ou baisse quand il veut. Un baromètre insensible à l'éloquence. Pour Urbain, ça faillit se terminer par le revolver à la tempe... Vendre le domaine qui, à ce moment-là, ne semblait pas valoir grand' chose? Bertrand Desvillers — un terrible homme d'affaires! — est venu visiter. Il a vu net et large. Ce domaine prendrait du prix. On pourrait créer, là, un jour, toute une ville d'oisifs, dans les pinèdes. Puis il y avait la fille de la maison. Perspective d'entrer dans la noblesse républicaine : car les Mestre en sont, au second rang, après les Carnot, les Casimir-Périer, les Berthelot. Songez, cette famille bourgeoise, quel joli dosage! Primo, un républicain quarante-huitard, tué du côté du peuple : une image d'Epinal sur laquelle se fait l'essentiel de la publicité. Secundo, pour le panache, un des « conquérants de l'Algérie » (*motus*, bien entendu, sur Bitche et la Commune). Tertio, un garde-des-sceaux de la Grande-Guerre, très à gauche, ce qui représente, parfois, la commode façon d'être à droite. En cas de faux-pas, de telles familles sont « tabou » vis-à-vis du juge d'instruction. Je vous ai dit qu'en plus des hectares et du paratonnerre à tribunaux, il y avait la fille : une grande belle femme blonde que vous avez peut-être rencontrée. Elle, taillée comme ça, la progéniture d'un Urbain Mestre? Mais oui : il y avait eu de l'amour vrai, dans la vie de ce grand hâbleur! Il avait épousé, sans dot, une splendide silhouette, qui se retrouve dans la fille. Donc, Thérèse vit ici, cinq ou six mois par an, avec son garçon, depuis la mort du père. Lui, Bertrand, ça l'arrange, il est libre à Paris, avec ses maîtresses. Ici, pour Thérèse, il y aurait des candidatures. Mais si la dame est charmante, elle sait se montrer roide. Certains, dont Trémolières, se cassent les ongles à l'escalade...



Cette conversation ne rendit pas, dans l'âme de Ferrier, une note unique, mais cent résonances de diverses hau-

teurs. Ainsi, dans un port, lors de quelque arrivée solennelle, donnent à la fois les sirènes de tous les navires : depuis le sifflet déchirant et jaloux du petit steamer de promenade, jusqu'à la basse solennelle du paquebot. Mais si l'événement intime témoignait de son importance, il manquait encore de densité. Chaque vie a connu l'un de ces fantômes géants qui touchent aux quatre points cardinaux, mais qui, faute de pâture, finissent par s'évanouir.

Le lendemain, Ferrier se trouva, une fois de plus, travaillé par le besoin d'il ne savait quoi.

Le mistral n'avait pas cédé. Parfois, une bouffée de vent appuyait avec violence contre la poitrine du graveur. Soudain, elle manquait : son cœur, alors, de chanceler. Les mouvements des arbres apparaissaient confusément chargés d'initiative. Balancement lent des cyprès, à la façon des panaches qui oscillent sur un cortège funèbre; affolement des platanes; pins aux lentes ondulations d'algues, avec de subits retours, comme des coups de pattes de chat.

Vers la fin du jour, Ferrier, désœuvré, se souvint que Sullivan lui avait demandé de venir le voir. Il avait, en effet, rencontré plusieurs fois l'Anglais.

Dans la ruelle où logeait le peintre, le soir était déjà sombre. Un ciel plus que pur, sensible comme de l'eau, coulait entre les toits déjà noircissants. Il restait assez de jour pour que l'on pût distinguer, au deuxième étage, le *tub* de caoutchouc, suspendu à la fenêtre. Objet mou accroché à un point fixe, le disque s'était flasquement replié sur lui-même, — à la façon d'un psychologue.

Ferrier lança un « Hello! » vibrant. Et l'homme qui habitait le côté invisible de la lune de caoutchouc, se pencha par la croisée.

C'était un de ces personnages longs et maigres, dont les gestes semblent séparés du corps par l'intervalle qu'on imagine entre une corpulence normale et celle que leur porteur fait paraître. Gestes, chez Sullivan, tantôt lents, tantôt brusqués, toujours hésitants. Une joie d'enfant éclaira ses traits lorsqu'il eut reconnu Ferrier.

— Hello! cria-t-il à son tour. Prenez garde dans l'escalier : il est très obscur.

— *Obskheur, obskheur,* chantonnait à mi-voix Ferrier, en imitant l'accent anglais.

Dès l'entrée, le graveur se trouva brusquement dissous par l'ombre. Un instant, il se réduisit à des jambes, assez intelligentes pour se débrouiller sur les marches. Puis s'ajouta le visage, évoqué par la crainte de heurter quelque objet invisible. Puis il fallut bien que la main de Ferrier existât pour qu'il pût la porter devant lui à la rencontre de la porte... C'est ainsi qu'on perd son être, et qu'on le retrouve par morceaux.

Plus d'une maison, à Saint-Trophime, manque encore d'électricité. Dans le noir encadrement du chambranle, apparut une forme qui portait une lampe à pétrole : flamme rougeâtre, puanteur huileuse. La face chevaline de Sullivan considéra le visiteur, avec un air de bonté.

— Monsieur Ferrier, déjà votre visage n'est plus du tout *crispay.* Déjà vous voilà un homme du pays.

Puis l'Anglais hocha gaîment la tête :

— Voyez, moi, je suis guéri ici. Ce climat, si *optimistic!* Un douleur à l'estomac, après chaque repas, que pas de médecin ne pouvait curer, il est parti. Rien que prendre des bains de soleil et faire *christian-science.* J'ai répété : « Je ne souffre pas ». Il était sans doute hystérical, ce douleur. Ça m'est égal, j'aime mieux être un hystérique qui ne souffre pas qu'un sain homme qui souffre.

Il riait de désarmante façon : heureux de voir le visage de Ferrier, de taper sur les larges épaules du visiteur. La flamme rougeâtre éclairait ses dents de fumeur. Sur une table, une vieille palette encroûtée, qui n'avait certes pas été nettoyée de longue date, attestait une négligence sublime. Partout des toiles, sur les murs et au bas des murs, sur la table, sur le lit. Entre les jambes même du peintre, entre le crâne et les oreilles, semblaient pousser des tableaux.

La dernière découverte de Sullivan? C'était le Greco. Il en avait copié sept ou huit toiles : il tendit à Ferrier une des visions du moine crétois. Voilà, il avait quelque

peu changé la composition, « afin, disait-il, de mieux révéler le dessin du peintre ».

— C'est, — murmura-t-il à voix basse, comme s'il se fût agi d'un secret d'Etat — c'est le pyramide, les Egyptiens ont prouvé, qui est le symbole de toute esthétique. La peinture? C'est le pyramide fondamental coloré par le prisme. C'est Egypte et Turner.

Et l'Anglais, toujours discourant, présentait d'une main osseuse ses œuvres : assez sages à part la forme aiguë de certains groupes d'objets et les singuliers frottis de couleurs. L'année d'auparavant, ses *leit motiv* avaient été la « composition à la chinoise » de Claude Gellée; et, il y avait deux ans, la « totale invention de Paolo Ucello ». La plupart des toiles étaient inachevées. Les moins finies étaient celles qu'il préférait : celles dont il tirait le plus de paroles... Qui eût, d'un coup de couteau, fendu l'Anglais, du nombril à la pointe du crâne, eût vu s'en échapper une molle pâte de verbiages et de souvenirs de musée, au milieu des beaux viscères de l'inquiétude et de la bonté.

— Oh, tout ceci n'est que petite chose. Mais, maintenant que je sais, je vais *pouvhoir* me mettre vraiment à l'œuvre.

Ferrier avait horreur de semer de faux éloges : ses compliments furent si partiels qu'ils eussent pu passer pour de sévères critiques.

— Hum!... Voilà une belle qualité de rouge. L'arabesque de ce profil est intéressante...

— Vous trouvez? Vous êtes gentil! Savez-vous ce qui manque à toutes ces choses?

— Il manque toujours tant de choses, fit douloureusement Ferrier.

— Ce qui leur manque, c'est ça.

Sullivan releva la manche sur son bras maigre, en serrant le poing.

— Manque de force? interrogea Ferrier, ému de cet aveu.

L'homme eut un sourire pareil à un premier sourire

d'amour : il commençait d'entrevoir une nouvelle chimère.

— Pas exactement! Manque de lignes de force... Regardez bien. (Le peintre fléchissait la main : les tendons, en saillie, se séparaient presque des os du poignet.) Les lignes de force : voilà qui dépasse peut-être le pyramide. Un grand artiste a compris ça. (Il eut une hésitation, comme le novice qui va livrer à un camarade le nom de la femme qu'il aime.) C'est Dhiourheer!

Il avait mis dans ce nom tant d'emphase, que tout son accent s'y était déversé : Ferrier ne reconnut pas tout de suite le nom du maître de Nuremberg. Mais il sut que le règne du Greco et de la pyramide touchaient à leur fin. Il eut peine à ne point éclater de rire. Sullivan poursuivait :

— Il y a bien les tibias courbes du Greco, qui pourraient passer pour des lignes de force. Ou les arbres des paysages de Roubenss, ou les doigts des Djavanaises danseuses...

Le Britannique était lancé... Platon, Einstein, les sculptures nègres... Sullivan tenait sa victime par le bras, habitude des grands parleurs, qui préféreraient vous agripper par l'oreille. Ferrier, que le passage de tant de mots jetait dans une sorte d'anesthésie, avait cessé d'écouter. Et même d'observer la bouche aux lèvres minces, les yeux brillants, percés de leur trou obscur, la maigreur des joues.

Le graveur regardait au loin...

Si vous approchez votre main de votre visage, tout en regardant au delà, vous la verrez se dédoubler, chacun de vos yeux prenant d'elle une image particulière, diaphanes toutes deux. Ces transparences coïncident partiellement en un volume opaque dont elles semblent diverger. C'est ce qui ne tarda pas à se passer pour le visage de Sullivan, situé trop près de Ferrier.

Aux yeux du graveur, l'étroite face de l'homme se changea en deux vapeurs qui tirèrent chacune de leur côté : à travers chacune, apparaissait le monde dont elles n'avaient cure. Sur le terrain solide commun aux

deux ombres, les oreilles peu à peu s'en venaient rejoindre la bouche. Après tout, celle-ci ne restituait-elle pas ce que celles-là jadis avaient reçu?...

Ferrier, tout en gardant un air attentif, s'amusait à dédoubler tant qu'il pouvait les deux images. Il eût voulu voir entre elles. Mais, s'il est aisé d'obtenir ce résultat sur un doigt, on ne peut y arriver avec une tête d'homme : l'objet est trop large.

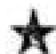
Une pauvre odeur d'estomac malade rappela la réalité aux narines de Ferrier. Son regard se raccourcit, les images rentrèrent l'une dans l'autre. La chair. Un homme, mon Dieu! un homme...

— Peut-être je vous ennuie avec ces théories. Vraiment l'huile du peinture, il sent mauvais. Il vaut mieux dehors l'air marin.

— Oui, cette odeur saline qu'on respire partout ici. Sentez vos mains : vous la trouverez, si vous vous êtes baigné aujourd'hui.

— Je n'ai pas. Les médecins m'ont défendu les bains de mer. Mais je fais mieux. Le matin, vers cinq heures, — je dors si peu! — je vais plonger la cruche dans la mer si fraîche. Je prends mon *tub* avec ça. Très invigorant.

— Gare aux douaniers! Ignorez-vous qu'en France il est interdit aux particuliers de puiser de l'eau dans la mer? Nous sommes au pays de la gabelle. Toute cette immensité, là devant, et ne pas pouvoir en prendre une goutte! Quel symbole!



Ferrier rentrait chez lui, toujours étrangement inassouvi, par les ruelles enténébrées.

De loin en loin, un réverbère. Çà et là, un porche ouvrait sur le silence, ou déversait des paroles ou des rires. Le graveur méditait. Mais nos réflexions, invariablement mêlées aux aspects du monde, ne sont-elles point, par bonheur, toujours impures? Ce qui suspend l'univers, sous forme d'image, dans nos retraites les plus intimes.

A quelques pas du marcheur, une porte s'ouvrit : il en

sortit un profil blond, qui l'arrêta net sur le trottoir, comme l'eût fait une balle... Un profil qui, s'adaptant à tout le vide que ressentait Ferrier, combla l'homme d'un coup, corps et âme. La voix intérieure n'eut pas besoin de proclamer un nom : rien que cet « Elle », qui fait tenir en un seul être le monde entier. Il suffit que, devant une obscure façade, la lumière d'un vestibule éclairât un sourire aux yeux immenses.

L'apparition que le graveur avait naguère, à la Gravière, vu naître d'une barque, se tournait cette fois vers l'ombre d'une automobile... Mme Desvillers — Thérèse — se tenait sur la ligne du trottoir, comme une note de musique sur une portée. Dans le massif profil de l'hôte, Ferrier reconnut Trémolières et, derrière celui-ci, sa femme.

Quelques syllabes d'une cristallinité singulière, que prononçait l'apparition, envahirent l'univers. Ferrier n'essaya pas de les comprendre. Un afflux de sensations venait à lui, violent comme un torrent; il se sentait les jambes entraînées. Il dut porter la main à un mur, se cramponner.

Comme Thérèse montait en voiture, le regard féminin, un instant, se dirigea vers Ferrier; un regard qui, dans l'ombre, ne pouvait le distinguer. Le graveur frémit. L'auto démarra — ou, plutôt, s'arracha de l'homme.

La nuit, autour de Ferrier, s'était refaite, traversée d'éblouissements. Puis les choses reparurent, mais tout autres. L'immobilité des maisons jetait on ne sait quel défi; le sol était doté de plus de résistance; et, là-haut, dans l'abîme illimité, les astres émettaient, avec leur palpitation, des événements d'instant en instant plus intenses, moins intenses, plus intenses que jamais. Etoiles : accordéons punctiformes!

— Est-ce cela, aimer? se demandait Ferrier avec enivrement.

Parmi ses maîtresses, — brèves passades dont il s'était toujours lassé le premier — aucune ne lui avait valu rien de semblable... Ferrier, sans le savoir, avait ouvert les mains en avant et levé les sourcils, comme si, de ses pau-

mes et de ses yeux, rayonnait une lumière. Ses jambes, par bonheur, se chargèrent de lui. Ce fut ainsi qu'il dépassa les dernières maisons de Saint-Trophime, et gravit les pentes de la citadelle.

Peu à peu, dans l'acuité de la jubilation, apparut une dissonance : qui était une douleur terrifiante, aussi intense que la joie... Une autre source divine s'était ouverte dans cette poitrine.

Encore une fois, Ferrier dut s'arrêter : comme pour changer d'épaule une charge écrasante.

Il ne comprenait plus, il ne cherchait plus à comprendre : il acceptait. Equilibre entre la joie et la souffrance, qui sert de sérénité aux cœurs larges.

Ferrier serra les mâchoires et regarda autour de lui.

L'ombre régnait tout autour. Quelques centaines de pas à fournir avant d'arriver chez Escoube : c'était tout ce qu'il avait à faire. Mais ces gestes-là ne lui apparaissaient que comme le début d'un long trajet qui le séparait encore de Thérèse.

Il dépassa, et pour ainsi dire avala, patiemment, comme si elles eussent eu un goût amer, des formes sombres, villas et arbres.



Il ouvrit la serrure, repéra la lampe et les allumettes, avec une précision qui lui fit plaisir.

Lorsque la lampe eut sa flamme, il s'approcha de la glace suspendue au-dessus du lavabo. Les cheveux drus et noirs, le menton crispé apparurent. Il se trouva laid, mais les traits vigoureux. Cela suffisait.

La porte de l'« atelier » était ouverte sur l'ombre. Que ses premières esquisses trophimoises fussent mauvaises, cela lui était égal. Il venait de recevoir un nouvel arrivage de richesses. Pourrait-il même jamais en exprimer tant?

Comme il tournait et musait dans sa chambre, il ne tarda pas à être gêné par l'étroitesse de l'espace que limitaient les parois, le plafond et le plancher. De même, les objets indifférents à son bonheur, — paille de la chaise, drap de lit, — lui étaient à charge.

Il descendit dans le jardin ténébreux.

Longtemps il marcha, dans la nuit, de long en large. Il s'enfonçait, presque sans mots, dans un sentiment qui l'accueillait par des sons de plus en plus graves : ainsi, au clavier, la main redescend une gamme... Il se trouvait alors dans l'allée de lauriers-roses. Il s'empara de toute une brassée de rameaux, et longtemps demeura les yeux fermés, appuyant contre son front les feuilles lisses et froides. Enfin, il lâcha les branches. Un large mouvement obscur se déclara dans les frondaisons, les branches oscillant pour retrouver leur place.

Au loin, un piqueté de lumières apparaissait au delà du golfe. Dans le ciel, des taches obscures, vides d'étoiles, indiquaient les nuages.

Comme il s'en revenait vers la maison, il tressaillit. Un étroit objet lumineux, tout blanc, gisait sur le sol devant lui.

Il s'approcha; des cailloux et des herbes s'y montraient, le pied qu'il y posa devint blanc. Il s'agissait d'un rectangle de lumière... Pourtant, la lune n'était pas encore levée.

Il sourit de son émoi : la clarté de la lampe, allumée à vingt pas de là, filtrait par les interstices des persiennes. Cela lui rappela le premier jour, le rayon de soleil sur la chaux du mur.

La propagation de la lumière. Quelque chose de fixe, d'implacable.

Soit. L'univers persévérait à exister.

Comme il marchait vers la maison, deux, trois, quatre bandes blanches, horizontales, séparées par des intervalles égaux, montèrent le long de son corps, vers sa poitrine.

IV

A peu près chaque semaine, Guerche et ses amis organisaient un pique-nique. On se donnait rendez-vous du côté de la Gravière ou de l'anse de Riau.

Dès cinq heures, Guerche était debout. Grognant et gai,

il opérait, à travers couloirs et escaliers, une série de marches et contre-marches, impatientes et merveilleusement inutiles : comme si ces pas n'étaient destinés qu'à tracer des arabesques. Sa femme, lasse d'avoir, la veille au soir, préparé les provisions, attardait au lit un corps rondelet. A force de l'apostropher, de chatouiller ses pieds ou ses seins, Guerche enfin lui voyait ouvrir un œil. Puis c'étaient des protestations furieuses. Guerche écoutait en connaisseur, appréciant l'élan des invectives, la nuance des insultes.

Il allait respirer à la fenêtre :

— Ce que l'air est fraîche, ce que l'air est bonne! Y a un de ces bleus, sous les branches des pins! Pourvu que le Père Eternel prenne la peine de fiche le même dans l'anse, là-bas, à Riau!

— Mon Dieu! Pourvu que l'huile des olives n'ait pas coulé sur la tarte! s'écriait-elle tout à coup.

Guerche exultait.

Elle se précipitait dans les escaliers, poursuivie de quolibets.

— Ah, ah! Ton huile et ta tarte! Dis donc, quand tu conduiras à la mairie un mariage de limonade et de veau, je te servirai de témoin.

Puis il la rappelait, gravement :

— Hé, là! Ecoute!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Vois-tu la figure que feraient tes cornichons, en forniquant avec les figues?

Dix minutes après, un mécanicien, à l'œil dur, au visage astucieux, qui du rapin n'avait plus que la barbe, s'inclinait sur la Raeburn. Guerche achetait toujours la même marque américaine, toujours d'occasion et en fin de service : maintenant la machine, à force de soins, en un précaire équilibre. Un coup de pompe au graissage, un regard sous le capot, tandis qu'avec l'aide d'une domestique ensommeillée, une ménagère bourgeoise calait et arrimait, avec une infinie prudence, les paniers et les bouteilles, puis le fourniment du peintre, le sac et la boîte.

— Attention à la peinture! criait Guerche.

Ce n'était point à ses toiles qu'il pensait, mais au vernis de la Raeburn.

Alors, fredonnant une sonnerie de cor de chasse, Guerche, d'un fier coup de volant, toujours le même, s'arrachait à une pente bordée pour toute balustrade d'une perspective de rochers, quinze mètres plus bas. Il s'agissait de franchir le portail : il y avait entre les piliers tout juste vingt centimètres de jeu pour les ailes du véhicule.

Sur la route, la femme inclinée suivait du regard la manœuvre. Guerche ne l'écoutait pas.

— Tu ne pouvais pas me le dire? s'exclamait-il pourtant, si les ailes s'ornaient d'une nouvelle éraflure.

Enfin, il était dehors : le pied à l'accélérateur. Une limpidité torrentielle lui lavait les yeux, les tempes, les narines. La mer bondissait à gauche. La vitesse, à larges poignées de pins et de chênes, ressuyait le monde, le décapait des dernières noirceurs nocturnes. Cette perpétuelle obscurité elle-même que nous emportons avec nous derrière l'occiput, semblait percée, déchirée, par la lame de la grand'route éclatante, par les branches acérées et rapides.

Au quatrième tournant, Guerche faisait marcher tant qu'il pouvait son klakson. L'appareil hurlait, rotait, avec toute la stupidité qui peut tenir dans une mécanique, tandis que la Raeburn s'arrêtait devant deux bornes, chacune flanquée d'un cyprès.

— Naturellement, ils ne sont pas encore là, les bougres! ne manquait-il jamais de s'écrier, l'œil brillant, à la façon d'un savant fier de constater les effets d'une loi qu'il a découverte.

— Cette pauvre Irène! prononçait Mme Guerche, toujours avec le même dosage de compassion et de dédain.

Cependant, par intervalles, le klakson vomissait ses appels. Le peintre tirait sa montre :

— Cette fois, il l'a coupée en morceaux, sa femme. Il finit de la ranger dans le saloir.

Salignac apparaissait enfin, à l'angle de l'avenue de

cyprès. Quand il n'emportait pas son barda de peintre, il n'avait à la main qu'une badine, ou, parfois, au bout d'une ficelle, un menu paquet qui se balançait à un doigt. Il allait avec une hâte mesurée, laissant voir un sourire moitié railleur, moitié ingénu, qui s'évanouissait par moments dans une convulsion d'orgueil. Dix pas derrière lui, surgissait Irène. Grande et grosse, deux bouteilles sous le bras, un panier à l'autre, et balançant entre les victuailles une poitrine surabondante.

Il était rare d'entendre les Salignac se récrier sur l'irrégularité de la pendule. D'ordinaire, ils s'accusaient l'un l'autre. Parfois Irène, indignée :

— Il m'a donné un coup de poing dans l'épaule gauche.

Ou :

— Il m'a pincée, je ne dis pas où, en tordant la peau, le misérable!

Une larme s'échappait de la paupière ridée, meurtrie par le temps, cet autre amant cruel.

Il n'y avait guère que quatre ou cinq ans que Salignac, le plus notable, après Guerche, des peintres qui passent l'été à Saint-Trophime, avait conquis la célébrité. Irène, la maîtresse et le modèle des temps de misère, s'accrochait à lui avec un dévouement hargneux, des lamentations, des menaces. En attendant de la jeter par-dessus bord, il usait par surcroît de cette large chair, et l'employait à des tâches serviles, ce qui lui épargnait la dépense d'une domestique. Le succès avait révélé chez l'artiste un homme d'affaires retors et avare, à la paysanne : redouté autant que courtisé des marchands, jusqu'à ces derniers temps où la vente des toiles avait baissé de façon si prodigieuse. Salignac s'était refusé le luxe d'une auto, et vivait en ladre : tout l'argent qu'il gagnait passant à arrondir une terre achetée en Brie. Les faveurs du grand public avaient apporté, à la quarantaine de l'artiste, une sorte de révélation. La cupidité, aidée d'un bon sens natif, l'avait poussé sur des chemins qui se trouvaient tout à la fois ceux de la vérité et ceux de la vente : importance du sujet, netteté de l'effet, dignité de

la composition. Terrible homme, dont les yeux vairons savaient tour à tour prendre le recul qu'il fallait, attraper la vérité d'un rapport de tons, ou lire le chiffre enseveli dans la panse du gros industriel à portraiturer. De petites rides verticales s'étaient, depuis peu, formées sur ses lèvres, qui, fait curieux, avaient, ces dernières années, diminué d'épaisseur. Le nez aigu montrait des narines plus dilatées et plus molles. Une main velue, aux gestes de prestidigitateur, aimait à déployer « les principes de l'art », et, d'ailleurs savait imposer aux toiles de saisissantes visions... Sans trève, le regard avide récoltait les formes avec la persévérance, la continuité de travail, qui étaient la dignité de cet homme.

Guerche raturait la dispute à coups de klakson et la Raeburn bondissait, laissant les mots tomber derrière elle.

Un demi-kilomètre plus loin, on ne manquait pas d'apercevoir, devant le mur de la Villa Sénèque, la haute taille du romancier Charaire : de même que son nom illustre aux vitrines de n'importe quelle librairie. De loin, un bras levé, et, en approchant, la face ronde armée de lunettes. L'auto, enfin, s'arrêtait aux frontières de ce calme empire que, n'importe où, sait établir Charaire. Le gouvernement de tout le groupe semblait à l'instant pris par ce nez dont l'arête large, descendant du front, promulguait des narines bâties par une suite d'angles divers. Puis se précisaient les méplats du visage, le menton à fossettes, la bouche éloquente et timide. Ensemble péremptoire, charnu et délicat, surmonté d'un front tout en largeur, qui retenait enfin l'attention. On remarquait alors comme ce grand corps, un peu voûté, était incliné avec tendresse. Charaire, seul? Non, mais baigné dans ce mariage d'amour dont l'union était légendaire : sa femme aux noirs yeux en fête, les lèvres fines, orfévrées, le geste aérien, donnait la frappe de la fantaisie au revers de cette médaille. Deux garçons, l'un prenant de l'exercice sur le mur ou juché sur quelque branche, l'autre sagement assis : un peu comme les deux types d'idées de Charaire.

— Les voilà donc, qui font tant de plaisir quand enfin

ils arrivent! lança l'écrivain, avec un de ces sourires qu'il charge — par un détour familier à sa vie comme à sa prose, — à l'instant même où il révèle la réalité, de la transposer. Ainsi, l'involontaire retard de Guerche, dont il savait bien la cause, se trouvait à la fois tancé et ennobli.

Il poursuivait :

— Salut, beautés! Guerche, mon cher, ça n'est pas un petit panier de rien du tout que je vais proposer aux ressorts de la Raeburn, mais une pesante masse! Ils ne s'en apercevront même pas. Oh! il faut que ce soit Madame Guerche qui contrôle l'arrimage. Elle-même!... Hein, il fait beau respirer ce matin, Madame Salignac! La voilà toute rosie par l'air : voyez, mon vieux Salignac, un joli portrait à faire!

Chacun déjà savait que ce regard venait de le déchiffrer. D'ailleurs, en ce qui concernait les Salignac, la bienvenue du romancier, par une singulière divination, se montrait toujours appropriée — tantôt le ton lénitif, tantôt affectueux, ou un brin sévère, — à la scène qui venait de se passer à deux cents mètres de là.

L'avenue de platanes qui mène à Saint-Trophime est rectiligne. Guerche ne manquait pas d'appuyer à fond sur l'accélérateur, ce qui enchantait les enfants de Charaire. Alors, on entendait la voix du père :

— Guerche, mon vieux, votre volant dispose des vies de sept personnes, sans compter une dizaine de bouteilles.



Rendez-vous général au Cours. Le *Courss* de Saint-Trophime, situé en bordure de la ville, montre des maisons à jardins, des cafés, un cinéma et la mairie, sur les côtés de son vaste rectangle, où les amateurs de boules et les enfants trouvent tout l'espace qu'il faut à leurs jeux. C'est à peine si, aux jours de foire, les voitures et les tentes arrivent à en emplir la moitié. Les principaux des êtres qui y vivent sont, bien au-dessus de la terre, des platanes centenaires que les ébranchages ont noués, tronqués, fait difformes, sans les empêcher de devenir géants.

Ces six ou sept rangées d'arbres, aux bras ouverts, tendus ou menaçants, font un puissant usage de la perspective. Rassemblement de vertes cohortes, trouées de vides et enfléchées de rayons.

Au pied d'un tronc, déjà, des paniers, des bouteilles attendaient, et, entassés, des sacs tachés de couleur ou de fruits écrasés : Thieuvre, parfois aussi Trémolières, amenaient, pour emporter tout cela, une ou deux autos de renfort. Et déjà bavardaient une douzaine de jeunes gens, de treize à vingt ans : taches de rousseur, hâles, cris, bourrades. Les cous encore maigres des filles, les hanches naissantes, les seins qui voudraient pointer, et les discussions des garçons, — sport ou philosophie, — leurs mots d'argot, leur langage de clan; tout cela, dans une joie de jeunes chiens. Des mains hissaient une bonbonne sur le rebord de la fontaine, la plaçaient sous le jet lumineux. Un bruit creux peu à peu s'élevait dans la gamme, à mesure que le niveau montait.

Sur les marchepieds de la Raeburn, ou entre les jambes des occupants, s'entassaient les derniers paniers qui n'avaient pu trouver place ailleurs; il y avait des arrimages jusque derrière la voiture. Deux ou trois enfants s'asseyaient sur des genoux. La Raeburn portait tout cela sans paraître plus incommodée qu'un cep ne l'est de porter ses grappes.



Ferrier rejoignit, avec la bande des marcheurs, le rendez-vous du pique-nique, qui se trouvait cette fois à la pointe est de la Gravière.

Entre la plage où il était venu le premier jour, et les escarpements du Cap Roume, cette pointe forme une basse saillie, hantée de pins robustes et tordus. Un sol bosselé de roc. Les autos étaient garées sous l'arbre le plus fourni; les sacs et les paniers mis en deux ou trois tas. Déjà les groupes s'étaient défaits et renoués : les peintres partis avec leurs boîtes, les jeunes gens en exploration on ne savait où. Les silhouettes des femmes

jonchaient le sol, décorées de quelque « ouvrage », ou de l'accent circonflexe que fait un livre ouvert.

Ferrier s'en fut errer seul, par la pinède et les criques. L'espace était d'une fraîcheur exquise. A mesure que le graveur avançait, il se sentait plus léger, plus aisé des entournures. Chaque pas apportait un événement favorable. Tout ce qui lui arrivait au regard semblait mystérieusement offert...

Un peu avant midi, il se trouva au petit embarcadère où il avait vu accoster Thérèse... Ce lieu lui apparut diminué, raccourci, à demi-digéré déjà par la mémoire. La mer lustrée sans cesse éteignait et rallumait de grosses lueurs pointues, et, vers l'horizon, faisait miroiter une traînée de lumière.

Toute la bande se trouvait au bain. Profils apparus à mi-corps, dans la vague; têtes flottantes; bras jetés avec ces longs gestes qui prennent la mesure des domaines liquides; éclats brisés de soleil flottant et de cris.

Savignac, bondissant à travers le flot, les bras au corps, imitait « le marsouin ». La tête caoutchoutée de Charaire s'avançait méthodiquement vers le large. Guerche, qui aimait à nager sous la vague, faisait émerger, par intervalles, comme un dieu marin, une face encadrée d'une barbe ruisselante.

— Buvez vite, pendant qu'elle est encore bonne.

— Attention à ne pas la réchauffer!

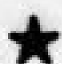
— Mooh!

— Guerche, tu seras bientôt chauve jusqu'au nombril.

— Chauve? Moi? Regarde.

Guerche plongeait : à sa place, deux jambes élevaient un Y poilu.

En un tournemain, Ferrier était déshabillé. Une vaguelette noua un lacet froid à sa cheville. Puis il se lança : du premier coup, foudroyé par la vague. Ce fut comme si le liquide le traversait, du front aux orteils. Puis les flots le portèrent. Confiance dans cette poussée qui arrive d'en bas. Confiance dans les choses, plus émouvante peut-être que la confiance en soi.



Au plus frais de l'ombre, on étala deux nappes, rallongées de serviettes : ainsi un jeu de dominos. Des sybarites, qui ne s'accommodaient point du sol ni des contours offerts par les racines, disposèrent, en guise de sièges, des coussins d'automobile, des couvertures pliées, des caissettes vides.

Les melons, rafraîchis dans le flot, furent éventrés : les noires olives brillaient. Il y eut des saucissons en tranches transparentes, criblées de minuscules explosions de graisse, ou mitraillées de poivre; des sardines décapitées, martyres baignant dans une huile de gras d'ange; des tranches de veau, à l'odeur froide, parmi les aromes des arbres. Des bras nus, dont la chair paraissait continuer celle d'un sein, offraient des salades. De rouges rasades de « pousse-au-crime » et du café noir descendirent derrière des sternums velus. Et, après les appels lancés aux propriétaires de sucre, après l'épanouissement d'un cycle légendaire de rivalités entre profiteurs de bords de nappe et petites gens de coins de nappe, après les plaisanteries tumultueuses, les systèmes de métaphysique et de cinéma, voici que les âmes de chacun apparurent : on voyait leur fumée s'élever des narines et des lèvres.

L'œil de Guerche saisissait joyeusement, au-dessous du geste des pins et de leurs crevasses distordues, les taches multicolores des yeux virant dans les bulles des visages, la nappe trouée de taches de vin et de soleil. Chaque couleur attaquée par l'archet de la lumière : des accords se faisaient entre les carnations hâlées et le sol brun, entre les bouteilles noir-vert et les troncs noir-violet.

L'œil de Thieuvre calcule, lui aussi, l'attitude des pins : il faut que les lignes suivent celles des bras ou s'y appuient. Quel équilibre établir entre ces jeunes jambes? Quel rapport entre la guirlande des têtes et les axes des regards? Est-ce que le dispersement des convives ne ferait pas creux sur la toile? Quelles tonalités s'accorderaient avec le sujet? Cette masse de blanc un peu froide qu'étale

la nappe, ne faudrait-il pas, au premier plan, la rompre par un profil?

Salignac : un fameux « motif », ce pique-nique! Il faudrait pourtant l'agrémenter d'une anecdote : tiens, la fine Lydie dansant, une grappe à la main! Et la danse des arbres, pour accompagner le bras. Tableau pour salle à manger de banquier ou d'industriel. Cela ne rapporterait pas plus de quinze ou vingt billets, avec cette maudite crise : ce que coûterait là-bas, en Brie, la corne du bois voisin. Dans la suite de son œuvre, cela compenserait le *Départ pour la Chasse*, un peu snob. Pourtant, même ici, rester distingué. Avec de l'outremer, et une touche de garance ou de carmin, on jetterait du bleu Renoir (le public aime tant le déjà vu!), dans les ombres de ces pins-là! Et ça serait amusant à peindre, ces boules de coton que font les ronds de lumière sur la nappe... Est-ce qu'on sait? Ça irait peut-être au Louvre, un jour! Jeter de la poudre aux yeux des siècles...

Charaire tour à tour songe et observe. Il est assez myope : les deux verres de ses lunettes composent, dans son regard, une unique ellipse de netteté, cirque où des objets précis se donnent carrière. En marge de cette vision apparaissent, assez vagues, ses doigts, sa pipe, et un morceau de son propre corps. Ce serait une curieuse peinture, celle où le peintre inscrirait, naissant au bord de la toile, ces fragments de son visage et de ses membres; ou bien où il surchargerait un paysage avec l'ombre de son nez ou de son lorgnon. Est-ce que les romanciers ne font pas toujours cela? Lettres et plastique!... Charaire admire la charmante gracilité de Lydie. Où le temps, un jour, fera-t-il son attaque dans le fin visage? Il franchit en idée vingt ans, ce qui prête vingt kilos de plus à Mme Salignac et sème de gris les cheveux de Ferrier. Puis il fait un bond de vingt fois vingt lieues, et transpose ce spectacle sur l'Olympe, en festin des Dieux. Mais comme une brise musicale lui a caressé les oreilles, son regard s'éloigne, et, perdu dans un rythme dont les vagues emportent le monde, il fredonne une fugue de Bach.

Toto Charaire a bu du vin blanc, le monde tourne. Il

se rattrape aux bras de sa mère : il l'embrasse comme s'il la mangeait.

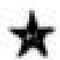
Le nez de Mme Guerche, qui l'a gourmand et un peu large, recueille les odeurs. Il reste assez de viande pour ce soir.

L'oreille de Lydie appartient à trente cigales qui, à elles toutes, portent une seule paire de moustaches : les courtes moustaches blondes de son voisin.

Et Ferrier? Ferrier sent cette journée faire en lui-même tache d'huile — une huile délicieuse comme un vin, — imbiber ses fibres, s'y épandre.

La bande se divise en deux camps rivaux : il s'agit d'envoyer un caillou au plus près d'une pomme de pin. On cherche des galets bien plats. Voilà rouverte la sempiternelle controverse sur leur poids, sur leur rugosité, sur leur forme. Le disque rose qu'a découvert Mme Salignac — un instant, la voilà consolée de vivre — excite toutes les jalousies. Guerche est le champion du jeu. La trajectoire de sa pierre est décisive. Guerche rayonne, cils et barbe. Il donnerait toute sa peinture pour gagner la partie. Salignac se montre malagauche, malgré un tas de calculs.

Mais c'est l'heure de reprendre les pinceaux...



Charaire finissait une sieste. Cet homme si épris du fait aimait à se laisser peu à peu dissoudre par les approches du sommeil : soit qu'il essayât de goûter l'envers de la réalité, bourru de fils étranges; soit que son vrai plaisir fût, ensuite, lorsqu'il s'éveillait, de recomposer sa propre énergie et les aspects du monde. Ferrier le vit, un peu blêmi encore, se rasseoir et chercher ses lunettes.

— Voyons, il faudrait brûler, avec un bout de promenade, les calories de ce repas qui nous tracasse le foie.

Enfin! Ferrier va pouvoir proposer une visite à la maison de la Gravière. Il se fait en lui une sorte de changement de vitesse. Son cœur bat plus ample et plus fort. Mais il craint de se trahir s'il répond à Charaire. C'est à Mme Guerche qu'il parle des curieuses essences qui

entourent la villa des Mestre : il voudrait bien les voir de près.

— Venez donc avec moi, Ferrier. Il y a longtemps que je dois aller chez les Mestre, que je connais un peu : ils ont une photographie inédite de Manet, qui est, paraît-il, curieuse. Vous pourrez, dans le parc, observer des espèces qu'on ne trouve pas en Europe. Parmi les palmiers surtout. La nature, une fois de plus, démontre son ingéniosité dans ces arbres. Un stipe et une touffe, c'est tout : elle en a fait trois mille espèces!

LUC DURTAIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Louis de Chauvigny : *Les Dernières Feuilles*, F. Roth et Cie. — Xavier de Magallon : *Odes et Poèmes*, « les Editions Nationales ». — Alfred Droin : *Les Flambeaux sur l'Autel*, Firmin-Didot et Cie.

« Les Fleurs, les Muses, l'Amitié », nous assure Louis de Chauvigny, résument l'existence entière de ce défunt « Jardinier du Parnasse » dont, pour le los de « la Meilleure Amie » il fut élu exécuteur testamentaire. Cette assurance qu'il nous donne et la lecture des poèmes qu'il nous offre, cette fois encore, nous confirme dans cette persuasion que le Jardinier, imaginaire ou authentique, ne fut guère différent de son ami et éditeur; il ne répondra pas si nous l'interrogeons, nous continuerons donc à en penser ce qu'il nous plaira; il ne m'empêchera pas de me figurer que les deux poètes se sont ressemblés pour le moins, « comme deux frères ».

Les Dernières Feuilles de cet herbier s'ouvrent tout d'abord sur des *évocations*, ou présentations commentées de poèmes écrits selon les circonstances et rappelant tour à tour, comme d'un saint endormi dans la mort, le visage sacré de Jean Moréas, celui, plus familier et étrange, on se souvient, d'Ernest La Jeunesse, et, parmi un ensemble de rythmes suscités en temps de guerre, avec les passions, les espoirs, les hommages aux morts au gré de l'heure, du songe exaltant ou meurtri, le visage d'une amie consolatrice et aimante...

Louis de Chauvigny répugne aux supercheries qui, aux temps d'autrefois, s'estimaient vénielles : « Je n'imiterai pas, déclare-t-il, ce marquis de Nuchet, de la Roche du Maine,

qui, vers la fin du XVIIIe siècle, osa publier deux romans, sous le nom de « C. de L... Auteur des Liaisons Dangereuses... » Il avoue qu'il a, entre les « Amitiés » du Jardinier du Parnasse, introduit deux sonnets et un dizain, voire deux Contre-Elégies, qui ne sont pas de lui, écrits pour des poètes dont il cite les noms. Je ne me crois pas autorisé à transcrire, du moins sans en omettre un, parce que, à côté, comme il s'exprime, de fleurs choisies au *Bouquet d'Ophélie,* de fleurs prises aux troènes du Béarn, emblèmes parmi celles de *la Verdure dorée,* il en joint encore qui, à foison, sont ardentes comme des flammes dans *l'Allée des Glaïeuls.*

Les poèmes « recueillis et annotés pour quelques-uns » dans ce recueil intime et charmant sont d'inspiration différente « sans autres liens » que la vie même du Jardinier par qui ils furent composés. Il en est de presque humoristiques, il en est de presque héroïques; il en est de tendres; il n'en est pas qui ne soient écrits d'un ton sincère, amical, profond, de bonhomie ardente, affectueux et cordial. Jamais n'y intervient une note déclamatoire, un éclat de fausse sensualité, ou un apparat plus ou moins adroit de virtuosité pour masquer l'absence du sentiment ou la déficience d'une pensée. Louis de Chauvigny, poète mineur, si l'on tient à cette distinction, soit! Mais, du moment qu'on est, dans ce qu'on entreprend, sur un plan ou sur un autre, parfait, en quoi cela importe-t-il? Est poète au même titre tout poète. C'est être poète qui seul importe : « les fleurs, les muses, l'amitié », toute la vie, l'ardeur de Louis de Chauvigny s'y sont données. Il est poète, parce qu'il n'a jamais cédé à de fausses ambitions, il est poète, pur et vrai, mineur ou non, je ne sais, mais poète sur un ton très personnel, quoique discret, qui n'appartient qu'à lui.

Il ne saurait être indifférent qu'aient été composés des morceaux tels que *N'est-ce pas?* d'un sentiment subtil, mystérieux et vrai, *Illusion, Pour l'absente,* avec cette image d'asile paisible *in votis* d'une maisonnette rustique où

> Noués en leur milieu, les rideaux bien plissés
> Quadrillent de couleurs les fenêtres jumelles,
> Et leurs tons adoucis, discrètement, se mêlent
> Au vif éclat fleuri des balcons tapissés.

. . . .
Le rosier cramoisi monte à la pergola
Et la bonne, au sous-sol, chante dans la cuisine,
Cependant qu'aux gazons les merles familiers
Trottinent. . . . .

Tout un tableautin de peinture intimiste et de bonheur champêtre s'ensuit, délicieux et enviable.

Après *le Livre des Ombres* publié en 1935, le poète Xavier de Magallon donne l'ensemble des **Odes et Poèmes** qu'il écrivit aux différentes époques de sa carrière. Il semble bien, au début, que le poète, songeant à partager ses soins entre l'expression lyrique et l'action politique, inclinât trop souvent à laisser de ses vers déborder l'élan oratoire; il ne se souciait guère, semble-t-il, de fixer des limites d'un domaine à l'autre. J'imagine que, devenu conscient de son erreur, il a, par ce motif, supprimé quelques-unes de ses odes, quelques-uns de ses poèmes de jeunesse, ou qu'il a été amené à omettre « cinquante-deux vers descriptifs du début et de la fin » de son dialogue entre Florian et Aubanel, composé pour être dit aux fêtes félibréennes de Sceaux, en 1889. Dirai-je que j'en ai regret? Non, pourvu que son esprit critique n'ait pas été trop rigoureux. Certes, dans cette composition dont subsistent plus de cent cinquante vers, se rencontrent maints détails un peu banals ou faciles et des développements superflus, mais aussi que de trouvailles, qu'un autre eût détachées, mises à part, et utilisées dans de plus propices occasions. Passons. J'avoue que cette partie du livre ne me charme guère, *Vers anciens* non plus qu'une forte part de celle qui est intitulée *le Mirage*. Xavier de Magallon semble se donner là un thème et le traiter au moyen d'artifices de style enseignés ou empruntés aux maîtres, plutôt que s'être laissé guider par ses impressions ou par ses réflexions. Certes, il y a maint passage heureux, qui vaut d'être lu et répété, mais l'ensemble languit comme un exercice de rhétorique. Laissons cela, et venons-en aux pages de grand mérite, en les parties qu'il appelle *le Torrent*, où il s'étudie, souvent, à plus de concision ou, pour le moins, de retenue, *la Hache* et *Maillane* où passe la grande ombre du maître provençal, celle aussi d'autres disparus, Le Cardonnel,

ou le musicien, je pense, qui avait nom *Albéric* Magnard (il dit, par erreur, *Francis*, qui fut son père, directeur du *Figaro*); surtout il y célèbre dûment le beau poète Fernand Mazade, son grand ami... (je regrette de n'y voir pas renaître le souvenir de Joachim Gasquet); il y traduit deux sonnets de Wordsworth; il y chante la Provence :

Tueuse de dragons, nourrice de colombes,
. . . .
O terre de l'épi, du raisin, de l'olive,
Que, même en pleurs, toujours un rayon enjolive
Tends le rameau divin. . . . .
. . . .
Toi qui sais et la joie et les larmes des choses,
Toi qui mets aux cyprès des ceintures de roses :
« J'ai franchi tous les flots, dis-tu, leurs tourbillons,
Le blé du bonheur germe au creux de mes sillons. »

Après les poèmes où s'évoquait naguère l'ombre d'un fils perdu, ce sont des poèmes de paysage, gracieux et ardents, que nous retiendrons surtout dans l'art de Xavier de Magallon, et les poèmes familiers où il s'adresse à des amis, où il rend hommage à des morts. Ils sont pénétrés d'un sentiment profond, d'une émotion profonde.

Parler d'un livre lumineux de poèmes imagés et enthousiastes n'est jamais chose aisée, et lorsque, comme pour **les Flambeaux sur l'Autel** par Alfred Droin, le livre touffu brille de qualités très diverses, la tâche est plus périlleuse encore, car il est trop certain qu'on ne saurait dire tout ce qu'il faudrait, ni que l'on signale à coup sûr les valeurs les plus caractéristiques d'un tel ensemble. Je ne m'y efforcerai pas, je m'arrêterai à quelques réflexions que la lecture de ces poèmes m'a imposées, après en avoir, du moins, loué la tenue parfaite, l'art partout présent, sensible parfois jusqu'à de futiles ou superflus mouvements d'irritation, et, par bonheur, plus souvent encore, jusqu'à un constant enthousiasme que gouverne ou contrôle une raison merveilleusement lucide et éclairée. C'est qu'Alfred Droin, parmi les poètes du temps présent, fait figure de lettré particulièrement averti, d'érudit en toutes matières de poésie universelle, de musique, de peinture — et aussi de philosophie. Tenons-nous-en à notre

art. Il n'est guère fréquent, de nos jours, qu'un poète, parvenu à la maturité parfaite, se soucie encore de tenter tous les rythmes, de varier la mesure et l'agencement de ses strophes comme y excelle et s'y plaît Alfred Droin. Il use, certes, de l'alexandrin à sa guise, avec maîtrise, le disposant en longues laisses de rimes richement et heureusement timbrées, ou groupées selon l'ordre infiniment varié que dicte le choix savant des stances; il emploie, avec une dextérité parfois surprenante, les strophes en vers de quatre, de sept, de huit syllabes, et plus spécialement avec une majeure dilection, les vers de neuf, de dix, de onze syllabes, isolément ou combinés, en odes alcaïques, en stances saphiques, selon les exigences de ses thèmes.

Il n'y a point chez ce poète de virtuosité étalée; il y a, comme il y avait, par exemple, chez Pierre Corneille abordant les cantiques ou prières chrétiennes ou ses paraphrases si profondément inspirées de l'*Imitation de Jésus-Christ,* une secrète et toute involontaire impulsion qui l'oblige à adapter la composition de ses poèmes aux nécessités impérieuses de l'expression la plus efficace. Mais, dans *les Flambeaux sur l'Autel,* le poète n'est pas soutenu dans ses desseins par la grandeur du sentiment sacré; il reste dans le monde en dépit qu'il en ait; il n'en détache pas même assez sa pensée pour ne pas lui jeter à la face son mépris et son dégoût; les agitations même de la vie politique le soulèvent de convulsions de colère... Passons; car lorsque le poète se sent saisi, et c'est à toutes les pages, malgré de bien rares exceptions, par l'amour de la nature, par l'adoration des fleuves et des plantes, par la beauté des choses, sa joie s'éclaire d'être sincère et persuasive. Partout il perçoit des miracles; il les chante avec l'âme extasiée et ravie qui fut celle des grands poètes de tous les temps. Aussi les exalte-t-il, les poètes, avec une singulière ferveur, ceux d'Orient, les Grecs, les Italiens, ceux de France et ceux, peut-être plus aimés encore, d'Angleterre, et, aux côtés de Shakespeare, Wordsworth, Keats et Shelley :

Et je possède tout sans quitter ma maison,
Lorsque j'ouvre, ébloui, l'écrin de ma mémoire,

car c'est là, durant les soirées d'hiver, sous la lampe, qu'il s'écrie :

Et je veux, relisant quelque ode de Shelley,
Songer, loin du plaisir banal qui me déplaît,
Au travail délicat du gel sur ma croisée...

Mais souvent aussi des pensées graves l'occupent, et la méditation suscitée par la vue des phénomènes les plus humbles, par l'audition d'une sonate de Beethoven, ou le charme d'une lecture poétique l'aide, le soutient en son souci constant qui semble être, comme pour les anciens philosophes ou le parfait chrétien, de toujours se préparer à la mort.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Duhamel : « Chronique des Pasquier », *Le désert de Bièvres*, Mercure de France. — Jacques Chardonne : *Romanesques*, librairie Stock. — Marcel Berger : *L'Empereur de soi-même*, Flammarion. — Mathilde Alanic : *Féli*, Flammarion. — Hélène Revault : *Madame*, Tallandier. — Madeleine Vivan : *Une maison*, Rieder.

Ceux qui, comme moi, ont connu les membres du groupement dit de « L'Abbaye », seront fort déçus s'ils cherchent à les retrouver tout crus dans les personnages du nouveau volume de la « Chronique des Pasquier », **Le désert de Bièvres.** Qu'ils se rappellent ce qu'a écrit M. Georges Duhamel de l'art du romancier dans ses *Remarques sur les mémoires imaginaires*. Il n'y a jamais transcription fidèle de la réalité dans un récit romanesque, digne de ce nom. On connaît le propos de *Namouna :* « Je prends à l'un, le nez (...) à l'autre, devinez... » Mais ce n'était pas assez dire, encore. Il faut tenir compte, en outre — et surtout — de la transmutation de la matière brute en œuvre d'art; de l'intervention de la personnalité de l'auteur et du rôle capital que jouent sa sensibilité et son optique particulières. De ses expériences propres, quand elles interviennent dans son œuvre, le romancier ne nous donne pas la relation exacte, mais un équivalent, ou si l'on préfère, une version idéale, symbolique même. C'est tout son talent de doser les éléments empruntés à la vie pour créer, sur le plan de la fiction, une réalité d'ordre spirituel — dans sa matérialité même — plus durable que l'autre, apparemment incohérente et dépourvue

de signification. Donc, point de portraits, ici, de MM. Arcos, Gleizes, Martin-Barzun, Mercereau, Vildrac; des jeunes gens, seulement; des écrivains et des artistes comme eux, désireux de s'assurer leur indépendance en gagnant leur pain, grâce à un travail accompli en commun...

Je rêve l'Abbaye, oh! sans abbés...

Ainsi s'exprimait leur foi, dans ce vers que j'ai entendu M. Charles Vildrac réciter dans le parc de la maison décrite par M. Georges Duhamel. « Je rêve... » Mais la réalité a eu tôt fait de détruire leurs illusions. Lâchés sur les pelouses de cette espèce de château de Sigognac, nos héros s'y ébattent comme des poulains. Emménager, aménager les chambres, en tendre les murs de papier, apprendre même le métier d'imprimeur, c'est quasi une récréation pour eux, d'abord. Mais, l'enthousiasme tombé, les caractères s'accusent, les antagonismes surgissent, la lassitude se trahit. Seul, le juif Justin Weill (c'est un effet de sa nature messianique) s'obstine à lutter jusqu'au bout, se refuse, jusqu'au bout, à admettre la ruine de ses espérances. Il y a Sénac, qui dénigre tout, et « biberonne » dur, comme il pourrait dire, car il cultive l'argot; le peintre Brénugat, qui lâche égoïstement les camarades pour s'abandonner à son démon quand celui-ci le visite; la paresse ou la nonchalance — autant que la médiocrité des moyens — à cause de quoi on est forcé, pour répondre à une commande urgente, de recourir à un « façonnier », c'est-à-dire de mettre la signature de *L'Imprimerie du désert* sur un travail non exécuté par elle... Puis Jusserand s'en va. Il lâche la femme avec laquelle il a fait croire aux « copains » qu'il était marié, pour épouser une baronne. Ainsi le veut son génie. C'est, ensuite, Larseneur que le devoir de faire vivre sa mère oblige de plaquer la communauté. Et Laurent Pasquier, dans tout cela? Il est entré au « Désert » sans grande conviction; encore tout affaibli par un accident dont il a failli mourir. Sous le coup du drame qui nous a été conté dans *La nuit de la Saint-Jean*, il s'était injecté un vaccin antipneumococcique, sans doute avec la pensée du suicide. C'est en témoin dolent qu'il a assisté à l'échec de l'entreprise où il s'est laissé entraîner par Justin

Weill, en proie à l'ardeur des prophètes d'Israël. Dans l'état où il est, et qui fait de lui précocement un sage, il recueille avec l'attention qu'elles méritent les paroles désespérées de son ami : « ... Les hommes ne veulent pas être sauvés. On est sauvé pour une heure, pour dix minutes. Et il faut recommencer. Ce doit être ce que les théologiens appellent le péché originel... » Ces paroles, il fallait qu'il les entendît, malgré la rigueur avec laquelle il avait répondu, quelques jours plus tôt, à un jeune prêtre dont la foi avait blessé son incrédulité, en s'affirmant. Mais quelle ironie que ce soient les sceptiques — et les plus vulgaires — qui aient eu raison en souriant de nos « utopistes »! *Le désert de Bièvres,* malgré son humour et son pittoresque, est un livre mélancolique. Il en va ainsi de toutes les œuvres que l'on a écrites entouré de fantômes. Et M. Duhamel a cru à l'amitié. Il en a eu le culte et presque la superstition. En doute-t-il, aujourd'hui? Non; mais des hommes, peut-être... « Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime, d'une femme ou d'un chien, mais non de l'amour même », disait déjà Musset, en paraphrasant Lélia... On retrouve l'inénarrable docteur Pasquier dans *Le désert de Bièvres,* et les frères, les deux sœurs et la mère de Laurent. Oui, comme j'en faisais récemment la remarque, un des plus beaux titres de M. Duhamel aura été de préciser les traits de la mère, dans le roman français. Mme Pasquier, ce n'est pas la mère tyrannique de M. François Mauriac, la mère frivole, la femme-enfant, de Dickens et d'Alphonse Daudet. C'est la mère intégrale (j'allais écrire la mère-mère), et qui confond ses petits dans le même amour (p. 74). Mais quel art de conter chez M. Duhamel! Quelle impression de sécurité cet écrivain donne à son lecteur! Quelle simplicité aisée, en apparence, est la sienne, mais que l'on sait bien qu'il atteint seulement en choisissant toujours l'essentiel!

Voilà, il me semble, avec **Romanesques,** l'œuvre où M. Jacques Chardonne a le mieux réussi à enclore autant de réalité que possible (de réalité matérielle s'entend) dans la transparence de son art. Il s'éloignait presque du roman pour aller vers le poème, en ses derniers livres, tant il était allusif et discret. Il y revient, d'aucuns diront par un artifice, mais sans rien sacrifier de son élégance secrète; et l'on

s'aperçoit — ce dont on ne s'était pas avisé — que ce qui manquait à quelques-uns de ses récits, ce n'était pas tant l'exactitude des faits observés, ni la transcription même de l'humble vérité, qu'une atmosphère où trempassent les personnages, et plus précisément un milieu, un fond, sur lequel on les vît se détacher en relief. Ici, le couple Octave-Armande aime, cherche éperdument le bonheur absolu dans l'amour, en un pavillon au bord de la Seine, du côté de Maisons-Laffitte, que nous évoque *un tiers* qui remplit l'office de témoin avec les yeux impartiaux du premier venu. On peut le comparer au chœur de la tragédie antique; mais il fait plus que de commenter les événements, il accuse le décor, si je puis ainsi parler, et met autour des époux dont M. Chardonne nous conte la belle et décevante aventure, l'air qui nous permet de tourner indiscrètement autour d'eux. Que l'on me comprenne bien : c'est cet ami d'Octave qui assume l'objectivité indispensable à tout écrivain romanesque; ce détachement, si l'on préfère, que son lyrisme intérieur interdisait à M. Chardonne de montrer. Un exemple m'aidera à me faire entendre : l'espect usé, fané, de la demeure d'Octave, si accordé (comme symboliquement) à la douceur alanguie de son amour, toujours aristocratique, cependant, malgré les meurtrissures des ans, ce n'était qu'un étranger qui pouvait le signaler, puisque M. Chardonne, identifié à ses personnages, se serait, à coup sûr, refusé à nous le rendre sensible... Cette façon, toute lyrique, du romancier de penser et de sentir pour ses personnages ou à travers eux, de ne faire, surtout, que des allusions dépouillées de toute trivialité physique à leurs expériences sentimentales, le tiers introduit dans le ménage Octave-Armande en corrige à propos le caractère platonicien (abstrait serait trop dire) par son intervention... Et l'équilibre le plus heureux est ainsi réalisé. *Romanesques* a toute la séduction, à la fois précieuse et classique, des autres récits de M. Chardonne, avec quelque chose de plus appuyé. Nous connaissons d'Octave toutes les faiblesses, et jusqu'aux manies; nous n'ignorons rien de l'avidité de bonheur, et même de l'inconsciente ou *naturelle* coquetterie d'Armande. Ces époux-amants, exceptionnels par leur pouvoir de chérir, ne sont, malgré tout, que de pauvres

humains, dépassés par leur rêve, soumis à la relativité de tout ce qui est de ce monde. Quelle mélancolie, et quel désespoir! dans un tel livre. M. Chardonne, en se faisant l'historien ou plutôt le confesseur du couple, dans le mariage, a montré que l'amour n'a pas besoin d'être atteint de l'extérieur pour dépérir, qu'il s'épuise, s'il ne se détruit lui-même par la seule force de ses exigences. On connaît le vers de Vigny :

Ton amour taciturne et toujours menacé...

Menacé par quoi, par qui, sinon d'abord par lui-même? Quel plus évident témoignage de l'infirmité de l'homme que le misérable destin du plus beau songe de bonheur qu'il ait jamais fait! La créature souffre en proportion de ce qu'elle désire. Armande se plaint qu'Octave l'ait déchirée. Comment? Elle ne sait plus. Octave est jaloux. Il doute de la fidélité d'Armande; c'est lui, pourtant, qui voulait qu'elle trouvât des distractions en dehors de lui... Si nous n'avons pas de raisons d'être malheureux, nous en inventons. C'est ainsi. Mais l'amour est l'amour; et M. Chardonne en connaît le prix. (Il place celui-ci plus haut que les joies sensuelles.) Avec quelle délicatesse il en parle! Avec quelle profondeur, aussi. Il n'est pas moins intelligent que sensible, en outre; et *Romanesques*, qui est une des meilleures réussites littéraires de ce temps, abonde en remarques dont la sagacité le dispute, parfois, à la bonhomie la plus fine.

Il faut en prendre son parti : le roman politico-social est à la mode. Il l'est redevenu, plus exactement. C'est la faute d'un temps où la chose publique envahit tout, et enfle jusqu'aux ondes sonores de la radio. La critique ne peut rien que marquer les coups. Ils sont souvent durs. En voilà un, **L'Empereur de soi-même**, que M. Marcel Berger administre avec un poing armé du ceste. On n'accusera pas l'auteur de *Quarante de fièvre* d'avoir froid aux yeux. Mais rarement il a montré plus d'audace que dans le présent récit, qui se trouve — par hasard — rappeler certaine campagne de presse dont le dénouement a été tragique, et qui affirme résolument le droit de l'individu à se soustraire aux exigences de la patrie, en temps de guerre. Philippe Fougère a du

cran, puisqu'il avoue s'être embusqué aux dépens d'un malheureux phtisique, condamné à une mort prochaine, il est vrai. Il se fait un palier de ce qu'on pourrait appeler son infamie, pour accéder au pouvoir suprême, pour tenter de réaliser la paix entre les peuples... Il y parviendrait, si un étudiant ne l'assassinait... Nous nageons, ici, en pleine fiction, ou plutôt M. Marcel Berger dont les brasses sont d'un beau sportif. Entretien avec Hitler; conférence contradictoire au « Faubourg » de M. Poldès, ces deux morceaux de résistance nous sont servis par quelqu'un qui a le don de prêter un air de réalité aux inventions les plus romantiques. *I am the captain of my soul* (je suis le capitaine de mon âme), disait Stevenson, dans un de ses poèmes. Ce n'est pas assez d'être le capitaine, il faut que le politicien de M. Berger soit « l'empereur de soi-même ». On voit le décalage. Aussi bien, est-ce du romantisme dont j'ai signalé le renouveau, au lendemain de la guerre, qu'il s'agit dans le présent livre. Ce romantisme a, d'abord, reproduit le pittoresque de celui du XVIIe siècle; le voilà en pleine crise d'idéologie passionnée. M. Roger Martin du Gard lui-même, après maints romanciers généreux comme M. Florian-Parmentier (l'auteur de *La mort casquée* et de *L'ouragan*) sacrifie à ses dieux, et je crois bien discerner des traces de son influence chez nos écrivains les plus classiques de forme. Cela nous annonce une belle réaction! Mais pour en revenir à M. Berger, en dépit des réserves que je ne puis m'empêcher de faire quant au fond de son récit, je n'en saurais contester la conviction et le brio. Ce diable de livre est attachant, amusant aussi, comme du Casanova, par l'érotisme de l'homme politique génial en qui l'auteur a incarné ses rêves humanitaires.

Du roman moyen, décent, voire un tantinet pincé, à langue de vieux salon provincial (on croirait toujours entendre les liaisons correctes à miracle) voici, avec **Féli**, par Mme Mathilde Alanic, un spécimen achevé. L'action se passe à Besançon, dont le charme est indiqué avec une conviction qu'un peu plus de chaleur et de relief rendrait communicative... L'auteur nous y présente un type assez fréquent de Française, celle qui pervertit la maternité en un égoïsme au second degré; s'aimant dans sa progéniture, elle la déperson-

nalise à son profit. Elle n'obnubilera pas la Genitrix de M. François Mauriac; mais à côté de cette implacable eau-forte, elle ne fait point pâle aquarelle. C'est très honorable. De plus, le fils dadais se déniaise, à la fin, et sa dominatrice déchue est punie. En dehors de toute littérature, si la leçon porte, Mme Mathilde Alanic aura réussi besogne pie.

Mme Hélène Revault, l'auteur de **Madame,** débute dans ce même genre de roman moyen. Sa génération n'ayant pas connu les bandelettes dont on emmaillotait les précédentes, elle s'y lance d'une allure moins conventionnelle, n'élève pas les yeux vers des nues où elle ne verrait pas les respectables fétiches-fantômes d'antan, mais voit, en revanche, très clair autour d'elle. Son héroïne est une honnête petite bourgeoise, à qui le mari, trop plein de lui-même, ne sait pas inspirer ce qui est à la base de tout ménage équilibré : l'amour physique. Il y faudra une cousine envieuse et la jalousie qu'elle suscitera. C'est aimable; et l'Anjou, où la chose se passe, a des narquoiseries et des douceurs tourangelles. Il se pourrait qu'il y eût là l'amorce, pour le sus-nommé roman moyen, d'une voie modernisée, dépavée de ses truismes.

Au petit roman, **Une maison,** par Mme Madeleine Vivan, roman d'étudiants (et surtout d'une étudiante), des préoccupations morales, mais opposées aux précédentes, confèrent une allure délibérée, presque provocante. La langue, et des dialogues et du récit, est celle d'autour des Facultés, trop intellectuellement simplifiée. Elle lasserait vite si le cœur, en dessous, ne la passionnait — le cœur d'une jeunesse exaspérée, qui, faute d'amour, s'évertue à reconstituer le monde. Ces enfants sont terribles en mue, et en ont vaguement conscience. Leur gourme jetée, sinon eux, au moins la raison, en dehors de nous, des forces qui nous mènent, construira cette maison de justice et de paix intérieure dont ils ont besoin à en pleurer. Il y a là un gros effort de dénudation et de sincérité.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Jules César, de **Shakespeare, au théâtre de l'Atelier.**

Les pièces romaines de Shakespeare sont au nombre de trois, si je ne me trompe : *Jules César, Antoine et Cléopâtre, Coriolan.* Bien qu'elles soient contemporaines de ses plus grands chefs-d'œuvre, — *Hamlet, Othello, Macbeth, le Roi Lear* — elles ne les égalent point. Mais le destin de Shakespeare au xxe siècle est étrange en ceci que les représentations de ses vrais chefs-d'œuvre sont extrêmement rares, mais que celles de ses autres œuvres foisonnent. Depuis une quarantaine d'années que je vais au théâtre, je n'ai jamais vu jouer *Macbeth.* Je n'ai pas revu *Othello* depuis que Mounet-Sully le joua à la Comédie Française dans une adaptation en vers de Jean Aicard. *Hamlet,* plus favorisé, est joué de temps en temps à un endroit ou à l'autre. Je l'ai vu pour la dernière fois il y a quatre ou cinq ans à la Comédie-Française, où M. Yonnel en donnait une excellente interprétation. Quant au *Roi Lear,* il demeure à peu près en permanence au répertoire de l'Odéon, qui le donne à plus ou moins longs intervalles.

Mais dans ces deux ou trois dernières années, nous avons vu : la *Comédie des Erreurs, Coriolan,* deux fois *Comme il vous plaira* (et l'on s'en souvient, deux fois la même semaine, à vingt-quatre heures d'intervalle), *Beaucoup de bruit pour rien, Richard III,* peut-être quelque autre ouvrage encore. Il règne une sorte d'idolâtrie shakespearienne qui oblitère le sens critique. Nul ne se permet de remarquer qu'il y a, dans l'énorme production de ce génie démesuré, du magnifique et du moins magnifique, et il semble que son nom sur une affiche donne au public l'assurance qu'il va considérer l'ouvrage *d'un auteur sans défauts,* l'assurance aussi de la splendeur et du divertissement.

Or, il est certain qu'on trouve en effet de la splendeur et du divertissement dans tout ce qu'on nous montre de Shakespeare, mais non pas en quantités égales ni constantes. **Jules César** se range assurément au nombre de ses tragédies les plus défectueuses, mais c'est une de celles où les beautés sont les plus grandes et les plus rares. Les trois premiers actes composent un ensemble sublime où les moyens

dont use l'auteur pour nous émouvoir sont variés et puissants.

Il en est un bien singulier, mais irrésistible. C'est quand l'auteur rend le spectateur confident, sinon complice, de ce que son drame réserve à ses héros. Quand il montre par exemple César, le jour des ides de mars, hésitant s'il va sortir ou demeurer chez lui. Il n'y a que César pour se croire libre de prendre une décision, l'auteur peut la suspendre aussi longtemps qu'il le voudra, le spectateur sait bien que le jour de sa mort est levé pour le héros, que les poignards des conjurés sont prêts, que rien ne saurait les détourner, et c'est cette ignorance de l'homme devant son destin qui agite profondément le témoin de la tragédie. C'est ce que l'on pourrait appeler l'utilisation de la réalité comme artifice dramatique.

L'effet serait le même si l'on nous montrait Henri IV, dans le Louvre, le matin du 14 mai 1610, s'apprêtant à sortir, tandis que la Reine, assaillie de pressentiments funèbres, tenterait de le retenir. Le spectateur comme l'auteur considère avec effroi l'approche de la minute décisive. Henri IV (comme César) est le seul à ignorer que l'assassin est prêt et l'attend déjà. Quelle émotion ne ressent-on pas, voyant un homme tellement menacé, agir en pleine sécurité?

Chose étrange, le destin de César, celui d'Henri IV — si l'on composait une tragédie autour de sa mort — n'est fatal que dans la mesure où ils sont des personnages de théâtre. C'est la mort de César héros de roman qui est irrévocablement marquée par la réalité historique accomplie et qu'on ne peut changer, — car il y a beaucoup de choses immuables dans le passé. La mort de César, celle d' Henri IV, n'étaient pas écrites par le destin le 15 mars ni le 14 mai. Si le hasard les avait mieux servis, s'ils avaient eu l'esprit moins fort et qu'ils aient cru à ce que l'on prend pour des présages, c'est-à-dire aux superstitions d'autrui, ils passaient encore ce jour-là à côté du péril. Que César décide de n'aller pas au Sénat! Peut-être échappe-t-il à jamais à l'assassinat. Que le pied glisse à Ravaillac, Henri IV en est quitte pour une égratignure. A l'heure où chacune de ces

augustes victimes quitte sa maison, en quoi sa condition diffère-t-elle de l'ordinaire condition humaine? Y a-t-il aucun de nous qui dispose assurément de l'heure qui vient? Toutes les catastrophes possibles ne sont-elles pas suspendues sur nous? Ne sommes-nous pas continuellement menacés par des forces contraires, auxquelles nous ne savons même pas que nous échappons, comme Charlot à son ours?

C'est ces réflexions que Shakespeare nous fait faire en rendant si poignante à nos yeux l'incertitude du destin, dans la première partie de son drame. Il use là d'une contemplation philosophique comme moyen de théâtre. C'est d'une extrême et puissante beauté. Mais il dispose de bien autres ressources. Il en invente, il en crée. C'est lui qui, métamorphosant le chœur antique par l'animation dont il le doue, fait le premier jouer sur la scène à la foule un rôle actif. C'est selon moi une fâcheuse innovation, aussi bien au point de vue du drame même, que de sa présentation.

Je devrais indiquer d'abord comment la chose est nuisible en effet à la conduite et à la tenue des pièces de théâtre, mais ce qui se présente à mon esprit tout d'abord, c'est les symptômes de la manie bizarre qui donne, depuis cinq ou six lustres, à tout metteur en scène, l'envie de faire manœuvrer un certain nombre de figurants afin de représenter la foule. Ce goût flatte ce qu'il y a d'obscurément autocratique dans tout homme, fût-ce le moins offensif. Et quand ils gouvernent, en les injuriant probablement, deux ou trois douzaines de pauvres diables qu'ils déguisent à trois francs par jour (trois francs ancien style) en hommes du peuple, en soldats, en sénateurs, en courtisans ou en pirates, ils se prennent pour de grands capitaines, se croient des manieurs d'hommes et s'imaginent qu'ils remuent des masses. Ils n'oublient qu'une chose, c'est qu'un certain encombrement organisé savamment n'est pas la foule et que la foule ne saurait être représentée sur un théâtre; que ce qu'ils nomment des mouvements de foule n'est qu'une sorte de danse grossière, sans grâce comme sans spontanéité. Quel que soit le nombre de personnages dont ils disposent, comme il demeure toujours sur scène une marge suffisante d'espace désert et libre, on a toujours le sentiment qu'ils sont réglés et contenus et que

leurs évolutions n'ont rien de la libre et folle agitation des multitudes. Le mieux était donc de styliser la représentation de la foule et les Grecs avaient trouvé la meilleure façon de le faire en organisant leurs chœurs.

Dans la scène sublime de *Jules César,* quand Antoine amène le peuple, devant qui il déplore la mort de César, à comprendre quelle catastrophe publique fut cet assassinat, je ne vois pas ce qui manquerait à la représentation si le protagoniste s'adressait à un chœur bien rangé en demi-cercle autour de lui et que des coryphées lui répondissent par intervalles. Assurément pas la force tragique.

Je ne fais pas ces remarques pour critiquer la mise en scène que M. Dullin a donnée à ce prodigieux épisode, la seconde des grandes beautés de l'œuvre inégale qu'il a représentée. Ce qu'il a fait est extrêmement ingénieux, fort dévoué à l'œuvre et propre admirablement à satisfaire le goût du public pour qui il travaille. C'est plutôt ce public, avec ses goûts, ses préjugés et ses manies, que je voudrais reprendre. Mais qui donc donne au public des goûts, des préjugés et des manies?

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

G. Kœckert : *Les idées de mon oncle Robert sur la morale et la religion.* Paris, Presses universitaires, 1934. — Dr Maurice Fourrier : *Une expérience religieuse,* Alcan, 1931. — May Lorenzini : *Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que l'être?* Ibid., s.d. — Jacques Maritain : *Science et sagesse,* Paris, Labergerie, 1935; *La philosophie de la nature. Essai critique sur ses frontières et son objet.* Paris, Téqui, 1935. — Etienne Gilson : *Le réalisme méthodique.* Ibid., 1936. — Régis Jolivet : *Le Thomisme et la critique de la connaissance.* Paris, Desclée De Brouwer, 1933. — L. de Païni : *Le mysticisme intégral.* Paris, Les Argonautes, 1934.

Ouvrages de philosophie religieuse. Leur nombre, leur variété attestent que le simplisme rationaliste de l' « oncle Robert » ne s'impose pas de toutes parts. Ne nous refuse-t-il pas, l'oncle Robert, jusqu'au droit de parler de Dieu? Jésus, d'ailleurs, ne lui paraît pas plus compréhensible, et jamais, à l'en croire, le christianisme n'a existé en fait. Décidément, il n'y a pas que les religionnaires qui soient dogmatiques.

Que M. **Koeckert** lise la conversion du **Dr Fourrier** au chevet de sa femme mourante : il y apprendra que la religion ne se réduit pas à une métaphysique arbitraire, mais

qu'elle jaillit du tréfonds humain. Faiblement fondée sur l'argumentation, elle s'inscrit dans d'irrécusables expériences.

Venons-en à des esprits qui raisonnent. Mme May **Lorenzini** met en œuvre une réelle vigueur dialectique pour découvrir que de la conscience à l'être il y a seulement différence entre points de vue étroitement solidaires, puis pour disposer en un faisceau l'intellect, l'âme et l'esprit. Partie d'un implicite leibnitianisme, elle aboutit à une justification de la Trinité.

Le passage de la leçon au livre constitue pour un penseur un effort de décantation et d'abstraction. La *Philosophie de la nature* se situe plus près des cours de **Maritain** à l'Institut catholique, que le second chapitre de *Science et Sagesse,* reprise du même sujet. Dans ce dernier ouvrage, la première et la troisième de ses sections condensent un enseignement déjà très châtié, donné à Rome en 1934. Les « Eclaircissements sur la philosophie morale », adjoints à *Science et Sagesse,* sont là pour sauver de la sagesse pratique ce qui subsiste après le naufrage de la « sagesse » parmi la tempête de l'esprit moderne. Il nous semble à craindre que ces Eclaircissements, qui sont toute lumière pour des scolastiques, paraissent lumière ou trop subtile, ou trop crue, à de simples âmes de bonne volonté.

L'écroulement de la sagesse devant l'édification des sciences : voilà en effet ce que nous constatons de mieux en mieux à partir du XVIe siècle. La cohérente sérénité de la sagesse antique a cédé la place à une philosophie faite de pièces disparates : une métaphysique dont le savoir se détermine à l'encontre du savoir scientifique; une morale « indépendante », comme peuvent réclamer l'indépendance, le droit et l'esthétique; une logique ou théorie abstraite des relations; une psychologie sans âme, de plus en plus sans conscience, et qui cherche à se couler dans des formes comparables à celles de la physique. Le vivre bien, le penser juste ne sont plus, comme jadis, le verso et le recto de la même feuille. Ou encore peut-on risquer que l'on entrevoit de temps à autre des sages qui le sont comme individus plutôt que comme « esprits humains » : fiasco de l'uniforme raison. Soit, mais li faut sauver la « philosophie chrétienne », et

c'est à quoi s'emploie Maritain, avec un sens de l'histoire de la pensée non moins vif que son sens de l'esprit dogmatique. En un temps où se préparent « les conditions d'une reprise en sous-œuvre de recherches relevant d'une ontologie », on ne s'étonnera pas qu'il veuille tailler dans cette tâche une contribution des Thomistes.

Les articles de **Gilson** réédités sous le titre de *Réalisme méthodique* seront d'autant plus appréciés qu'ils ont contribué à fonder ce renouveau d'ontologie auquel nous assistons. L'auteur dénonce l'illusion idéaliste et n'admet l'épistémologie que solidaire d'une théorie de l'être, nullement comme condition préalable de la philosophie. A ce propos il s'explique clairement sur la sorte de réalisme dont témoigne la pensée médiévale. Bref, un des livres caractéristiques des tendances contemporaines.

Le danger qu'il y a, selon Gilson, pour toute critique à partir du *cogito*, et « l'impossibilité où l'on serait de justifier, en thomisme, sous le nom de réalisme critique, un tel point de départ », voilà sur quoi réfléchit Régis **Jolivet.** Il examine les positions qu'ont prises les thomistes récents, relativement à la critique, et il la situe en fonction de Descartes ou de Kant. Moins de fermeté que chez le théoricien du « Réalisme méthodique », mais un sens aigu de la mission attribuée à la critique qui appartient « à la philosophie des valeurs ».

Lotus de **Païni** considère le mysticisme comme une science expérimentale de l'inconscient et en cherche le sens réel, qui serait du ressort de la vieille magie intuitive. Ici donc mystique et occulte se juxtaposent, souvent même s'équivalent. Pour la documentation asiatique, si riche, mais si complexe, on a surtout puisé dans les livres de Mme A. David-Néel.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges-Albert Boutry : *Les phénomènes photoélectriques et leurs applications*, Hermann. — Marc Landau : *Actinochimie*, Hermann. — Mémento.

Dans notre dernière chronique (1), nous avons été sévère

(1) Mercure de France, 15 février 1937, pp. 137-139.

à l'égard de certains professeurs de lycée ou de faculté, qui entreprennent d'exposer la chimie avec un bagage insuffisant et sans y consacrer le soin nécessaire. De tels reproches ne sauraient s'adresser à l'ouvrage de Georges-Albert Boutry, professeur au Lycée Saint-Louis, **Les phénomènes photoélectriques et leurs applications,** qui, en quatre cents pages, réparties entre six chapitres, nous donne une remarquable mise au point d'une question extraordinairement complexe, qui a déjà exigé et exigera encore des milliers et des milliers de recherches expérimentales. Ce livre fait partie d'une série de *Conférences-rapports de documentation,* dont nous avons parlé à maintes reprises (2).

L'auteur s'est constamment préoccupé de « la sénilité précoce » (p. I-5) qui guette son livre, car les phénomènes présentent des aspects « si fuyants que leur interprétation peut devenir une tâche désespérée » (p. I-4) et, parfois, « l'empirisme est presque aussi complet aujourd'hui qu'il y a soixante ans » (p. III-43). Cependant les diverses branches de la photoélectricité ont été inaugurées à des dates déjà anciennes : c'est en 1839 qu'Edmond Becquerel décrivit pour la première fois les phénomènes photovoltaïques (la variation de la force électromotrice de certaines piles sous l'influence de la lumière); c'est en 1878 que l'Américain May découvrit la photoconductivité du sélénium; c'est en 1887 que l'illustre Allemand Heinrich Hertz signala les effets photoémissifs; il faut ajouter les couples photoélectriques (tels que le redresseur à oxyde cuivreux), dont la vogue est plus récente, notamment pour les mesures objectives de photométrie (précision dix fois supérieure à celle de l'œil humain, photométrie stellaire, spectrophotométrie).

Ce sont néanmoins les cellules photoémissives (3), qui présentent, à l'heure actuelle, les plus merveilleuses applications. Sans parler des relais photoélectriques (p. VI-46), elles figurent, comme organes essentiels, dans le cinéma sonore :

Le problème de la restitution des sons, considéré du point de vue

(2) *Ibid.* 15 juillet 1924, p. 475; 15 août 1925, pp. 186-188; 15 mai 1928, pp. 150-151; 15 novembre 1931, pp. 163-164; 15 mai 1932, pp. 170-172.

(3) Nous avons analysé, en son temps, un exposé sur la question (*Ibid.*. 15 juin 1933, pp. 668-669).

photoélectrique, se réduit à celui de la microphotométrie à grande vitesse; la difficulté principale provient de l'enregistrement, où la photocellule ne joue aucun rôle. De même, les difficultés que la télévision rencontre actuellement ne sont pas créées par la photocellule, dont le rôle se réduit à l'appréciation suffisamment fidèle d'éclairements rapidement variables; elles proviennent de la nécessité, dans laquelle on se trouve d'explorer l'image en un temps très court et de synchroniser l'émetteur et le récepteur (p. VI-15).

La photoélectricité a bouleversé notre conception de l'univers; l'auteur, dont ce n'était pas le but, y fait une rapide allusion (pp. I-27); mais cette science nouvelle constitue un exemple typique, qui illustre l'avènement de la technique scientifique : il est probable que nos lointains descendants situeront autour de 1920 la fin de la première période de l'histoire de l'humanité.

§

Marc Landau est un physicochimiste dont l'érudition est considérable. Sous le titre **Actinochimie,** il se propose d'écrire un exposé des relations entre le rayonnement et la chimie : le premier tome est seul paru pour l'instant, mais, comme il contient de nombreuses idées générales, dont la plupart sont incontestables, je ne veux pas tarder à en signaler tout l'intérêt.

Landau s'en prend à bien des *scories* de la méthodologie scientifique. Certes, il ne cite pas Jeans et Eddington, dont nous avons plusieurs fois noté les déductions aberrantes. Mais deux autres Anglais, « Grove et Joule ont cherché pour l'énergie un appui théologique » (p. 71) : Joule écrivait que « toute la machinerie de l'univers, si compliquée qu'elle soit, fonctionne régulièrement et harmonieusement, car le tout est dirigé par la volonté souveraine de Dieu », et Grove ajoutait que « la création est l'acte de Dieu » (p. 73); combien est préférable l'attitude de Louis de Broglie, qui entend « rester dans son rôle de physicien » (4)!

Nous approuvons également Marc Landau, quand il soutient (p. 20) que « la mystique du sens commun ne saurait

(4) *L'Evolution de la physique et la philosophie* (p. 72, Alcan). Cf. *Mercure de France*, 15 mai 1936, p. 141.

nous permettre de faire le choix entre les théories de la physique moderne ». Au surplus, comme dit le philosophe anglais Bertrand Russell (5), « la logique du mysticisme n'est pas entièrement *désintéressée* et *pure*, elle est dictée par une haine particulière du monde quotidien auquel elle doit s'appliquer. »

L'auteur est également bien inspiré de reproduire (p. 25) une phrase du chimiste allemand Justus von Liebig :

Francis Bacon considère l'expérience comme un instrument mécanique qui, une fois mis en branle, produit l'ouvrage par lui-même; or dans les sciences d'observation, tout examen est déductif et à priori; l'expérimentation n'est qu'un moyen de faciliter les opérations de la raison, à l'instar du calcul. La pensée doit, nécessairement et dans tous les cas, précéder l'expérience, si l'on veut que celle-ci ait une signification quelconque.

Henri Poincaré, dans des pages classiques, confirme entièrement le point de vue de Liebig.

Nous n'insisterons pas davantage sur cette première partie du travail de Marc Landau, qui doit attirer l'attention de tous ceux qui désirent acquérir des notions sur le rôle de la pensée théorique.

Mémento. — Il y a juste six mois (6), nous avons relaté avec un scepticisme narquois les prédictions météorologiques parues sous le pseudonyme de Cassiopée (Jean) : froid excessif du 28 décembre 1936 jusqu'au 8 mars 1937. Le malheur a voulu que rarement l'hiver ait été aussi doux : les bulletins ont relaté uniformément : « Temps couvert avec pluies ou bruines intermittentes... Brouillards nocturnes et matinaux, suivis de belles éclaircies... Vent variable... Ciel très nuageux, couvert le soir, avec pluies. » Les maximums en France se sont situés uniformément entre 7° et 13°. L'opuscule portait le titre *Fais ce que dois... Le grand hiver 1936-1937* (Desforges, librairie des Sciences pratiques). « Fais ce que dois », cela consiste, en premier lieu, à ne pas abuser de la candeur des publicistes et du grand public par des calembredaines...

Nous tenons également à signaler la brochure, éditée par l'auteur, Joseph Guillemin, *Ignorance, crime ou folie* (*Aux Français*

(5) Cité p. 30.
(6) *Ibid.*, 15 septembre 1936, p. 592.

qui se trouveront demain à l'avant ou à l'arrière devant le fléau des gaz). Il ne s'agit pas d'une mise au point comme celle de Willm et Chaplet (7); mais l'auteur, qui est chirurgien de son métier, a raison d'insister, après Paul Pouderoux et après Paul Langevin, sur la sinistre duperie des masques filtrants. Il a fait quelques essais sur un *masque isolant* de sa conception (où un circuit fermé produit de l'oxygène et absorbe le gaz carbonique exhalé). Peut-être ces pages trahissent-elles un peu trop l'aigreur d'un inventeur évincé, mais il y a là, sans aucun doute, un problème qui doit être étudié à fond par des savants compétents.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Dr Charles Fiessinger : *La Reconstruction dans l'équilibre. I. Le déséquilibre contemporain.* A l'Etoile, 31 *bis*, rue de Villejust. — Jacques Fourcade : *La République de la province. Origine des partis. Fresques et silhouettes.* Grasset. — Mort de Georges Deherme. — Mémento.

Quel excellent programme que celui du docteur Charles Fiessinger! **La Reconstruction dans l'équilibre.** Tout, chez nous, est à reconstruire parce que tout a été déséquilibré. Non seulement au cérébral (quatre petits mots : Les gens sont fous! vous viennent à la bouche à tout instant), mais au politico-social. La liberté, qui est nécessaire à l'équilibre et qui finit par le produire naturellement quand toutes les actions sociales se sont fait contrepoids, est remplacée par la tyrannie, et la balance ne fonctionne pas. Justement en pareil cas, on dit que la balance est folle. Tout le monde est fou, même la balance!

Dans la démocratie vraie, libre, ce qui est merveilleux, c'est cet équilibre qui se produit constamment et automatiquement entre les êtres, les âges, les sexes, les classes, les idées; tout se combat mais tout se compense et finalement tout s'harmonise, et au repos tout arrive à l'égalité par la liberté. Travail, talent et capital, jeunesse, maturité et vieillesse, homme et femme, ardeur et calme, conservation et modification, etc., etc., tout cela se fait contrepoids, et quand la fraternité complète la liberté et l'égalité, tout finit par s'ordonner et les oscillations deviennent de plus en plus douces. Mais avec la fausse démocratie qui a toujours menacé le monde et qui, depuis le marxisme, fait plus que le me-

(7) *Ibid.*, 15 août 1936, p. 141.

nacer, c'est tout un chaos de forces différentes et foncièrement mauvaises qui se heurtent et qui font se déchirer les pauvres humains : l'envie et la haine, la colère et la vengeance, la tyrannie et la révolte. Jamais la sarabande des péchés infernaux n'a été plus violente, jamais la civilisation n'a couru plus de dangers. L'orgueil des uns, folie de domination des kaisers, et l'inintelligence des autres, folie de confiance des élites sociales, a déchaîné la horde des passions destructrices, et nous assistons à la péripétie peut-être la plus effrayante de l'histoire : l'humanité semble n'avoir plus le choix qu'entre la frénésie des terroristes et la frénésie des antiterroristes; que ce soit celle-ci qui, malgré tout, triomphe! l'autre serait la ruine totale et irrémédiable!

Tour à tour, M. Fiessinger étudie le déséquilibre moral (sexualité, dépopulation, éducation) et le déséquilibre social (criminalité, alcoolisme, folies diverses) et la description de ces maux tient de longues pages, quand le remède pourrait, et c'est d'ailleurs heureux, être résumé en une ligne : refaire au pays un cerveau et une âme. Oui, avant tout racquérir le sens de la responsabilité de ses actes et se guérir de tous les parasitismes et charlatanismes. Une phrase du vieux Pasquier (1560) serait ici à noter par chacun sur son livre de raison civique : « C'est une vieille folie qui court en l'esprit des plus sages Français qu'il n'y a rien qui puisse tant soulager que de telles assemblées (les Etats généraux); au contraire il n'y a rien qui procure plus de torts, et pour une infinité de raisons. » C'est exact : la démocratie parlementaire est devenue non seulement une parodie de la vraie démocratie mais un poison mortel pour le corps social.

L'élaboration de ce poison a été étudiée par M. Jacques Fourcade dans son livre : **La République de la province. Origine des partis. Fresques et silhouettes.** Et le problème qu'il essaie de résoudre est un des plus difficiles qui soit. Comment un pays qui était si sain, si heureux, si confiant il y a environ un demi-siècle, est-il devenu une arène de bêtes féroces, c'est ce qu'on a peine à comprendre. Depuis deux générations, puisque ce mot génération correspond à une trentaine d'années, il s'opère un changement continu et toujours en le même sens dans l'esprit public, un glisse-

ment vers l'extrêmisme jacobin. Les anciennes catégories dirigeantes du pays, qui étaient unanimement estimées et respectées, ont perdu tout ascendant, un peu par leur faute, fétichisme de l'alliance du trône et de l'autel, mais beaucoup plus par le fait de leurs adversaires qui, pour triompher de ces reliquats d'anciens partis, n'ont pas hésité à ouvrir l'outre d'Eole et à déchaîner la tempête des passions révolutionnaires. Depuis cinquante ans la masse électorale pose le principe qu'il n'y a pas de péril à gauche, que le péril est toujours à droite, uniquement à droite, et les gens de droite ont beau prêcher sagesse et civisme quand ceux de gauche prêchent le contraire, c'est vers ceux-ci que se dirige cette masse électorale. Hier encore je lisais dans le *Journal des Finances* un article judicieux du professeur Gaston Jèze, montrant l'abîme financier vers lequel nous roulons, et sait-on ceux qu'il en rendait responsables? Les manifestants du 6 février, qui ne réclamaient que justice contre les fripouilles staviskistes et qui ont été copieusement mitraillés! Autant rendre responsables de la Commune les « Amis de l'ordre » qui, le 22 mars 1871, furent non moins copieusement mitraillés sur la place Vendôme! Quand on voit à quel degré d'aberration politicienne peut tomber un grave professeur de la faculté de droit, on ne s'étonne plus de rien.

Je ne veux pas finir cette chronique sans consacrer quelques lignes à la mémoire de **Georges Deherme,** qui vient de mourir le 25 janvier dernier. Georges Deherme, simple ouvrier typographe, avait fondé vers 1892 la *Coopération des idées,* où voisinaient curieusement anarchistes et socialistes. Je m'étais senti attiré vers cet autodidacte très intelligent et très laborieux, et c'est avec mon aide et celle de Maurice Barrès qu'il fonda un peu plus tard la première de ces Universités populaires qui eurent leur moment de vogue. Plus tard, quand éclata le cyclone de l'Affaire Dreyfus, Georges Deherme se lança dans la mêlée avec une telle fureur antimilitariste que je m'éloignai de lui avec les quelques amis, poètes ou artistes, que je lui avais amenés pour les causeries de son Université populaire. Mais plus tard je le retrouvai très assagi, très raffermi, et je repris ma collaboration à sa revue; parfois même je le trouvais trop autoritaire pour

mon vieux libéralisme impénitent. Il appartenait à la partie droite de l'école positiviste, et il avait fondé un *Groupe Auguste Comte* qui était en somme beaucoup plus l'héritier de la pensée du Maître que certains fanatiques anticléricaux qui se réclamaient de lui. Personnellement, Georges Deherme était une belle âme, une grande intelligence et un noble caractère; même dans ses moments de violence, on ne pouvait trop le blâmer car il n'attaquait que la haine, l'envie, la sottise et la méchanceté. Sa mémoire restera chère à tous ceux qui l'ont connu.

MÉMENTO. — Pierre Angel : *Essais sur Georges Sorel. Vers un idéalisme constructif. De la notion de classe à la doctrine de la violence.* Marcel Rivière. — Georges Sorel a exercé sur les esprits, il y a un quart de siècle environ, une action bien curieuse puisque se réclament de lui à la fois les bolchevistes et les fascistes d'aujourd'hui. C'est que c'était un théoricien de la violence qui comprenait toutes les guerres civiles et même ne comprenait qu'elles, au fond donc un fanatique méchant et stupide, en dépit de son intelligence très réelle et de ses mérites d'ingénieur des ponts et chaussées, que j'admets d'avance. Comme je me suis souvent exprimé sur lui, je n'en dis pas plus long, me contentant de louer, et alors très fort, la science et la conscience de M. Angel qui nous promet sur lui une série de volumes dont celui-ci est le premier. Le second établira les bases philosophiques de la révolution syndicaliste. — Jacques Rennes : *Georges Sorel et le Syndicalisme révolutionnaire.* Editions Liberté. — On voit que l'influence de Georges Sorel continue à agir, puisque sur lui paraissent volume sur volume. Cette influence sera-t-elle bonne! Hélas je crains bien que non. Qui frappe par le poing fermé périra par le poing fermé, a dit je ne sais plus qui. — André Marèse : *Quand serons-nous civilisés?* Chez l'auteur, Boîte postale 84, Dijon. Cet ancien professeur, c'est la qualité dont l'auteur fait suivre son nom, n'a peut-être pas la verve combattive de Georges Sorel, mais il lui est mille fois supérieur par sa réprobation de l'intolérance, idole du théoricien de la violence. Que les doctrines de haine soient dominantes aujourd'hui, cela ne prouve pas qu'elles soient justes, utiles ou belles; et que tant de gens à la suite du dit Sorel prônent les applications terroristes de son principe, cela prouve que la folie coule à pleins bords, comme la démocratie du temps de Royer-Collard. Il est certain que nous cessons de plus en plus d'être civilisés et que la frénésie révolutionnaire nous mène à la barbarie

des pithécanthropes. — Comte de Fels : *Tous les ouvriers doivent être propriétaires.* Flammarion. Voici un programme très séduisant : Création du bien syndical obtenu par la cession aux syndicats des sommes versées aux caisses d'assurances sociales et par le lotissement de fragments des forêts domaniales et d'autres propriétés de l'Etat inutilisées. Mais ceci aurait besoin d'être vu de près. Et d'abord il faudrait savoir si tous les ouvriers veulent être propriétaires, et puis si, une fois qu'on leur aura donné un lot de terrain, ils ne le vendront pas, ou si, le gardant, ils pourront en profiter, ce qui dépendra de la distance qui séparera le lot de leur travail. La chose est donc peut-être moins simple qu'il semble, mais ce n'est pas une raison pour ne pas la mettre à l'étude. — Pierre de Pressac : *A la recherche de l'argent perdu. Etude sur les économies administratives.* Hachette. Un excellent livre qui étudie les économies qu'on pourrait faire dans tous les services publics, mais, hélas ! le vent n'est pas aux économies. Le fait d'avoir fonctionnarisé les agents des autobus, du gaz et du métro à Paris représente plus d'un milliard à la charge du contribuable : 850 millions pour le traitement, 165 pour les retraites. Mais ces agents sont électeurs ! — Eugène L. Guernier : *Civilisations et doctrines d'enseignement, communication du 17 octobre 1936 à l'Académie des sciences morales et politiques.* Alcan. Une étude de premier ordre sur le heurt possible des courants d'humanisme constitués dans l'empire colonial français d'un côté par le bouddhisme-confucianisme-mahométisme-fétichisme, de l'autre par le christianisme et le rationalisme scientifique; si ces courants ne sont pas harmonisés, ce peut être la ruine de toutes ces civilisations. L'enseignement des indigènes doit d'après l'auteur être orienté vers les écoles professionnelles plutôt que vers les facultés conduisant aux professions libérales. — Dans la *France active* de février 1937, un article du signataire de cette chronique exposant que la politique du gouvernement actuel poursuit deux buts : l'étranglement des classes possédantes et l'asservissement des catégories produisantes. — Dans *L'Espoir français* du 12 février, un article très documenté sur la vie de l'ouvrier en U. R. S. S., vie qui ferait hurler nos ouvriers les plus communistes. Le salaire moyen de l'ouvrier russe est de 220 roubles par mois au plus, et le pouvoir d'achat du rouble est celui du franc pour les denrées alimentaires très ordinaires; pour les vêtements, même nécessaires, la différence devient énorme. L'*Action contribuable*, dans son numéro spécial du 5 février, donne un remarquable article de Joseph Barthélémy : L'impôt dévore le pays. En 1937, sur un revenu total de 200 à 250 milliards en francs Auriol, le contribuable devra payer 80 milliards; comme

l'impôt ne produira que 50 milliards, il faudra demander le reste à l'emprunt; et si l'emprunt ne le procure pas, ce sera une nouvelle inflation, donc une nouvelle dévaluation du franc, donc une nouvelle hausse des prix. Les politiciens sont fous!

HENRI MAZEL.

PRÉHISTOIRE

Gérard de Lacaze-Duthiers : *Mauer, film; les Origines*, II, 3 vol., pet. 8°, Paris, Bibliothèque de l'Artistocratie. — P. Saintyves: *Corpus de Folklore préhistorique*; t. III, *Normandie, Somme, Nord, Wallonie, Bretagne*; Paris, Ed. Emile Nourry (Thiébaud), gr. 8°, 611 pages.

M. de Lacaze-Duthiers a pris prétexte de la découverte dans le village de Mauer, en Rhénanie, d'une mâchoire préhistorique humaine pour tenter de reconstituer sur cette base, qu'on peut appeler fragile, une vue d'ensemble de toute l'Humanité et même du Monde. On a donc dans ces trois volumes un traité de cosmographie, de géologie, de paléontologie animale et végétale, enfin de paléontologie humaine, afin de situer les trois étapes parcourues sur la terre :

Avant l'Homme de Mauer;

Au temps de l'Homme de Mauer, dont la mâchoire manifeste des caractères simiens d'une part, anthropiques de l'autre, et qui par suite représenterait le chaînon tant cherché entre les deux branches, celle des grands Anthropoïdes et celle des Hommes définitivement différenciés;

Après l'Homme de Mauer, c'est-à-dire la naissance et la formation des diverses races proprement humaines.

Sur ces sujets si divers et si complexes, existent déjà des traités savants, des manuels, de grands articles dans diverses encyclopédies. Mais M. de Lacaze-Duthiers se place à un point de vue tout autre qu'on ne l'avait fait; ou du moins, de tous ces travaux savants, il a voulu faire surgir l'aspect spectaculaire et, si l'on peut dire, dramatique et affectif; il s'apparente ainsi à la lignée des romantiques et des évolutionnistes de la période héroïque et vulgarisatrice, à Clémence Royer, à Letourneau, à Du Cleuziou, et même à Gustave Le Bon première manière. D'où le sous-titre *Film*, qui paraît d'abord bizarre, et, dans le tome I, tout un développement accompagné d'un vocabulaire, sur la nature essen-

tielle, les défauts, les possibilités évocatrices du cinéma.

D'où aussi une forme nouvelle d'exposé; chaque chapitre est le discours explicatif du speaker; et les faits ne sont décrits que par rapport à leur adaptabilité cinéma-scénique. L'idée n'est pas mauvaise; je crois d'ailleurs qu'on l'a mise déjà à exécution aux Etats-Unis dans un grand film paléontologique d'après le célèbre ouvrage d'Osborn; film où l'on vit projetés des dinosaures et tous les monstres dont les divers musées du monde possèdent des squelettes; mais je ne sais plus si parmi eux on fit évoluer les premiers hommes, ou leurs prédécesseurs reconstitués théoriquement.

Que la préhistoire, par les restes squelettiques et par les restes techniques en pierre, auxquels on peut ajouter, au moyen de l'ethnographie actuelle, l'outillage en bois, nacre, écorce, fruits durs, textiles, etc., puisse fournir des films intéressants est évident. Le tout est de savoir s'y prendre et faire d'un documentaire une œuvre d'art. C'est le désir de M. de Lacaze-Duthiers dans ce volumineux exposé des éléments utilisables; c'est aussi le nôtre. Mais il semble qu'au cinéma comme au théâtre, le vrai génie soit devenu rare, bien que les techniciens excellents abondent; mais ce n'est pas la même chose.

§

Le tome III du **Corpus de Folklore préhistorique** entrepris par le regretté P. Saintyves, et dont Mme Camille Nourry-Saintyves a pris à cœur de continuer la publication, est constitué par cinq mémoires seulement, mais tous les cinq de première importance par le dépouillement complet des publications et par la masse de matériaux épars ainsi réunis et rendus maniables.

P. Saintyves lui-même avait fait la Normandie, par départements (pp. 7-154), en ajoutant une bibliographie considérable à laquelle il ne manque que peu de chose (annuaires départementaux; journaux locaux). La Somme a été faite par Mme Nourry; en ajoutant ce mémoire à ceux antérieurement publiés dans le *Corpus*, on est certain d'avoir un relevé définitif. De même le relevé de Mlle C. Leroy pour le département du Nord est une bonne mise au point d'un folklore

préhistorique en fait très pauvre. Mes enquêtes dans le pays (régions de Valenciennes et de Bavai) ne m'avaient rien fourni qui ne fût déjà connu. George Laport s'est chargé de la Wallonie; ce mémoire comprend un grand nombre de documents inédits ou qui paraissent tels puisqu'il n'y a pas de renvois bibliographiques; l'auteur parle à la fin de la bibliographie d'enquêtes personnelles, mais cette bibliographie est nettement insuffisante; il y a des documents importants dans Chalon, *Fétiches, Idoles, Amulettes,* Namur, 1921, t. II, index au mot *pierre.*

Considérable et du plus haut intérêt (car tous ces documents étaient d'un accès difficile) est le mémoire sur le folklore préhistorique de la Bretagne par G. Guenin, précédé d'une bibliographie par P. Saintyves; quiconque a entrepris des relevés de ce genre en connaît l'aridité et éprouve parfois la nausée ou des crises de désespoir de ne jamais voir la fin. Le tout occupe dans le *Corpus* les pages 273-563; les folkloristes et les touristes qui s'intéressent à la Bretagne spécialement peuvent obtenir ce mémoire en tirage à part.

Trois index, comme dans le tome II, terminent le volume : des lieux; des personnes; et des matières ou sujets; à elle seule leur rédaction, due à Mme Nourry, représente un travail énorme. Et je prie de croire (les lecteurs du *Mercure* savent que je ne suis guère tendre) que mes adjectifs ont ici leur valeur pleine. D'autant mieux que je suis moi-même enfoncé en ce moment dans un travail de même sorte dont j'aspire à voir la fin, car il m'abrutit.

Grâce à ces trois volumes, une partie de la France est déblayée; sur cette masse de matériaux on va pouvoir construire de nouvelles théories générales, plus larges que celles de Paul Sébillot dans son *Folklore de France.* Notamment, le problème des localisations, avec reports sur cartes, de divers thèmes caractérisés commence à s'éclairer. Mais il faudrait que ce *Corpus* fût continué. Saintyves a laissé plusieurs mémoires en train; il en avait aussi reçu de divers collaborateurs pour d'autres régions encore mal connues; enfin il avait des promesses fermes d'enquêteurs locaux. Le tout peut former un tome IV et un tome V. Dans le tome IV, il y aurait l'Alsace par M. Linkenheld; un supplément du

même auteur sur la Lorraine; le Mâconnais par M. Gabriel Jeanton, dont j'ai souvent cité ici les excellentes monographies; j'ai en train l'Ardèche; on espère avoir le Limousin. Le seul moyen d'assurer la publication des tomes IV et V est évidemment de couvrir les frais considérables occasionnés par celle des trois volumes parus. En principe, cette série devrait se trouver dans toutes les bibliothèques universitaires et municipales; et dans bien d'autres, puisque le folklore préhistorique, comme tout le reste du folklore, est l'un des éléments constitutifs de la mentalité et de la nationalité françaises. Le folklore détermine depuis des siècles dans les masses des actes et des réactions qui se meuvent dans un tout autre plan que l'utilité économique ou l'activité politique, mais avec autant de force. C'est ce qu'ont parfaitement compris des hommes eux-mêmes sortis du peuple, Mussolini et Hitler sans aller plus loin.

Et même dans la Russie prétendue communiste, la force de notre science a été de nouveau si bien reconnue par le gouvernement que dans l'U. R. S. S. les recherches d'ethnographie, de préhistoire et de folklore ont été réorganisées entièrement et ont produit de nouveau une masse imposante de travaux, comme je le dirai dans une autre chronique.

C'est donc à bon escient qu'on fait ici un appel en faveur de ce *Corpus de folklore préhistorique* et de sa continuation.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue de Paris : petite justification du conte; Henri Duvernois vu et dessiné par M. Albert Flament. — *La Revue Universelle* : feu Charles Martine, collectionneur, un Watteau et la police. — *Commune* : un épisode de la guerre d'Espagne. — *Le Correspondant* : en 1884, le comte de Paris défend qu'on le dise « prétendant ». — *La France active* : Hugues Rebell, au siècle dernier, prévoit l'éloquence impudente de M. Adolf Hitler. — Mémento.

Comme je venais de lire (*Mercure*, 1er février) l'article de notre éminent directeur, M. Georges Duhamel, traitant du « Métier d'Invention » et maltraitant assez, en particulier, le conte, parce que n'y excellent pas tous ceux qui en publient dans la presse quotidienne, je songeais au pauvre grand Villiers de l'Isle-Adam de qui les *Contes cruels* parurent en leur virginité dans le *Figaro* et le *Gil Blas*, à Paul Arène, à

Banville, à Barrès, à quelques autres, à Maupassant qui, somme toute, n'a pas publié tant de « récits médiocres », s'il n'a pas toujours eu des réussites égales à *Mouche*. Je me disais aussi que le journalisme avait poussé un Georges Courteline à produire et que l'œuvre où figurent tant de contes parfaits du père de Boubouroche et de M. Badin demeurera un des très hauts témoignages littéraires de ce temps. Je me disais aussi que si M. Duhamel peut déclarer sans une sévérité excessive que sur cent contes publiés, gaspillés, dans la presse parisienne, il n'y en a pas trois qui « méritent d'être relus », la même proportion est applicable au roman d'aujourd'hui, à celui d'hier aussi bien. A la postérité, de tirer l'or pur de l'amas des choses imprimées. Et je gage à coup sûr qu'elle ne retiendra pas un seul titre de ces milliers d'ouvrages que l'on voit éditer à présent et qui, d'abord dans la presse, vulgarisent bassement, souvent jusqu'à une trahison due à l'ignorance la plus éhontée, les œuvres originales de nos meilleurs historiens...

Je réfléchissais ainsi, lorsque la nouvelle me parvint, du décès d'Henri Duvernois. Nous étions de grands amis. Mon amitié cependant n'a point de part à cette déclaration que Duvernois fut un conteur de très grand mérite et qu'un choix judicieux de ses contes donnerait un volume digne de ceux de Musset qui les écrivait, lui aussi, pour les gazettes. (Dans un de ses « Tableaux de Paris » toujours si justement colorés — **Revue de Paris,** 15 fév.) — M. Albert Flament donne ce fin et très fidèle portrait de l'écrivain :

DUVERNOIS. — Il aimait raconter, — n'importe quoi, — très vite et à voix assez basse, — mais il y mettait tant de finesse dans le détail, dans le choix tout naturel des mots, qu'il enchantait, — sans chercher d'effet que dans le menu, et parfois tout à la fin du petit récit.

Ses personnages de prédilection, petites femmes, petites gens de Paris, demeuraient dans le même cercle fermé, qu'il élargissait à sa guise par l'humanité, l'humilité du détail. Il n'élevait jamais la voix, en parlant, pour accaparer l'attention du cercle, il ne se créait pas de vocabulaire, n'usait point de mots pittoresques, d'adjectifs trop souvent pareils aux bijoux à 100 francs qui veulent rivaliser avec ceux de Cartier.

Il me faisait penser à ces charmantes ouvrières qui emplissent

les longues tables des ateliers de leurs floraisons printanières, humbles, mais fraîches, — à ces garnitures de fleurs artificielles ayant les apparences de la réalité, et que l'on employait jadis à l'ornementation des corsages de bal ou des chapeaux, voire des vases dans les salons et qui possédaient, même sur le bord d'un pétale, quelque goutte d'eau, faite d'une perle de verre sans trou, et qui pouvait évoquer une larme tombée du ciel ou de l'œil d'une femme.

Il était l'Ariel du faubourg Montmartre et du boulevard Bonne-Nouvelle. Il était gentiment gai, gentiment simple, gentiment parisien, gentiment satisfait, prodigieusement courageux, laborieux à l'extrême. Il gardait de la grâce dans la dure nécessité et mettait tout son secret le plus cher dans ses largesses pour les siens.

Ce gracieux Dostoïewsky d'atelier de fleuristes de la Butte, cet observateur aigu, sensible, n'avait pas émoussé sa sensibilité en vivant.

Il m'eût semblé difficile d'apprécier tous ses mérites littéraires, si le hasard ne m'avait fait connaître la rigueur et le courage de ses débuts et sa modestie renouvelée.

Tout dans ce caractère était délicatesse, bonté, camaraderie, aptitudes, adaptations, renoncement, — jusqu'à ce nom, si gentiment bourgeois, qui évoquait la chaussée parisienne, qui faisait penser à une fenêtre entr'ouverte, à un gentil chapeau de midinette, à un minois souriant, et acompagnait, si rassurant, le titre de ses nouvelles, une trouvaille : Henri Duvernois.

Oui, Henri Duvernois, s'il fut tout cela, fut davantage encore. L'homme qui a écrit *Morte la bête...* est un écrivain qui l'on ne cessera de lire.

§

Dans **La Revue Universelle** (15 février), M. Léo Larguier trace une image bien attachante d'un feu M. Charles Martine qui était un collectionneur un peu toqué et fort avisé aussi. Le biographe de Corot et de Jean Jaurès termine sa petite monographie du client de la brocante par cette anecdote curieuse :

J'écris ceci devant la cheminée de ma bibliothèque et je songe qu'il y laissa, vers 1922, me semble-t-il, une peinture sur panneau dont l'histoire vaut d'être contée, pour finir.

En allant à l'école des Beaux-Arts, il aperçut un jour, rue

Bonaparte ou rue de Seine, trois tableaux dans la vitrine d'un encadreur.

Un inconnu les avait confiés à ce boutiquier et ils étaient attribués à Breughel de Velours.

Martine en emporta un, après avoir donné un acompte au marchand qui le connaissait depuis longtemps, car il n'avait pas les huit cents francs qu'on en demandait, mais il était sûr que c'était là un Watteau.

Il l'étudia patiemment, trouva la gravure de ce tableau dans un album de la bibliothèque et arriva chez moi avec cette magnifique pièce qui valait certainement plus d'un million à cette époque.

Cela représentait le passage d'un gué par des soldats. Au milieu d'eux, sur une mule, il y avait une vivandière au corsage rouge.

Il abandonna ce Watteau sur ma cheminée pendant deux ou trois jours.

Un soir, il sonna à ma porte, l'air défait.

Il venait chercher son tableau que lui réclamait la préfecture de police.

Un agent des brigades de recherches ayant dans sa poche la photographie des trois panneaux qui avaient été volés, pendant la guerre, au musée de La Fère, était entré chez l'encadreur en apercevant les deux qu'avait laissés Martine.

Le marchand donna l'adresse de l'acheteur qui fut prié de restituer sa trouvaille.

En sortant de chez moi, il acheta deux bougies, un paquet de cigarettes et il veilla ainsi jusqu'à l'aube le Watteau qu'il avait posé sur sa table de nuit et qu'il alla rendre de grand matin.

C'était là sans doute la plus belle pièce de ce musée irréel dans lequel il rangeait ses occasions manquées et ses trésors perdus.

Ni écrivain, ni peintre, ni sculpteur, mais, tout de même, poète et artiste, Charles Martine était de ces hommes qui savent mêler beaucoup de songe à beaucoup de science.

L'espèce en devient rare et le temps favorisera sans doute de moins en moins ceux qui pensent que la vie doit être une promenade à travers les idées, l'art et les souvenirs du passé.

La récolte magnifique avait été faite par les grands collectionneurs du XIXe siècle dont j'ai parlé, mais l'ami qui a brusquement achevé l'étape humaine était de leur famille et il eût été capable, la bague de Mme de Pompadour à son doigt, de retrouver l'améthyste épiscopale de Bossuet, l'édition de Ronsard biffée par Malherbe, le compas de Vauban, la canne à pommeau d'or de M. Honoré de Balzac et *les bijoux perdus de l'antique Palmyre...*

§

Commune (février), publie des « Lettres d'Espagne » signées Jef Last, qui émanent d'un « premier lieutenant du 5e régiment de l'armée républicaine ». L'épistolier rapporte ce qu'il voit, d'un trait strict, presque froid et qui impressionne d'autant plus. Ce qui suit est daté du 6 octobre 1936; le moindre commentaire ne pourrait qu'affaiblir l'enseignement de cet épisode de la guerre pour la liberté qui désole l'Espagne :

En marchant vers la gare... je voyais parmi nous Nicasio qui a 17 ans et Orubio, ouvrier agricole, qui avait marché trois jours pour venir nous rejoindre de sa montagne. Au début nous avons beaucoup ri à la caserne, parce qu'il s'était fait raser une faucille et un marteau dans ses cheveux. Il n'y a que dans les villages qu'on invente des trucs pareils! Un jour que je me promenais avec Orubio sur l'avenue de la République, tout d'un coup et sans motif apparent, il fondit en larmes. Il me montrait une femme qui donnait le sein à sa gosse tandis qu'une petite de trois ans s'accrochait à sa jupe. « Les miens avaient exactement cet âge », me dit-il, « trois ans et deux mois, quand les fascistes les ont fusillés avec ma femme. Elle ne voulait pas trahir l'endroit où je m'étais caché. »

A partir de ce moment personne ne s'est plus moqué d'Orubio. Lui-même il expliquait ainsi sa coiffure : « Si les fascistes m'attrapent, au moins ils sauront que je suis communiste. »

§

M. Claude Barjac donne au **Correspondant** depuis août dernier une série d'articles truffés d'inédits concernant l'attitude du comte de Paris au lendemain de la mort du comte de Chambord. La revue du 10 février contient une note en date du 17 septembre 1884, écrite par Ludovic de Beauvoir. C'est un « exposé des vues du Prince », à l'intention de Dalloz, le directeur du *Moniteur*, organe parisien de l'orléanisme. On lit, dans cette note :

La désignation de *prétendant* ne peut s'appliquer au Comte de Paris, parce qu'elle implique l'idée d'un roi *in partibus* qui est en état de guerre avec le gouvernement, les institutions, les lois du pays, soit d'ailleurs qu'il se contente de jouir paisiblement

d'une royauté fictive, soit qu'il prenne cet état de guerre au sérieux et le manifeste non plus seulement par des proclamations, mais par des conspirations effectives. Le Comte de Paris n'est pas un prétendant, mais il est le représentant de l'idée monarchique. Par la mort du Comte de Chambord, par les manifestes républicains du prince Napoléon, il est le seul représentant de cette idée et rallie autour de lui dans un seul faisceau tous ceux qui attendent du retour à cette idée le relèvement de la France, que leurs sympathies aient été autrefois pour la Restauration, la Monarchie de juillet ou l'Empire. Tant qu'un seul Français pensera ainsi, le Comte de Paris représentera pour lui ce gouvernement réparateur. Le vote du congrès ne saurait empêcher aucun citoyen de penser ainsi et les républicains travaillent tous les jours à augmenter le nombre de ces citoyens soucieux de l'avenir.

...Il (le comte de Paris) est officier territorial. C'est une tradition de famille de considérer comme un honneur de porter l'épaulette française : mais cette épaulette, que le gouvernement de M. Grévy n'a pas jugé à propos de lui retirer au moment où il frappait ses parents, ne l'oblige à rien en temps de paix si ce n'est d'observer les lois de la nation à laquelle il appartient, comme tout autre citoyen.

Sans violer aucune de ces lois, sans s'abaisser à de mesquines intrigues, à de vaines conspirations, le Comte de Paris est donc, par la force même de sa situation, le chef unique et naturel des conservateurs. Nous évitons à dessein de dire le chef du parti conservateur, parce qu'il n'est pas un chef de parti et que les conservateurs ne seront plus un parti au jour prochain où ils verront tous les honnêtes gens déserter les rangs républicains pour grossir les leurs. Ils seront la France entière.

§

Dans **La France Active** (janv.-fév.), M. Auriant intitule « Une conception héroïque de la vie » un essai d'une surprenante actualité qui remet en lumière la philosophie sociale du regretté, du trop oublié et délaissé Hugues Rebell. Elle est de lui, cette réponse à une enquête de la défunte revue : *L'Ermitage,* où l'on pourrait voir les allusions d'un partisan, aux dictatures qui sévissent aujourd'hui à Moscou, à Rome et à Berlin :

L'Etat socialiste vers lequel la foule tourne aujourd'hui son regard avec le désir d'un Moïse contemplant la terre promise,

répond Rebell, réalisera, sous la banière hypocrite de la liberté, une tyrannie plus effrayante que toutes celles d'autrefois : la tyrannie aveugle de la machine qui ne discute pas, qui ne raisonne pas et broie les individus avant même qu'ils aient eu le temps de pousser un cri. D'autre part, une liberté illimitée aurait pour conséquence l'avènement au pouvoir de la populace, c'est-à-dire l'oppression par le nombre de la petite théorie des intellectuels — et, pour le bien général, la ruine du luxe et de toute vie consacrée à la beauté. L'artiste, si une utopie lui est permise, préférera donc, entre tant de despotismes, celui d'un homme ou d'une aristocratie — l'arbitraire de ce genre de gouvernements absolus pouvant être la justice, en arrachant des êtres d'exception aux lois faites pour le troupeau.

Hugues Rebell préconisait le règne des « Trois Aristocraties », tandis qu'Emile Henry bravait le jury qui l'allait condamner à mort, par la lecture d'une déclaration que nous pouvions réciter par cœur — nous, les « jeunes » d'alors — et qui éblouit Maurice Barrès, déjà un ex-« ennemi des lois ».

Il y eut, en vérité, du vaticinateur, dans ce singulier petit homme gras, glabre, le teint rouge d'une bouchère, qui, chantant l'œuvre de Bismarck, le faisant parler, semble donner le ton à M. Adolf Hitler pour quelqu'un de ses impudents discours :

Richelieu a fondé la France! Je fonde l'Allemagne! Ah! ah! l'or pris et répandu! Ah! ah! le sang qui coule : je m'en soucie bien. Ma pensée habite une plus haute montagne que la petite morale de la multitude : la montagne de l'avenir d'un peuple.

. . . .

Toutes les nations passent dans l'éternité comme les navires devant ton vaisseau-amiral. Allemagne! Allemagne! pavoise ton navire et que j'entende dans les siècles les coups de canon du salut!

Ainsi que le bruit des hautes cimes que le vent agite, ainsi que la musique des grands arbres pendant la tempête, le frémissement de la pensée allemande s'entendra au loin.

Car tous ces chevaux furieux et affolés qui bondissaient et se précipitaient sans savoir où, je les ai attelés à mon char afin de les conduire d'un galop sûr vers le but que je rêve. Tout devant tendre à la gerbe, au bouquet, à l'Unité : homme, j'ai de mes passions créé ma personnalité : maître, j'ai des petites patries bâti la grande patrie allemande!

Mémento. — *La Vie* (10 février) célèbre par vingt témoignages de valeur ses vingt-cinq ans d'existence. M. André Ménabréa expose le programme de la revue et, M. John Charpentier, ses rapports avec les Lettres, tandis que ses directeurs-fondateurs, MM. Marius-Ary Leblond rapportent un entretien qu'ils eurent avec « V..., l'arrière-petit-fils d'Alceste ». Il leur adresse ce reproche : « Vous vous jouez toujours » après avoir constaté : « Avouez que vous méritez d'être fusillé. » Comme de tout temps MM. Tharaud, aujourd'hui MM. Leblond emploient le singulier ou s'y essaient pour bientôt reprendre le « nous » habituel aux Goncourt. Nous souhaitons à *La Vie* une longue prospérité sous l'égide fraternelle qui lui a fait traverser un quart de siècle avec honneur.

Etudes (5 fév.) : M. L. Jalabert : « La Turquie nouvelle ». — « Madagascar : faucille et marteau », par M. A. Brou.

Les Humbles (janv.) : « Après les procès de Moscou. Appel aux hommes. Réponses des Intellectuels. » Celles-ci sont peu nombreuses. Commentaires de M. Maurice Wullens.

Le Divan (fév.) : Poèmes de M. André Payer. — « Stendhal et ses cousins d'Amérique », par M. Louis Royer.

La Nouvelle Revue critique (fév.) : « Les petits poèmes de la grande guerre », un très curieux article de M. Pierre Bathille. — « En écoutant Paul Valéry », par M. Louis Le Sidaner.

Europe (15 fév.) : De M. Pierre Morhange, un exquis « Air de flûte improvisé pour l'anniversaire de Henri Heine ». — « Civil et militaire », par M. A. M. Petitjean. — De M. J. R. Bloch : « Juin 36, février 1937. » — M. Luc Durtain : « Les 50 ans de théâtre de Lugné-Poe. »

La Muse française (15 fév.) : « Naissance du Poète », par M. André Fontainas, qui évoque bellement le souvenir de Marcel Ormoy. Et les derniers livres de celui-ci inspirent un bel article à M. Philippe Chabaneix.

L'Amitié Guérinienne (octob.-décemb.) : « Pour ou contre Maurice de Guérin? » par M. P. Fleuriot de Langle.

L'Auvergne (1er cahier 1937) : « Les sept favres », par M. H. Pourrat. — « Le drame de Noustaillac », par Mme Suzanne Robaglia. — Hommage à la poésie féminine en Auvergne : poèmes de diverses dames.

L'Homme réel (janv.) : M. G. Belin : « Gouverner contre la misère. » — M. Ed. Berth : « La propriété selon Proudhon ». — « Le mort tire le vif », par M. Jacques Surier.

L'Alsace française (10 fév.) : Hommage à la mémoire de Jules Siegfried.

Arts et Idées (fév.) : M. H. P. Livet : « Maurras et Péguy ». —

« Miroirs de Notre Temps », par M. Ramon Massiez qui les achève par une ballade à la manière de M. Paul Fort.

La revue doloriste (1er fév.) : Enquête sur le « dolorisme ». Une saine réponse de Mme Lucie Delarue-Mardrus qui avoue sa peur de la douleur, tandis que tant de femmes-écrivains la louent de les inspirer!

Toute la Vie (15 janv.) : M. J. de Clairval : « Le féminisme et la femme ». — De M. Saint-Romun : « Edmond Rostand, moraliste ».

Marsyas (janv.) : « Les liens », poème de Mme Amy Sylvel. — « Eugène Montfort », par M. Denis Saurat. — « Albert Pestour », par M. Sully-André Peyre. — Suite des « Papiers de Charles Rafel ».

Revue des Deux mondes (15 fév.) : Suite des « Nouveaux carnets » de Ludovic Halévy qui, entre autres, y rapporte la fin de son beau-frère, le grand et malheureux Georges Bizet. — « Solitude de Baudelaire », par M. Paul Hazard. — Début d'un « Alexandre Ier de Russie », par M. Maurice Paléologue.

Revue bleue (6 fév.) : M. F. Baldensperger : « Eugène O'Neill ». — M. R. Schwab : « A quelle distance la terre est-elle de Corneille? » — « Mozart à Salzbourg », par Mme M. Yourcenar. — M. L. Dugas : « Les rapports de la raison et de la foi d'après Spinoza ».

L'Archer (janv.) : « Le roman français durant la dernière décade », par M. John Charpentier. — M. O. Navarre : « Les femmes dans la société grecque ». — M. Marcel Coulon : « La chienne du capitaine Lasphrise ». — La suite des cahiers si émouvants de M. le Dr Paul Voivenel : « Avec la 67e division de réserve ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Bulletin de naissance de l'Académie Mallarmé (*Paris-Soir*, 15 février). — De la rue des Saints-Pères (*le Progrès de l'Allier*, 11 février) à Neuilly (*Sillage*, 15 février). — Les débuts de Barrès (*le Temps*, 10 février). — Pour la publication des lettres de Bourget (*Demain*, 21 février). — Quand Soliman Pacha et le Père Enfantin buvaient à l'Empereur (*Marianne*, 17 février). — Le vin et la littérature (*le Vigneron du Midi*, 15 février). — Une thèse sur le « Chat Noir » (*la Patrie*, 7 février).

Académie, dit le « Quillet » : Société de personnes qui se réunissent pour s'occuper de littérature, de sciences, de beaux-arts, etc.

Académie, dit le « Larousse » : Ecole philosophique fondée à Athènes, dans les jardins d'Académos, par Platon.

M. Jean Ajalbert, qui dans **Paris-Soir** cite ces définitions, ajoute :

Laissons tous les dictionnaires, de Vapereau et de Bescherelle à Littré. Aucun ne nous fournirait une définition pertinente de l'académie qui vient de se fonder. C'est une sorte de monument vivant et perpétuel, un temple du culte à la mémoire du poète crucifié par la foule de ses contemporains, écouté avec une ferveur comme religieuse par une jeunesse croyante autour de son enseignement, aujourd'hui, — je ne voudrais pas dire divinisé, — mais dressé comme l'image la plus pure, comme le symbole même de la poésie...

Ce poète, comment ne serait-ce pas Mallarmé? L'Académie Mallarmé prolongera son souvenir, tant sous le toit du Val-Changis, la propriété de M. Edouard Dujardin à Avon-Fontainebleau, vouée à être aménagée en « Maison de Retraite des Poètes », que dans les salons de chez Drouant, où nos Mallarméens décerneront un prix, et à la Bibliothèque nationale.

Douze de la poésie créent l'Académie Mallarmé, ainsi est intitulé l'article de M. Jean Ajalbert. Douze, pas longtemps. M. Francis Jammes, puis M. Paul Claudel, puis M. André Gide, avons-nous lu, ont fait connaître qu'ils ne seraient pas de la nouvelle académie. Ce n'est pas qu'ils se réservent pour l'Académie française : parmi les membres de l'Académie Mallarmé, on remarque M. Paul Valéry, qui, pour être des Quarante, n'a pas craint un double emploi. Et l'article de *Paris-Soir* est signé, précisons : « Jean Ajalbert, de l'Académie Goncourt et de l'Académie Mallarmé. »

C'est tant mieux qu'un certain nombre des familiers de la rue de Rome, au lendemain du cinquantenaire du Symbolisme, songe à perpétuer la mémoire du poète d'*Hérodiade.* Nous venons de nommer Ajalbert, Valéry, Dujardin. Nommons Vielé-Griffin, Saint-Pol-Roux, Albert Mockel, Maeterlinck, A.-Ferdinand Herold, Paul Fort, André Fontainas.

§

Aurons-nous une Académie Remy de Gourmont? C'est plaisir de noter les hommages à l'auteur du *Livre des Masques.* Après l'apposition d'une plaque sur la maison où Remy de Gourmont, alors étudiant, habitait à Caen, voici, dans le **Progrès de l'Allier**, une très complète étude de M. Pierre Delatère. Sept colonnes de journal, quasi toute la page, em-

ployées à retracer *la Vie laborieuse et ascétique de Remy de Gourmont*, cela devait être signalé.

Je ne puis m'imaginer la rue des Saints-Pères sans la silhouette hésitante et lointaine de Remy de Gourmont, écrit M. Pierre Delatère. Par cet après-midi dominical, je suis lentement le trottoir aux larges dalles. Il y a de la mélancolie et de la sérénité sur les façades lépreuses. Les boutiques ont clos leurs volets, planches d'un autre âge à ferrures rouillées. Quelques hôtels vétustes se tassent dans un silence de couvent. Des passants isolés, des religieuses paisibles s'acheminent dans la fraîcheur de l'hiver. Des vêpres, sans doute, les convient, dans l'ombre des nefs, à des fêtes d'or et d'encens. Je me suis arrêté en face d'une porte charretière trapue comme une entrée de grange. Son vert foncé rappelle les équipages campagnards. Au-dessus de son encadrement de pierres ripolinées d'ors, je lis des numéros : 71 et 73.

Entre ceux-ci, la plaque de marbre, si évocatrice dans sa simplicité : *Ici vécut Remy de Gourmont, 1898-1915.*

Je pousse le petit vantail pratiqué dans la porte. Franchirai-je cette ouverture? Des femmes parlent dans le calme sonore de la cour. A quoi bon aller plus avant, troubler cet entretien, monter au cinquième étage? Faut-il revoir l'escalier qu'il gravit tant de fois en rentrant d'une visite au *Mercure* ou d'une promenade aux quais?

Chères maisons de Paris la grand' ville, combien de souvenirs dans les appartements, encore tout vibrants du permanent labeur de ces auteurs qui, eux, bien plus de quarante heures, œuvraient et qui sont morts, un soir, en écrivant...

C'est aux *Gloires de Neuilly* que Mme Gérard d'Houville, dans **Sillage,** consacre, en pèlerine, une visite :

Je croyais le nom de Neuilly à jamais attaché à l'un des épisodes les plus illustres de l'histoire littéraire. Tel, Damas a son chemin de Saint-Paul, Neuilly avait son pont, où Pascal entraîné par des chevaux emportés vit s'ouvrir un gouffre devant son épouvante et fit dater de cet accident qu'il évita sa conversion et le miracle de sa grâce...

Mais il paraît que cet épisode est une légende... Neuilly possède d'autres titres historiques et littéraires à la célébrité. Je n'évoque que ces derniers : Baudelaire, dont le tuteur était maire de Neuilly habita rue Louis-Philippe, et Théophile Gautier, qui habita et mourut rue de Longchamp, lui donna son nom.

Maints écrivains, depuis lors, goûtèrent, goûtent encore le charme, et des vastes avenues, et des rues restées provinciales. Car partout le promeneur évoque la province : à Neuilly quand ce n'est pas rue des Saints-Pères.

Le comte Robert de Montesquiou, jadis, fut-il un des premiers à remettre littérairement Neuilly à la mode, avec les fastes de son Pavillon des Muses? Gyp le précéda-t-elle? Ou Maurice Barrès qui vécut longtemps et mourut au numéro 100 de ce boulevard Maillot qui, aujourd'hui, porte son nom.

Plus particulièrement Mme Gérard d'Houville évoque

cette Maison-Musée, qu'habitait, quartier Villiers, la famille Ochsé, hélas! dispersée par la mort. Louise Ochsé, la délicieuse artiste qui sculpte avec tant de grâce les visages et les fruits, et Fernand Ochsé, son beau-frère, dont la peinture, dont les décors ont fait, depuis, apprécier et admirer son original et ingénieux talent, se sont exilés... à Paris. Quand Julien Ochsé, ce poète, ce romancier nostalgique que Henri de Régnier aimait, quand Julien et ses parents vivaient, nous avons assisté en cette accueillante maison, où régnaient les collections, meubles et robes du second Empire, à des fêtes inoubliables.

Contribution à l'histoire de l'art :

Le goût et l'imagination des Ochsé furent précurseurs de toute une mode, depuis les féeries du noir et blanc jusqu'à des tableaux animés, véritables petits ballets inspirés par des poèmes et où bizarreries et réussites étaient tous des régals nouveaux.

Faut-il considérer le Jardin d'Acclimatation comme faisant partie de la commune de Neuilly?

On allait y admirer, voici sept ou huit ans — est-il encore là? — un très grand singe, d'une espèce rare et magnifique. Une telle intelligence et une telle tristesse se lisaient en ses regards que je l'évoque avec émotion. Il savait des secrets millénaires sur l'âme des bêtes, et son austérité méditative, s'il avait pu s'exprimer, lui aurait valu d'être classé dans le règne animal, au rang d'un Pascal ou d'un Barrès...

§

« Croyez-vous qu'avec du travail je puisse faire quelque chose? »

C'est Barrès qui se renseignait ainsi auprès d'Auguste Vacquerie, dans une lettre en date du 10 février 1882, que publie

le Temps. Un sien article sur le théâtre de Vacquerie, paru dans un journal de Nancy, était sans doute à l'origine de ses relations avec l'auteur, auprès de qui il s'accusait de ce qu'il tenait pour ses défauts :

Banalités, impropriétés de terme, jargon.

Et puis, poursuivait Barrès :

Quand on veut arriver, quand on est loin de Paris, sans nom et sans protection, quand on sait d'avance inutiles les séances aux portes des journaux, des revues, eh! bien on saisit au vol la première bienveillante parole, on écoute avidement s'il n'en vient pas d'autre et on rêve d'un petit mot de recommandation qui accompagnerait chez tel directeur l'essai, l'étude, etc., endormis dans le buvard... Pardonnez et écoutez, Monsieur et cher Maître, ces importunes sollicitations d'un disciple un peu naïf peut-être.

Naïf, pas tant que cela. Disciple, pas du tout. Mais la publication des lettres du grand écrivain est-elle donc autorisée? Ce n'est pas le cas des lettres de Bourget, et répondant à une enquête que mène M. Lucien Mora dans **Demain,** M. Francis Carco écrit :

Je ne saurais trop déplorer qu'un Paul Bourget ait interdit la publication de la correspondance qu'il échangea avec Jules Laforgue.

A la veille du cinquantenaire de Laforgue, l'interdiction ne pourrait-elle être levée? Egalement en ce qui concerne toute correspondance d'un caractère littéraire. On se rappelle quelle intéressante lettre de Paul Bourget à Emile Hennequin M. Auriant publia dans le *Mercure,* à l'occasion de la mort du romancier.

§

C'est M. Auriant qui dans **Marianne** nous dit quel accueil les saint-simoniens trouvèrent auprès de Joseph-Anselme Sève, *alias* Soliman Pacha, alors en Egypte. Volontiers il leur ouvrit son palais du Vieux Kaire, il les protégea de son influence. Certes la personnalité de Soliman, ô Louis Francis, est passionnante, mais je me sens une tendresse pour le Père Enfantin.

Celui qui guidait les saints-simoniens et qu'ils appelaient le

Père, bien qu'il s'appelât Enfantin, était un illuminé et un homme d'affaires, un penseur et, comme il le disait lui-même, un *feseur*, — un Prophète enfin, qui serait doublé d'un général en chef. Comme Bonaparte, dont il se prévalait, il était venu avec un état-major de polytechniciens pour entreprendre la conquête, mais pacifique et industrielle, de l'Egypte.

Soliman, qui adorait l'Empereur, fit d'Enfantin son ami. Ensemble ils fêtèrent, le 15 août 1834, l'anniversaire de la naissance de Bonaparte. Ma foi, on but sec :

Une cinquantaine de bouteilles gisaient vides, sous les tables, seize de champagne, quinze de bordeaux, dix de provenance et autant de vin rouge ordinaire, et aussi un Turc ivre-mort

Et voilà un sujet d'étude pour M. André Arbelle, spécialiste des boissons dans leurs rapports avec les grands hommes, que ceux-ci soient réels ou fictifs, qu'ils s'appellent Soliman Pacha ou d'Artagnan, le Père Enfantin ou Porthos. M. André Arbelle, qui en est à déguster le vin à travers les romans de Dumas Père, dans **le Vigneron du Midi,** trouverait là à rafraîchir ses idées.

On ne lui conseille pas, cependant, sauf à mettre de l'eau dans son vin, d'en faire une thèse, s'il a des raisons de ne pas se mettre à dos la vieille Angleterre. Sous ce titre : *l'Aventure parisienne d'un Anglais,* un journal canadien, **la Patrie,** relate qu'un étudiant anglais, M. Rees, désirant présenter une thèse en Sorbonne et étant embarrassé sur le choix d'un sujet, M. Edouard Champion lui suggéra de s'intéresser au cabaret du « Chat Noir ». Et un journal parisien annonça *Une thèse sur le cabaret du Chat Noir.* Las! *Cabaret* devint *boîte de nuit* à l'entendement de la presse londonienne. Scandale! Un étudiant anglais allait écrire une thèse sur les boîtes de nuit! Lorsque M. Rees alla dans son pays, il fut assailli par les reporters de Londres qui voulaient interviewer l' « impudique gentleman ». Et lorsqu'il arriva à Glasgow ses parents se refusèrent à le recevoir. Les mânes de Salis doivent bien rigoler.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Première représentation d'*Elvire*, ballet de Mme de Brimont, musique de Domenico Scarlatti, adaptée et orchestrée par M. Roland Manuel; chorégraphie de M. Albert Aveline. — **Société Philharmonique** : *Oriane-la-sans-égale*, argument de M. Claude Séran, musique de M. Florent Schmitt; *Rhapsodie flamande*, de M. Albert Roussel; *Pastorale maritime*, de Mme Reisserova. — **Société des Concerts du Conservatoire** : *Concerto pour piano et orchestre* de M. B. Martinu.

Elvire... Il y a des noms que l'histoire littéraire a chargés de souvenirs : on ne peut les prononcer sans que les suive tout un cortège de créatures imaginaires, mais plus vivantes, dans l'imprécision, que bien des personnages qui, réellement, vécurent. Elvire, c'est la sage confidente de Chimène, et qui lui donne ce conseil dont le bon sens est déjà tout brûlant de romantisme :

> Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
> Que le soleil, enfin, ne souffre qu'on vous venge...

et qu'on vous ôte ainsi Rodrigue, « l'amant qu'on vous destine... ». Elvire, c'est, dans le *Don Giovanni* de Mozart, l'épouse du séducteur, si bien enjôlée que l'évidence même lui laisse encore l'amour au cœur. Et puis, Elvire, c'est encore et surtout l'Elvire du *Lac*. L'héroïne de Mme de Brimont se nomme Elvire. Mme de Brimont est poète — et déjà ses *Mirages* ont donné à Gabriel Fauré l'inspiration de quatre chefs-d'œuvre. L'argument du ballet qu'elle a proposé à M. Roland-Manuel était bien de nature à séduire un musicien et un chorégraphe. Elvire, la romantique Elvire, rêve devant un portrait, le portrait du chevalier blanc. C'est un soir de noces et les parents d'Elvire disent adieu à leur fille aînée qui part avec son jeune époux. Et tandis qu'Elvire rêve, sa jeune sœur — une enfant — bondit avec la poupée, compagne de ses jeux. Et puis Elvire contemple encore le beau chevalier blanc, et elle s'endort. Quand minuit sonne, ses rêves s'animent : de gracieux fantômes, ombres familières des anciens occupants du château, surgissent. Des musiciens jouent des airs de danse; le chevalier blanc saute de son cadre, enlace Elvire, l'entraîne, et jusqu'au matin le rêve est réalité. Et puis à l'aube, tout s'évanouit. Espiègle, la petite fille surgit, éveille sa sœur, reprend son pantin et danse avec lui, comme avait dansé Elvire avec son chevalier.

M. Roland Manuel a pris au merveilleusement fécond Domenico Scarlatti la musique de ce ballet. Il a choisi — et ce choix est non seulement une preuve de goût, mais encore, par l'ordre adopté, par l'extraordinaire appropriation des thèmes à l'action chorégraphique, par la surprenante convenance de leur groupement et de ce que l'on pourrait appeler leurs rapports de voisinage, ce choix est comme une création nouvelle. Scarlatti est comme une mine. M. Roland-Manuel en a tiré les gemmes; il les a serties, montées, mises en valeur par une orchestration charmante, pleine de trouvailles les plus heureuses. Il l'a fait avec un tact et une science dignes de toutes louanges. Il a été récompensé de sa peine par le chorégraphe et par les interprètes : cette charmante musique a inspiré à M. Albert Aveline un des ballets les mieux réussis que nous ayons vus. N'eût-il eu que cette idée de remplacer le pantin de chiffons que la petite fille a lancé dédaigneusement, au début, par-dessus le divan, par une jeune ballerine, un minuscule petit « rat » qui, à la fin du ballet, danse avec l'enfant, qu'il aurait déjà montré bien de l'invention poétique; mais il y a tout le reste. La petite fille, c'est l'espiègle, la spirituelle Mlle Jacqueline Simoni, le rythme incarné, et traduit — avec quelle sûreté! — par les gestes les plus malicieux et la technique la plus parfaite. Mlle Darsonval est Elvire, rêveuse, nostalgique, exaltée, et elle l'est avec une grâce juvénile toute charmante. M. Serge Peretti, dans le rôle du chevalier blanc, se montre, comme de coutume, d'une agilité et d'une perfection étonnantes. Il faut nommer encore Mlle Binois, M. Sauvageau, et puis surtout M. François Ruhlmann qui dirige impeccablement l'orchestre. Le décor et les costumes de M. Sigrist sont exquis.

§

Le ballet **Oriane la sans égale,** de M. Florent Schmitt, devait être monté par Mme Ida Rubinstein, à l'Opéra, la saison où nous eûmes, en 1934, la *Perséphone* de M. Strawinski, la *Diane de Poitiers,* de M. Jacques Ibert, la *Sémiramis,* de M. Arthur Honegger. Des retards imprévus empêchèrent la mise en scène de cet ouvrage. S'il reste encore inconnu au théâtre — pour lequel il est fait, il ne faut pas

l'oublier — au moins, depuis le 12 février, et grâce à l'Orchestre Philharmonique de Paris, que conduisait M. Charles Munch, avons-nous pu l'entendre au concert.

L'argument d'*Oriane la sans égale* est dû à Claude Séran. Ce pseudonyme cache l'auteur applaudi déjà de la charmante *Vie de Polichinelle*, donnée avec le plus vif succès à l'Opéra. L'action du nouveau ballet se déroule près d'Avignon à la fin du XIVe siècle. Après un prélude où les basses exposent un motif calme et souple, nous sommes dans la cour du château d'Oriane, surnommée la Sans-égale. En attendant qu'elle paraisse, un nain s'exerce aux danses gracieuses. Des jongleurs et des musiciens arrivent, précédant la châtelaine, ses pages, ses suivantes. Le poète, son amant, est avec elle. Magnifique prétexte à description musicale, et la musique, en effet, rutile et scintille. Oriane s'arrête à la fontaine, un jongleur chante. Le chœur reprend sa chanson célébrant la grâce et la beauté d'Oriane. Tandis que se développent chœur et chanson, des rumeurs grandissent, annonçant une caravane qui paraît bientôt en effet. Elle est chargée des somptueux présents qu'apporte à Oriane, du fond de l'Asie, un riche Mongol épris de la princesse occidentale, la princesse lointaine dont le renom a franchi mers et déserts. Le poète veut retenir Oriane; mais elle est femme et curieuse, elle veut voir, toucher les merveilles. Il va près de la fontaine, cueille une rose rouge, saignante comme son cœur, l'offre à Oriane qui la prend d'un geste indifférent. Puis, se joignant aux gentilshommes qui regardent curieusement le chef de la caravane, il tend à celui-ci un masque. L'homme entre dans une violente colère, se jette sur le poète et le blesse mortellement. Oriane, alors, respire passionnément la rose, l'effeuille, en laisse tomber les derniers pétales, et tend les bras au vainqueur.

Nous sommes maintenant devant une porte du palais. La nuit est tombée, la nuit calme, évoquée par le thème lent, entendu au début du prélude. Mais Oriane a déjà abandonné le Mongol qui paraît sur le seuil, en butte aux vexations des valets. Il s'éloigne.

Au deuxième tableau, Oriane, entourée de ses femmes, regarde le nain occupé d'un horoscope annonçant la venue

de l'Amour. Un appel mystérieux vient du lointain : c'est l'Amour en effet qui bientôt franchit la porte, l'Amour casqué, visière baissée. Il montre son visage : Oriane, sans l'avoir vu jamais, le reconnaît, — telle Marguerite reconnaît Faust au premier soir. L'Amour tombe aux genoux d'Oriane. Mais le nain, de sa marotte, a fait rouler la coupe où l'Amour allait se désaltérer. La coupe s'est arrêtée à la place où, tout à l'heure, le Mongol a répandu le sang du poète. Et l'Amour, devant cette tache, interroge Oriane qui se détourne. Elle veut entraîner le prince Amour; il est trop tard : l'Amour s'éloigne sans tourner la tête. Oriane abandonnée erre parmi ses souvenirs. La scène se vide et le nain, dédaigné et fidèle, demeure seul dans un coin. On entend un chœur qui approche : c'est la Fête des Fous, et les voix chantent la prose de l'Ane. Oriane, apercevant les fous, les appelle. Ils accourent, forcent les grilles, poursuivent la Princesse, qui, maintenant prise de peur, les veut fuir. Suppliant leur chef, elle obtient que celui-ci, d'un claquement de son fouet, arrête l'orgie. Mais, sur un signe du Prince des Sots, un fou, se détachant de la troupe, invite Oriane à danser, tandis que le chœur ricane. Et soudain, on voit que ce danseur qui entraîne la Sans-Egale n'est autre que la Mort. Oriane lutte et chancelle. Une main de plomb s'abat sur ses épaules. Elle tombe sous l'étreinte de la Mort parce qu'elle a dédaigné l'Amour. Et le nain, demeuré seul, sanglote sur le corps de la Sans-Egale, qu'un rais de lune, émergeant de l'ombre des cyprès, vient envelopper.

La musique suit et commente avec une fidélité et un relief saisissants les épisodes si variés du livret. Toutes les pages seraient à citer, et il faut se contenter de marquer simplement les sommets comme l'entrée des Mongols, la danse de l'Amour, la Fête des Fous, la danse de la Mort, pages d'une richesse et d'une plénitude, d'une originalité et d'une poésie auxquelles nous a, depuis ses premiers ouvrages, habitués l'auteur du *Quintette*, du *Psaume* et de la *Tragédie de Salomé*. L'interprétation fut de premier ordre sous la forte et souple direction de M. Charles Munch. M. Cathelat, soliste, et les chœurs de Mlle Gouverné ont eu leur part très légitime du succès.

§

Le **Concerto pour piano et orchestre** de M. Bohuslav Martinu est une œuvre fort réussie, et telle qu'on pouvait l'attendre du jeune compositeur morave dont la *Revue de Cuisine*, voici quelques années, le *Quintette à cordes*, l'*Allegro symphonique* ont très solidement établi la réputation. Ce concerto — et c'est un mérite — est essentiellement « pianistique », mais respecte toujours l'équilibre entre l'instrument principal et l'orchestre. Un andante central, encadré d'un allegro et d'un rondo étincelants, et dans ce mouvement lent, une poésie délicate, pudiquement contenue, des trouvailles d'expression les plus heureuses, une écriture tout à la fois habile et sincère, dont les trouvailles ne sentent pas l'artifice, tout concourt au succès durable de ce *Concerto*. Faut-il ajouter que Mme Germaine Leroux, qui en est la dédicataire, a, par son jeu prestigieux, par l'intelligence et la sensibilité de son interprétation, présenté le *Concerto* de M. Bohuslav Martinu dans les conditions les plus brillantes, et que l'orchestre de la Société, conduit par M. Philippe Gaubert, fut comme toujours merveilleux?

§

Il me faudrait plus de place qu'il ne m'en reste pour parler comme je le dois de la **Rhapsodie Flamande** de M. Albert Roussel, donnée en première audition à la Société Philharmonique par M. Charles Munch. Aussi y reviendrai-je prochainement; je veux au moins enregistrer dès aujourd'hui son vif succès, ainsi que celui de la **Pastorale Maritime** de Mme Reisserova, œuvre lumineuse comme un paysage marin, d'une orchestration colorée mais transparente, et qui révèle à la fois un tempérament original et un métier solide.

§

Le soir que fut donnée la première audition d'*Oriane-la-Sans-Egale*, le concert, annoncé pour 9 heures, commença seulement à 9 heures et demie; puis, après le troisième morceau, un monsieur en habit noir vint annoncer un entr'acte de trente-cinq minutes. Il ne le fit pas en ces termes. Il usa

d'un moyen moins franc. Il était à ce moment-là 10 heures moins cinq. Il dit : « Après un entr'acte, la première audition d'*Oriane* sera donnée exactement à 22 h. 30 et sera radiodiffusée. » Ces retards, ces interminables entr'actes sont très certainement au goût des « auditeurs » qui viennent au concert pour rencontrer des amis, faire admirer leurs toilettes, causer de leurs petites affaires en fumant des cigarettes; mais on voudrait clairsemer encore un peu plus le véritable public des concerts, je veux dire les amateurs de musique, que l'on ne ferait pas mieux.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le premier Salon des Jeunes Artistes. — Femmes artistes d'Europe. — Fernand Léger.

« Encore un nouveau Salon! » Certains contesteront sans doute son utilité. Nous devons dire que celui-ci, dû à l'initiative de Paul de Montaignac, est l'œuvre d'une douzaine de critiques qui ont tenté de renouveler la formule.

Ce **Premier Salon des Jeunes Artistes** (Galerie Beaux-Arts) n'est qu'une exposition-préface. Comme le dit son président, notre confrère Raymond Cogniat : « Ceci est une expérience. » Avec des ressources insignifiantes, nous avons voulu inaugurer un système. Les artistes — choisis parmi les moins de quarante ans — sont invités par les membres du bureau. Ils ne paient aucune cotisation. Ils sont en nombre restreint et chacun peut se manifester avec un plus grand nombre d'œuvres qu'à l'habitude. Ainsi les visiteurs se trouvent moins désorientés que dans la cohue des envois parmi lesquels ils circulent généralement, et ont plus de facilité pour étudier l'œuvre des artistes qui leur sont désignés comme les maîtres ou les espoirs de la jeune génération.

Organisée sans aucun parti pris de principe, avec le seul désir de montrer les œuvres les plus intéressantes, les plus représentatives et, si possible, de découvrir des talents nouveaux, cette manifestation donne une nouvelle preuve du désarroi de la jeune peinture contemporaine. Trente-cinq peintres exposent ici, qui travaillent chacun dans leur sens, et, sauf deux ou trois exceptions, sans inspiration commune. L'influence du cubisme et de Picasso se fait sentir chez des

artistes comme Pellan dont les natures-mortes indiquent des dons exceptionnels. Gischia, la découverte de ce Salon, bien que tout soit loin d'être parfait dans ses toiles, apporte une fraîcheur et un élément de joie qui est malheureusement bien rare chez ces jeunes gens à l'esprit tourmenté et rempli d'inquiétude. Nous retrouvons cette vision pessimiste de l'homme et du monde, à un degré émouvant, parfois tragique, chez Jannot, chez Humblot, chez Rohner, — membres de ce groupe relativement cohérent de *Forces nouvelles*, dont la technique d'une implacable rigueur vacille souvent vers une sorte de nouvel académisme, — chez André Marchand, dont les figures statiques seraient inhumaines par leur volonté d'équilibre et de dépouillement plastique, si elles ne reflétaient une force intérieure. La trouble pesanteur du drame humain, nous la retrouvons dans la grande toile de Gruber, dans les compositions de R. J. Clot et chez les êtres fantomatiques de Gaspard.

Chapelain-Midy, Robert Grange, S. P. Robert dont la nature-morte est une toile très heureusement composée, ont retrouvé chez les grands maîtres une inspiration et un métier qui les conduisent à la conception d'un ordre classique et vivant.

Jules Cavaillès illumine toujours la cimaise par ses inventions de couleurs fraîches et raffinées. Nous n'aimons guère Walch, qui semble se croire obligé de charger ses figures de vice, de bêtise et de vulgarité; quelques petites toiles révèlent cependant, sous la grossièreté de l'apparence, une délicatesse de tons qui sont d'un vrai peintre. Le fantaisiste Kléofas Bogalei, si spontané dans sa fertilité d'invention, charme toujours par sa vivacité pimpante.

Nous signalerons enfin le très remarquable envoi de Francis Tailleux, entre autres ses deux paysages, dont on ne peut qu'admirer la facture harmonieuse et le juste sentiment.

Le règlement du Salon interdit d'inviter les mêmes artistes plus de cinq fois et, quelle que soit leur valeur, de jamais accepter ceux qui ont atteint la limite d'âge. Ainsi doit s'assurer le renouvellement des envois. Ainsi doit être présenté chaque année un nouveau panorama de l'état de la jeune peinture en France.

§

Pendant des siècles, la peinture et la sculpture n'ont été pratiquées que par des hommes. Les **femmes** prennent bien leur revanche aujourd'hui. L'exposition qui groupe au Musée du Jeu de Paume l'œuvre des femmes artistes d'Europe révèle une abondance et une diversité propices à encourager le féminisme. Cette foule de tableaux et de statues ne produit pas, hélas! une impression très exaltante. Nous aurions été intéressé dans la mesure où ces Européennes nous auraient montré les qualités propres à leur sexe et à leur race. Mais les œuvres groupées ici n'accusent en général aucun caractère spécialement féminin, et, d'autre part, nous distinguons mal un génie ethnique qui puisse caractériser les nations représentées. Il semble que nos femmes-artistes s'appliquent à éliminer tout ce qui pourrait correspondre à une inspiration naturelle, issue de leur terroir ou de leur cœur, pour s'appliquer à prendre uniformément les manières de quelques peintres contemporains plus ou moins notoires.

Les exceptions sont rares. C'est en Pologne et en Italie que nous reconnaissons le mieux quelques vertus nationales. Quelques Polonaises empruntent à leur vaste tradition populaire; nous remarquons, entre autres, Irena Pokrzywnicka. Les Italiennes semblent animées autant que les hommes de cette volonté de puissance et de noblesse se traduisant plastiquement par une composition très « murale », qui est le fait de l'Italie nouvelle.

L'énumération serait fastidieuse des œuvres que nous avons particulièrement distinguées dans ce voyage international. Bornons-nous à citer en Tchécoslovaquie : Julie W. Merezowa, habile virtuose des fleurs et des herbes sauvages, et les *Jeunes Filles* de Jana Hladikova; en Roumanie, la délicate madone d'Olga Greceanu; en Hongrie, l'envoi d'Edith Bash. Pourquoi la Hollande semble-t-elle triompher dans la nature-morte? Celles de J. Bauer-Stumpff, d'Altena Regteren, d'Orieck Westendorp sont d'une belle qualité.

C'est évidemment la France qui occupe la première place par l'intérêt des œuvres présentées. On remarque entre autres les magnifiques lilas de Suzanne Valadon, le limpide paysage

romain d'Hermine David, l'aimable bouquet d'orchidées d'Andrée Joubert, les madrépores de Valentine Prax, les fleurs d'Henriette Groll et la fête truculente d'Adrienne Jouclard.

Une petite rétrospective de quelques artistes décédées nous permet de retrouver Mary Cassatt, Jeanne Poupelet, Vera Rockline et deux très beaux portraits de Berthe Morizot.

§

La Galerie Rosemberg continue de nous présenter en expositions successives l'œuvre signée des grands noms qui connurent une sorte de gloire après la guerre. Ceci nous permet de faire avec un peu de recul une revision des valeurs.

Nous n'avons pu nous étendre comme nous l'aurions voulu sur l'exposition Braque dont les natures-mortes atteignent à une émouvante somptuosité décorative qui restera sans doute comme le plus valable héritage du cubisme.

On nous présente aujourd'hui une expositions des œuvres de **Fernand Léger.** Rien ne nous paraît mieux caractériser ce peintre que le titre, dans son sens littéral, d'une école née après la guerre et qui avait ses sympathies : « L'effort moderne. » Son œuvre exprime l'effort de l'homme pour concilier l'inspiration de l'artiste avec l'esprit moderne, pour intégrer la poésie picturale dans une civilisation machiniste et matérialiste. Lorsque l'art d'un Braque ou d'un Picasso tend à spiritualiser l'objet en dissociant ses éléments, l'art de Léger veut être encore une représentation de la réalité des choses. Avec une conscience d'ingénieur ou de mécanicien, il cherche à nous donner une figuration de nos dieux nouveaux : la bielle, la roue dentée ou la courroie de transmission. Que pouvait devenir l'homme dans ce monde écrasant où les seuls reflets de l'acier et des projecteurs électriques illuminent un visage vide de toute préoccupation métaphysique et de toute valeur sentimentale? Léger nous donne l'image d'inconscients robots, d'êtres dépourvus d'humanité, dont toutes les articulations, réduites à un système de simplification grossière, paraissent commandées non point par l'intelligence, ni même par l'instinct, mais par la terrible mécanique qui les entoure.

Les premières peintures de Léger conçues dans ce sens intéressaient comme des tentatives, comme l'une des curiosités d'un temps qui cherchait à tâtons ses modes d'expression. Mais à le voir ainsi répéter ses formules, à le voir tranquillement, presque familièrement, s'installer dans un univers aussi monotone, on éprouve une impression de gêne obsédante. Les figures que nous déchiffrons sur les mosaïques de Ravenne paraissent des chefs-d'œuvre de sensibilité à côté de ces masques impénétrables qui semblent tracés par le truchement d'un outillage industriel. Le peintre qui veut traduire cet ensemble de forces aveugles constitué par notre monde moderne, qui cherche à donner des vocables à son matérialisme, à ses contraintes économiques, se condamne-t-il donc à cette sécheresse et à ce dépouillement inhumains? Doit-il se résoudre à ce lugubre formulaire dont la répétition ne fait qu'accuser l'indigence? L'exemple de Fernand Léger témoigne de la vanité des expériences tentées pour priver l'art de son rayonnement spirituel.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

Rosa Bailly : *Au Cœur de la Pologne*. Editions des Amis de la Pologne, 16, rue Abbé-de-l'Epée, Paris. — Marguerite-Henry Rosier : *Prestiges de Rome*. Maison de la Bonne Presse.

Mme Rosa Bailly a fait paraître un ouvrage qui a pour titre : **Au cœur de la Pologne.** S'écartant délibérément des grands itinéraires touristiques qui comportent le plus souvent la visite des villes facilement accessibles, comme Varsovie, Cracovie, Poznan, etc., l'auteur, qui a une connaissance profonde du pays et de ses habitants, nous conduit dans des régions tout à fait ignorées, où les populations ont conservé leurs traditions ancestrales, leurs pittoresques costumes, leur simplicité de vie et pratiquent de tout cœur l'hospitalité. Malheureusement, les communications sont très difficiles, car il n'y a pour ainsi dire pas de routes. Le jeune Etat polonais a fait en ce sens de grands efforts, mais il se heurte à de graves difficultés, le sol friable du pays compliquant les travaux. Il faudra longtemps encore se contenter des pistes actuelles dont ni le sable ni les fondrières n'ef-

fraient les automobilistes, mais soumettent leurs voitures à de singulières épreuves. En général on n'a d'autre moyen de locomotion que les attelages locaux et le récit qui nous est fait d'une excursion en « fourka » peut donner à réfléchir. La ville de Czenstochowa est dominée par le monastère fortifié de Jasna Gora, dont la flèche s'élance, légère et svelte, vers le ciel. Au XVIIe siècle, les efforts des Suédois se brisèrent sur ces murailles et c'est de ce coin seul, demeuré polonais, que surgit la délivrance. Au centre du couvent, dans l'église peinte de couleurs tendres, aux voûtes fastueusement ornées de stuc, une chapelle contient, entourée d'innombrables cierges, la Vierge et l'Enfant, l'Image miraculeuse devant laquelle chaque année, en un pèlerinage national, la foule des fidèles vient se prosterner. Lublin, capitale de la Woïvodie et du judaïsme, est un important centre manufacturier et agricole. Son église des Visitandines est un des plus anciens sanctuaires de la région. La chapelle du château fort est du XVe siècle; elle renferme des peintures murales particulièrement intéressantes. La porte de Cracovie, donjon de grande allure, donne accès à la vieille et curieuse cité, où se rencontrent encore des palais de noble architecture, mais les juifs occupent ce quartier et tout y est délabré, crasseux, malodorant. Sur la Vistule, autrefois ville épiscopale dont le nom était connu de tout l'Occident, Sandomir n'est plus qu'une bourgade israélite. Son marché demeure cependant des plus importants. Plusieurs monuments sont à visiter : la cathédrale, l'hôtel de ville, le séminaire, l'église Saint-Jacques, qui remonte au XIIIe siècle, et l'ancien château fort de la reine Bona Sforza. Plus bas, sur la Vistule également, Kazimiers, qui fut fondée par Casimir le Grand, était, il y a trois cents ans, une ville très importante, grâce au commerce du blé. Avec ses maisons étagées, si différentes d'aspect, la ville apparaît extrêmement pittoresque. Son église principale est fortifiée; le château est malheureusement ruiné. Au bord du fleuve, deux importants greniers du XVIIe siècle ne servent plus que de logement.

Les chapitres suivants nous conduisent ensuite dans la belle vallée d'Ojcow; dans la Haute-Silésie industrielle; à Augustow; dans un palais de Polésie; à Pinsk, capitale des

marais, dont la vaste collégiale, fondée au XVIIe siècle par Radzivil, n'a conservé que ses murailles. Invitée du prince Lubomirski, châtelain de Przeworsk, Mme Rosa Bailly a vu dans la vaste bibliothèque du château plusieurs albums, remplis par les photographies des palais, édifices et œuvres d'art détruits par les bolchevistes.

Lezajsk possède une basilique dont l'extérieur a souffert de la guerre; l'intérieur est demeuré intact fort heureusement, car il est d'une richesse inouïe; les orgues sont justement célèbres. A Jaroslaw, l'église des Dominicains surprend par la fantaisie de sa décoration, celle de Sainte-Anne des Salésiens a conservé ses fortifications. Puis c'est un tour au pays du pétrole; aux rochers d'Urycz; chez les Houtsoul; à Burkut, et le récit se termine dans les plaines de Podolie, où l'abondance des mines indique l'âpreté des luttes soutenues par le pays au cours des siècles.

Ce volume est agrémenté de reproductions photographiques.

§

Nous signalerons aussi un ouvrage de Mme Marguerite-Henry Rosier, que vient de publier la Maison de la Bonne Presse : **Prestiges de Rome.** La vieille métropole a fait couler des flots d'encre, et cependant sa bibliographie s'augmente sans cesse. Nous ne le regrettons pas, il s'en faut; d'ailleurs le sujet est si vaste, si complexe, que chaque nouvel écrit apporte un peu d'inédit; il y en aura encore avec les travaux et fouilles considérables qui ont été entrepris par Mussolini. Que de souvenirs archéologiques enfouis ou masqués vont enfin, grâce à cet énergique réalisateur, revoir le jour pour nous édifier et nous charmer!

Mme Marguerite-Henry Rosier s'est attachée à nous donner des détails peu connus; elle a réussi; les nombreux dessins de M. Chapelain-Midy illustrent dignement son livre, qui débute par la visite du Palatin, cette colline qui fut le berceau de l'antique cité et où, après les temples, furent construits les palais. C'est ensuite le mont Capitolin, qui supporta d'abord une forteresse et que chaque siècle enrichira de nouveaux édifices. Plus bas, de la place de Venise au Colisée,

des forums entiers ont été dégagés; c'est une véritable résurrection de portiques, de colonnes, de temples, etc.

Saint-Pierre! La visiteuse n'a pas été frappée par l'immensité de la basilique érigée par Constantin sur le tombeau de l'Apôtre; c'est que ses proportions sont tellement harmonieuses qu'il faut un sérieux examen pour réaliser ses énormes dimensions. Sur la place s'ouvre la Cité vaticane, précisée par les accords du 12 février 1929; elle est à peu près la cité léonine, qui fut fortifiée lors des invasions sarrasines. Mme Marguerite-Henry Rosier nous la décrit minutieusement et nous en retrace l'histoire. Elle nous initie à la vie de toute la population, aux rites des réceptions, aux magnificences des cérémonies. D'autres chapitres encore sont consacrés aux jardins, aux églises et aux splendeurs romaines; ils ne seront pas moins appréciés.

CHARLES MERKI.

BIBLIOTHÈQUES

Julien Cain : *Les Transformations de la Bibliothèque nationale et le Dépôt annexe de Versailles*, Editions des Bibl. nat., gr. in-8°. — *Rapport sur le fonctionnement des divers services de la Bibliothèque nationale pendant les années 1933 et 1934* (Extrait du *Journal officiel* du 25 oct. 1936). — E.-G. Ledos : *Histoire des catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque nationale*. Préface de Julien Cain, Editions des Bibl. nat.

Depuis 1932, la **Bibliothèque nationale** a cessé d'être le temple du silence; le bruit plus ou moins amorti des pioches, des marteaux, des grues, des malaxeurs, des matériaux qu'on charge ou qu'on décharge, marque sans arrêt aux lecteurs qu'autour d'eux, dans les cours, sous les cours, dans les caves, dans l'intérieur des murs, tout un monde de travailleurs s'active à rénover l'usine qui leur fournit la provende intellectuelle. Chaque jour voit dresser de nouveaux échafaudages, apporter poutres d'acier, fers pour armatures, et sacs de ciment, tandis que, par avalanches, des débris informes de moëllons sortent de conduits de bois, qui émergent çà et là des façades, et s'en vont dans des tombereaux.

Ce n'est pas une tâche facile que de transformer, sans un seul jour de fermeture, un établissement de cette importance, un établissement dont les traditions doivent être respectées, dont le public, comme le personnel, n'aime pas les changements, dont les rouages sont si compliqués que la moindre

fausse manœuvre risque de tout détraquer. Aussi ne saurait-on trop louer le courage de celui qui a osé prendre la responsabilité de ce grand branle-bas, il aura droit à la reconnaissance de tous ceux qui profiteront de la nouvelle organisation, c'est-à-dire aussi bien des usagers que de tous ses collaborateurs.

L'ère des innovations remonte au consulat de Roland-Marcel; c'est alors qu'on vit la machine à écrire s'introduire dans les bureaux de la rue de Richelieu, qui ne connaissaient encore que la plume métallique; les expositions se firent plus fréquentes, le service de vente des reproductions, l'agence photographique furent créés, la lumière électrique fut installée dans la grande salle de lecture; cette dernière amélioration ne fut pas la moins appréciée, car elle permit de prolonger, par temps de brume comme en hiver, les séances jusqu'à six heures du soir; elle est cependant bien imparfaite; les tables seules sont éclairées et tout le haut de la salle est plongé dans l'obscurité, si bien que les yeux se fatiguent à passer d'une lumière crue à une ombre épaisse; quelques réflecteurs eussent suffi pour dissiper l'ombre des voûtes et éviter la transition pénible du clair au sombre. Dans les sous-sols aussi, une grande transformation s'accomplissait; jusqu'alors le chauffage était assuré par vingt-huit calorifères à air chaud, — il y en avait quatre sous la grande salle, — que l'on allumait chaque matin à quatre heures et qu'on laissait éteindre dans l'après-midi, pour ne pas laisser de foyer allumé pendant la nuit (personne n'avait pensé qu'un chauffage discontinu en soumettant les tuyauteries à d'incessantes variations de température fait courir beaucoup plus de risques qu'un chauffage continu). Les vingt-huit calorifères furent supprimés et remplacés par un calorifère central à vapeur, utilisant le mazout comme combustible; du coup, les sous-sols furent vidés des vingt-huit foyers en maçonnerie et des vingt-huit soutes à charbon, destinées à les alimenter; plus de poussières, les chances d'incendie réduites de vingt-huit à une. Mais on n'abandonna point les anciens errements et chaque soir on éteignit le foyer, pour le rallumer chaque matin; les vieilles traditions ne se perdent pas aisément. Je dois ajouter que depuis lors on a adopté le chauffage urbain et qu'il n'en est plus de même.

Lorsque, en 1931, M. Julien Cain prit la direction, il se trouva avoir à résoudre un grave problème dont la solution avait été remise d'année en année : les livres avaient petit à petit complètement rempli les bâtiments du vaste quadrilatère qu'occupe la bibliothèque; les accroissements incessants du Département des Imprimés s'étaient infiltrés dans tous les emplacements laissés vides par les autres départements; le Cabinet des Médailles venait de donner une dernière salle libre où l'on pouvait placer encore quelques centaines de mètres de rayonnages; c'était à peine suffisant pour loger les apports de deux années ;ensuite c'était l'embouteillage complet. Il fallait donc agir avec promptitude, et pour cela il était nécessaire d'obtenir des crédits. La loi du 21 décembre 1931 sur l'outillage national vint opportunément apporter 10 millions de francs auxquels la loi Marquet ajouta, vers le milieu de 1934, 13 autres millions. On avait les fonds, on pouvait se mettre à la besogne.

La première opération fut de créer une annexe au dehors, où l'on entreposât les volumes les moins consultés. Un emplacement fut acheté à Versailles, sur le Grand-Commun, où le nouvel architecte de la Bibliothèque, M. Michel Roux-Spitz, qui venait de succéder à M. A. Recoura, construisit, dans les plus brefs délais et selon les procédés les plus modernes, un bâtiment en ciment armé d'une capacité de 20 kilomètres et demi de rayonnages. La construction n'occupe qu'une faible partie du terrain et, par la suite, quatre autres blocs similaires pourront y prendre place. Le 15 octobre 1934, on put commencer le déménagement; en trois mois 18.950 caisses, contenant 12.800 mètres de paquets de journaux, furent transportées dans le nouveau local, à la cadence de 30 caisses à l'heure. En plus de ces journaux, on transféra également à Versailles les affiches (350 mètres de rayons), les brevets d'invention français et anglais (plus de 500 mètres), les bulletins et almanachs paroissiaux. Tous ces imprimés peuvent être consultés sur place à Versailles dans une salle de lecture au rez-de-chaussée, mais on peut en avoir aussi communication dans la salle de la rue de Richelieu, en les demandant un jour d'avance.

Du coup, on était désembouteillé et l'on avait suffisamment

de place pour manœuvrer. Les livres qui se trouvaient à l'étage inférieur du grand magasin, qu'on aperçoit entre les rideaux de velours rouge, derrière le bureau de la grande salle des imprimés, s'en allèrent dans les salles devenues vides sur la rue Colbert et toutes les parties du sous-sol qui devaient être réaménagées purent être livrées aux ouvriers.

L'idée maîtresse du plan de M. Roux-Spitz est de tirer partie des sous-sols pour y installer tous les services qui ne sont pas nécessaires au rez-de-chaussée et par conséquent de décongestionner cet étage; ensuite de doubler la hauteur du magasin central pour y ramener la presque totalité des imprimés, pour l'instant égaillés dans les combles de tous les corps de bâtiment.

Pour utiliser les sous-sols, il fallait leur donner de la lumière; un saut de loup fut creusé tout autour de la cour; ce qui permit de percer des fenêtres normales et de donner un éclairage suffisant. Une partie du service du dépôt légal, les lavabos, le vestiaire et le réfectoire des gardiens furent descendus dans ces nouvelles salles, tandis que, sous le pavage de la cour, on installait la station centrale d'électricité. Une salle en contrebas, entre la salle de lecture des imprimés et la rue de Richelieu, reçut les catalogues et les bibliographies; la grande salle fut allégée d'autant et le public y gagna de voir moins d'allées et venues. Les salles qui longent la rue de Richelieu au rez-de-chaussée et qui, n'étant pas toutes au même niveau, étaient séparées par des escaliers, furent mises de plain-pied, de sorte que les chariots de livres peuvent rouler sans obstacle depuis l'entrée jusqu'au magasin qui est à l'autre extrémité. On y voit maintenant en une file continue le service des entrées, la reliure, le catalogue et le rondage (pour ceux que ce néologisme laisserait rêveur, disons que c'est l'endroit où l'on colle les étiquettes sur le dos des volumes). Au premier étage, également sur la rue de Richelieu, on équipa et on meubla une élégante salle de lecture, avec tables individuelles, pour les livres précieux, non loin du magasin où ils sont conservés. De ce fait la grande salle de lecture des imprimés put encore disposer des tables affectées à la Réserve, ce qui fit autant de place en plus pour les lecteurs.

Le grand magasin, au premier examen, ne semblait pas

pouvoir être agrandi; les membrures en fer qui supportent ces quatre étages de rayons, séparés par des planchers grillés en fonte, ne se montraient point capables de recevoir une charge supplémentaire; mais un architecte avisé trouve toujours le moyen de tourner les difficultés. Le magasin fut repris en sous-œuvre; un double sous-sol fut creusé au-dessous; d'énormes piliers en béton armé viennent maintenant subir le poids de la construction existante et ils sont disposés de sorte qu'on pourra élever sur eux, dans les intervalles des travées, de nouveaux supports, qui, traversant dans toute sa hauteur le magasin actuel, serviront de base à un autre magasin pour le moins, aussi grand que lui.

Enfin, dans le courant de l'année dernière, la salle ovale sur la rue Vivienne était ouverte au public; on y peut consulter l'année courante de 5.000 périodiques, disposés sur le pourtour dans des alvéoles, les collections complètes de 1.500 quotidiens et un certain nombre de publications officielles comme celles de la Société des nations; la salle des imprimés se trouve soulagée d'autant.

Le problème de la place pour les imprimés est donc résolu pour une longue période de temps; il a fallu aviser également pour donner de l'espace aux Estampes; la galerie Mansart, qui forme le rez-de-chaussée de la galerie Mazarine et qui sert de salle de communication à ce département, va être vidée; de nouveaux magasins et une nouvelle salle pour le public vont être édifiés entre l'hôtel Tubeuf et le magasin des Imprimés.

Ces travaux n'ont point ralenti le courant des lecteurs, non plus que l'activité du personnel. Les expositions se succèdent presque sans interruption; les volumes du *Catalogue général des imprimés* paraissent selon le même rythme. L'histoire de l'établissement elle-même n'est pas négligée. Sur la demande de l'administrateur général, M. Ledos vient de rédiger tout un ouvrage sur les différents catalogues qui depuis le XVIIe siècle ont été compilés au Département des imprimés. C'est un enchevêtrement au milieu duquel tout autre que l'auteur se serait perdu; mais celui-ci n'a pas impunément collaboré pendant plus d'un demi-siècle à la confection du *Catalogue général;* il n'en a pas dirigé la plublication durant nombre

d'années, sans avoir acquis une expérience que personne ne peut égaler. Il a su avec beaucoup de clarté dénouer cet écheveau compliqué, en séparer les fils, en faire voir les tenants et les aboutissants; cependant on regrette, quand on a achevé la lecture, de ne pas trouver, à la fin du volume, un tableau synoptique qui marque la succession et l'interdépendance de tous ces répertoires, ou tout au moins une liste numérique qui renvoie pour chacun au texte où il est décrit. Ce tableau, cette liste sont à faire et il est à souhaiter que l'auteur fasse paraître sans tarder ce guide qui sera aussi utile au bibliothécaire qu'au lecteur.

L'érudition, on le voit, ne perd point ses droits à la Bibliothèque nationale, et si le grand public suit avec ferveur ses expositions, si un nombre toujours plus élevé de lecteurs fréquente ses salles de travail, l'habitué retrouve encore, au milieu de ces foules qui passent, les chercheurs impénitents qui ne peuvent constituer leur documentation, l'élaborer et la coordonner que là. Ils forment une faune dont les constantes mériteraient une étude.

HENRI LEMAÎTRE.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Quelques documents inédits sur Baudelaire.

Que de graves dissentiments s'élevèrent entre Charles Baudelaire et sa famille quand, refusant d'entrer dans les vues de celle-ci, il affirma sa volonté de n'être *qu'un auteur;* que le général Aupick, pour dépayser son beau-fils dont les relations, la dépense et certains penchants ou curiosités l'inquiétaient, prit le parti, en 1841, de lui faire faire un grand voyage — ce fameux voyage aux Indes qu'entoure encore tant de mystère; que, trois ans plus tard, le jeune prodigue ne s'étant pas assagi, on lui donna un conseil judiciaire dans la personne de l'excellent Ancelle, — tout cela est, de reste et depuis longtemps, connu.

Mais mal connu. Imparfaitement. Inexactement. Parce que la documentation, touchant ces points-là, n'avait guère à montrer, jusqu'à ce jour, ...que des lacunes; et parce que trop souvent les biographes, à l'interprétation desquels sa carence laissait libre carrière, se sont laissé influencer par leurs sympathies sociales et politiques, prenant parti pour le général et contre le poète, ou inversement, selon qu'ils étaient nationalistes ou antimilitaristes, imbus

des principes bourgeois ou des revendications de la liberté individuelle.

C'est pourquoi je ne crois pas inutile, aujourd'hui, de publier quelques pièces d'une authenticité indiscutable qui, contemporaines des faits en cause, nous les restituent fidèlement : il s'agit d'abord de deux lettres du général Aupick entretenant Claude-Alphonse Baudelaire des motifs qui lui semblent nécessiter l'éloignement de son beau-fils, et puis des griefs et considérants qui entraînèrent la dation d'un conseil judiciaire.

Voici ces textes. Vu leur parfaite clarté et désireux que je suis de laisser à leur production un caractère tout objectif, je ne les commenterai guère. Je me bornerai deci delà, en de brèves notules, à préciser l'identité des personnes qui s'y trouvent nommées et à signaler l'intérêt biographique de certains passages.

JACQUES CREPET.

VOYAGE AUX INDES

I

CORPS ROYAL
D'ÉTAT-MAJOR
Ecole d'application.

Monsieur
Monsieur BAUDELAIRE (1),
Substitut du procureur du Roi,
à Fontainebleau.

Mon cher monsieur Baudelaire,

Le moment [est] arrivé où quelque chose doit être fait pour empêcher la perte absolue de votre frère. — Je suis enfin au courant ou à peu près de sa position, de ses allures, de ses habitudes. Le péril est grand : peut-être y a-t-il encore un remède : mais il faut que je vous voie, il faut que je cause avec vous de ce que je fais, que vous appreniez le point de démoralisation d'esprit, sans parler du physique (2), auquel Charles est parvenu. Je désirerais avoir avec vous, avec Paul Pérignon, Labie et Edmond Blanc qui est si bien pour votre

(1) Demi-frère du poète, étant issu du premier mariage de François Baudelaire, — donc son plus proche parent et son défenseur naturel. D'où l'assurance sur laquelle se termine cette lettre.

(2) Allusion peut-être à certaine affection que Baudelaire, dans sa lettre à Mme Aupick en date du 6 mai 1861, confessera avoir contractée « étant très jeune ».

frère (3), une conférence à l'insu de Charles, dans laquelle tous nous dirions ce que nous savons, afin de parfaitement nous éclairer et aviser à ce qu'il y aurait à faire. Je désire que ce soit à l'insu de Charles, pour ne lui point donner l'éveil. La situation des choses bien exposée et connue et un parti étant adopté, le lendemain, la réunion aurait lieu chez moi et Charles y paraîtrait (4). — Là ces amis dévoués lui exposeraient les torts de sa conduite, les erreurs dans lesquelles il se fourvoie et on l'amènerait à consentir à ce qu'on lui proposerait.

Il y a selon moi, selon Paul et Labie, urgence à l'arracher au pavé glissant de Paris. On me parle de lui faire faire un long voyage sur mer, aux unes et autres Indes, dans l'espérance qu'ainsi dépaysé, arraché à ses détestables relations (5), et en présence de tout ce qu'il aurait à étudier, il pourrait rentrer dans le vrai et nous revenir poëte peut-être, mais poëte ayant puisé ses inspirations à de meilleures sources que les égouts de Paris (6). Réfléchissez à cela : si nous nous réunissions à cette pensée, je suis en mesure de trouver les moyens d'exécution. Avec les dettes avouées de Charles et les faits que chacun de nous peut attester, nous serons en mesure

(3)Le Baron Paul Pérignon (1801-1856), fils de ce Pierre Pérignon, d'abord répétiteur à Sainte-Barbe comme François Baudelaire, puis avocat, qui avait recueilli Caroline Dufays et l'avait mariée en premières noces à son ancien collègue. — Jean Labie, notaire à Neuilly de 1822 à 1832, prédécesseur d'Ancelle en cette charge. — Edmond Blanc, secrétaire général du ministère du Commerce et des Travaux publics. C'est lui qui, en 1844, introduira notre poète à la *Revue de Paris*. Mais en quoi se montrait-il « si bien » pour lui dès 1841, je l'ignore.

(4) La teneur et le ton de cette phrase, malgré le verbe au conditionnel, font évidemment penser à une traduction en conseil de guerre, et cette lettre comme la suivante semblent bien dans un rapport étroit avec la relation de Maxime du Camp, selon laquelle Baudelaire, à la suite d'une querelle terrible avec le général, se serait vu enfermer dans sa chambre pour quinze jours, puis conduire à Bordeaux, sous la surveillance d'un officier pour y embarquer. Mais si Baudelaire avait été réellement mis *aux arrêts forcés*, comme le dit du Camp, on ne voit pas à quoi eût rimé la recommandation, qu'on lit ici, de ne pas lui donner l'éveil sur les mesures projetées. D'autre part on remarquera que le général ne mentionne point l'intention de recourir à des moyens coercitifs, mais seulement celle d'arriver à ses fins par la persuasion.

(5) A mesure qu'on étudie la vie de Baudelaire, on s'aperçoit davantage combien on la connaît mal. Ce ne sont évidemment pas les amis de l'*Ecole normande*, tous fils de famille, que le Général pouvait qualifier de « détestables relations ». Alors, qui?

(6) Le passage pourrait bien viser notamment : *Je n'ai pas pour maîtresse... Une nuit que j'étais* et *A une mendiante rousse*.

d'obtenir, Labie le croit, un conseil judiciaire, mesure indispensable pour l'ar... [peut-être *l'arrêter*].

Ma femme est bien malheureuse.

Au revoir. Ecrivez-moi d'avance le jour où vous viendrez et je ferai en sorte que nous nous réunissions le lendemain à 10 ou 11 heures *chez Labie, rue Sainte-Anne* 51 *bis*. — Dans tous les cas écrivez-moi et n'oubliez pas que nous ne nous arrêterons à rien vous absent.

Mille choses affectueuses.

GÉNÉRAL AUPICK.

rue de Grenelle Saint-Germain, 136,
A l'Ecole d'Etat-Major.

II

Au même (7).

Paris, le 4 mai 1841.

1re DIVISION MILITAIRE
2e Brigade.

Mon cher monsieur Baudelaire,

Le voyage outre-mer exige une dépense de 4.000 francs (3.000 pour l'aller et le retour comme passager, 1.000 francs environ pour menues dépenses indispensables et le voyage à Bordeaux et retour à Paris). La destination sera Calcutta. — Durée du voyage, un an environ. — Le capitaine (8) paraît être l'homme que nous pouvions désirer.

Je vous ai écrit (9) que j'avais emprunté 3.000 francs pour payer les dettes de Charles. Vous concevez que je ne veuille pas m'engager pour une plus forte somme : ces 3.000 francs resteront à ma charge : je ne puis faire davantage. — Il faut donc de toute nécessité recourir à un emprunt sur le bien de Charles : à cet effet il y aura convocation du Conseil de famille dès qu'il sera possible. Il se compose, vous le savez, de

(7) A la différence de la précédente, cette lettre n'est pas complètement inédite : M. Georges-Emmanuel Lang en avait donné des fragments importants dans le *Figaro* du 5 mars 1922.

(8) Le capitaine Saliz, dont toutes les biographies baudelairiennes ont reproduit le rapport au général Aupick (daté Saint-Denis, Bourbon, 14 octobre 1841).

(9) Cette lettre-là manque à mon dossier.

nos amis. Il y a intérêt à ne pas initier M. de Praslin aux folies et aux égarements de Charles. Ma femme désirerait donc le remplacer, ainsi que M. Naigeon, Julliot et Ramey par MM Labie, Olivier, Zédé et Ed. Blanc (10). Le départ du bâtiment est fixé au 15 de ce mois. Tâchez donc de venir avec une permission de plusieurs jours. Nous ferons venir Charles le 7 ou le 8 pour le faire mettre en voiture le 11. Nous n'avons pas de temps à perdre. — Je me procure les 4.000 francs, persuadé que je suis que le Conseil de famille partagera notre opinion sur la nécessité de dépayser Charles. Nous régulariserons l'emprunt au compte de Charles après son départ. — Ce serait impossible avant; le temps nous manque.

Ma femme désire vivement que Charles ignore cette réunion du Conseil de famille. Ne lui en dites donc rien.

Voilà où nous en sommes. Nos deux natures se sont croisées (12). Venez dès que vous le pourrez.

Tout à vous.

GÉNÉRAL AUPICK.

(10) Charles-Raynaud-Laure-Félix, duc de Choiseul Praslin (1778-1841) avait eu François Baudelaire pour précepteur et conservait à sa mémoire une réelle gratitude. C'est sans doute pourquoi il avait accepté d'entrer dans le conseil de famille constitué en 1827 à la mort de celui-ci, — conseil dont avaient fait partie pareillement Jean Naigeon, conservateur du Luxembourg, mort en 1832, le statuaire Claude-Ramey, mort en 1838, et Jean-Baptiste Julliot, « propriétaire », dont je ne sais rien. — M. Olivier, conseiller à la Cour, jadis co-locataire de François Baudelaire rue Hautefeuille, était certainement connu du Général devenu son ami, pour l'orthodoxie de ses principes. Il n'est, pour s'en convaincre, que de lire dans les *Lettres* l'effroyable diatribe que notre poète lui écrivait le 18 août 1852 — et qu'il ne lui envoya vraisemblablement pas. — Amédée Zédé, ingénieur de la marine, un des témoins au mariage de M. et Mme Aupick.

(11) La chronologie de ces projets devait être bousculée par les événements. En fait c'est seulement le 9 juin que le *Paquebot des mers du Sud* quittera Bordeaux. Il semble que Charles avait attendu la décision de son beau-père à Creil, chez le colonel Nemfray. On peut le croire du moins sur la foi d'une lettre, ressemblant fort à une lettre d'excuses, qu'il écrivait de cette ville à sa mère en 1841, et où, après une allusion à l'agitation et au vacarme qu'il avait causés « là-bas », on lit : « N'est-ce pas, ma chère maman, que, ne fût-ce que par amour-propre pour ton fils, tu te porteras bien, tu mangeras bien, afin que ton mari ne me reproche pas de t'avoir rendue malade? Persuade-lui, si tu peux, que je suis, non pas un grand scélérat, mais un bon garçon. »

(12) On regrette de trouver cet aveu, d'ailleurs loyal, en conclusion de ces deux lettres. Jusqu'en cet endroit Aupick avait paru ne se soucier que de mettre son beau-fils en garde contre ses propres entraînements. Mais ici, il semble bien laisser percer un ressentiment personnel. — Toutefois il faut s'empresser d'ajouter que, l'instant de son irritation passé, il revint à une attitude parfaitement mesurée, même affectueuse. On le voit écrire quelques jours plus tard : « Il [Charles] s'est rendu à la raison.

DATION DU CONSEIL JUDICIAIRE (13)

I. GRIEFS exposés dans le *Jugement d'avant faire droit.*

« Que, dès sa minorité le jeune homme a manifesté des goûts de dépense et des habitudes de loisir telles que pour les combattre les exposants crurent devoir lui faire entreprendre un voyage de long cours pour raison duquel ils se firent autoriser à emprunter au compte dudit Baudelaire une somme de cinq mille cinq cents francs;

« Que ledit Baudelaire, au lieu de se rendre à Calcutta, but de son voyage, s'arrêta à l'île Bourbon où il dépensa les fonds qui avaient été mis à sa disposition sans tirer aucun profit de ce premier sacrifice (14);

« Qu'étant devenu majeur vers 1842, ledit Baudelaire a reçu de sa mère et de son beau-père le compte de la tutelle qu'ils avaient exercée, lequel s'est élevé à une somme d'environ cent mille francs (15);

« ...Qu'à cette époque, trouvant insuffisants les revenus que lui procuraient les immeubles de Neuilly et malgré les observations de toute sa famille il s'est obstiné à les mettre en adjudication et en a retiré la somme totale de soixante-dix mille cent cinquante francs; que, presque instantanément, il a transporté sur lesdits prix une somme de cinq mille cinq cents francs dont le produit a été appliqué au paiement des dettes antérieures;

« Que malgré la précaution prise par Mme Aupick de se faire remettre les inscriptions de rente converties en titres au

Il est parti pour Bordeaux... Une circonstance heureuse... c'est que le Capitaine... a bien voulu se charger de mon jeune homme pour lequel, nous dit-il, il fera ce qu'il fera pour son propre fils... Au moment de son départ, Charles nous a écrit une bonne lettre, c'est une première garantie des bons effets que nous attendons de cette rude épreuve. (*Documents sur Baudelaire*, pub. par Féli Gautier, *Mercure de France*, 15-I-1905).

(13) Comme l'ignorance de la procédure suivie en cette matière pourrait gêner le lecteur, j'indique celle-ci sommairement : une fois saisi de la requête des parents, le tribunal, s'il la retient, ordonne, par un jugement d'avant faire droit, la convocation du Conseil de famille; puis, quand le Conseil lui a fait parvenir le procès-verbal de sa délibération, il entend le défenseur (ou passe outre si le défenseur fait défaut) et prononce.

(14) Voici donc enfin une preuve — aussi certaine qu'elle peut résulter de témoignages de tiers — que Baudelaire, quoi qu'il en ait dit, n'alla pas à Calcutta.

(15) Suivent ici le détail des titres constituant cette petite fortune, et la mention qu'en juin 1843, Baudelaire avait dépensé 20.500 francs.

porteur et les titres sur les acquéreurs des biens elle s'est vue forcée à remettre à son fils une somme de huit mille francs toujours pour éteindre de nouvelles dettes et qu'enfin elle est encore en ce moment poursuivie par les instances les plus pressantes pour une nouvelle somme de cinq ou six mille francs qui aurait eu même destination.

« Qu'elle a du reste les plus justes sujets de craindre que son fils ne souscrive des billets au profit d'usuriers et que pour donner une idée du désordre qui règne dans l'administration de sa vie et de sa fortune il suffit de citer les réclamations du restaurateur qui montent à neuf cents francs et que deux tableaux achetés par lui pour quatre cents francs ont produit à la revente qu'il en a fait faire par son commissaire priseur la somme de dix-huit francs (16)... »

II. DÉLIBÉRATION du *Conseil de famille.*

(24 août 1844)

Composition.

Ligne paternelle :

1. M. Chantapie, cl. de not., mandataire de Alph. Baudelaire, alors substitut du procureur du Roi, à Fontainebleau (17).

2. M. Narcisse-Désiré Ancelle, mandataire de Paul François Pérignon, juge au tribunal civil de la Seine, membre de la Chambre des Députés, demeurant à Paris, rue du faubourg Poissonnière 37, rue de Provence, 45.

3. M. Edmond Millot, chef au ministère des Finances, membre de la Légion d'honneur, demeurant à Paris, rue Sainte-Anne, n° 23.

Ces deux derniers appelés comme amis;

Ligne maternelle :

1. Jean Labie, anc. not., ch. de la Légion d'honneur, demeurant aux Ternes, 38.

(16) Allusion à un certain emprunt du prodigue auprès d'Arondel, son co-locataire à l'Hôtel Pimodan, dont il avait reçu 4.000 francs contre 15.000 en billets et qui lui avait « cédé » quelques toiles faussement attribuées à Basan.

(17) Baudelaire ne devait jamais pardonner à son demi-frère de s'être joint aux « étrangers » en cette circonstance.

2. Jean-Louis Emon (18), anc. off. d'artillerie, memb. de la Légion d'honneur, rue des Martyrs, 44.

3. Antoine-Bernard Jacquotot (19), avocat, avoué à la Cour royale de Paris, rue Saint-André, 333.

Appelés comme amis à défaut des parents...

Motifs et conclusion.

« Considérant qu'il est à la parfaite connaissance des membres composant le Conseil de famille que dès les dernières années de sa minorité Monsieur Charles Baudelaire a manifesté les dispositions de la plus grande prodigalité;

« Que le Conseil de famille pendant cette minorité avait cru devoir prendre des mesures qui paraissaient convenables pour le défendre contre le fâcheux entraînement et le ramener à un esprit d'ordre et de régularité dans ses dépenses, mais que les mesures ont été complètement inefficaces;

« Que Monsieur Baudelaire, une fois parvenu à sa majorité étant devenu maître de sa fortune s'est livré aux plus folles prodigalités; que dans l'espace de dix-huit mois il a dissipé près de la moitié de son patrimoine qui s'élevait à un capital d'environ cent mille francs et que les faits les plus récents donneraient lieu de craindre que le restant du patrimoine ne fût complètement absorbé si l'on mettait le moindre retard à le pourvoir comme prodigue d'un conseil judiciaire...

« Par ces motifs, à l'unanimité, le Conseil de famille émet l'avis qu'un Conseil judiciaire lui soit donné... et même que le choix du tribunal se porte sur toute autre personne que la mère... par suite de son état de santé et de la faiblesse d'une mère pour ses enfants (20). »

(18) Notre poète se plaindra plusieurs fois, dans la suite, de l'influence que M. Emon, un ami du Général, et son voisin à Honfleur, exerçait sur Mme Aupick.

(19) Au cours de l'année 1858 — après la mort du Général — on le verra intervenir pour aider au rapprochement de la mère et du fils et à l'apaisement d'une déplorable querelle, survenue avec Ancelle.

(20) En suite de cette délibération, Baudelaire, qui repoussait « avec fureur » toute mesure « attentatoire à sa liberté » (*Lettres inédites à sa mère*, p. 19), se voyait envoyé en Chambre du Conseil par la 1re Chambre le 24 août 1844. Il faisait défaut. Le Tribunal alors désignait M. Albert Ancelle pour être son Conseil judiciaire (21 septembre suivant).

LETTRES ITALIENNES

Massimo Lelj : *La Santa Fede. La Spedizione del Cardinale Ruffo* (1799). *Il Garibaldi borbonico*, Mondadori, Milan. — Umberto Cosmo : *L'Ultima Ascesa. Introduzione alla lettura del Paradiso*, Bari, Laterza. — Cipriano Giachetti : *Bianca Cappello. La Leggenda e la Storia*, Bemporad, Florence. — Giuseppe Donnini : *Dostojevskij vivente*, Vallecchi, Florence. — Giuseppe Zoppi : *Azzurro sui Monti. Poesie.* Istituto Editoriale Ticinese, Lugano-Bellinzona. — Mémento.

Très caractéristique a été la polémique qui s'est élevée il y a quelque temps entre Ezio Gray et Massimo Lelj à propos du livre de ce dernier : **La Santa Fede. La Spedizione del Cardinale Ruffo.** Nous pouvons en juger aussi, car la révolte conduite par le cardinal Ruffo qui, en 1799, chassa Championnet et les troupes françaises du Royaume de Naples, intéresse l'histoire de France. Le Français a souvent quelque mal à comprendre l'histoire des autres nations, car la sienne, depuis quelque mille ans, offre une admirable unité. Il a peine à se figurer qu'il n'en soit pas de même partout. Et sans doute que cette vue simple, sinon simpliste, le prédisposa au jacobinisme jadis comme elle le prédispose aujourd'hui à un universalisme quelque peu artificiel. Quoi qu'il en soit, nous sommes un peuple ancien, la plus ancienne nation d'Europe; et si nous ne comprenons pas toujours l'histoire des autres, ni même parfois la nôtre, nous pouvons nous permettre de dire sur celle-ci tout ce que nous voulons. Et nous ne nous en privons guère. Ainsi, nous pouvons dire que le jacobinisme, après avoir commencé par être un mal pour nous, devint aussi un mal pour les autres, mais qu'ils s'en vengèrent bien en le retournant contre nous; d'où les déconvenues de notre politique étrangère, au siècle dernier et encore aujourd'hui. Nous pouvons dire que les expéditions en Italie, et surtout dans l'Italie méridionale, ont eu souvent pour nous de funestes effets. Nous pouvons dire que la manie qui nous prit, après 1792, de faire malgré eux le bonheur de gens qui se trouvaient très bien comme ils étaient, tenait un peu de Don Quichotte. Nous pouvons le dire tout en soutenant un point de vue français. Et d'autres peuvent nous contredire en soutenant aussi un autre point de vue français.

Le point de vue italien n'est pas aussi simple. Avant 1860,

il n'y avait pas de nation italienne. On sait comment elle fut formée. On sait aussi que tout et que tous ceux qui contribuèrent à cette formation sont, pour un Italien d'aujourd'hui, sacrés et indiscutables. Or l'Italie de 1860 était sortie d'un mouvement libéral, et il se trouve que l'Italie d'aujourd'hui n'est plus libérale. D'autre part, il faut bien admettre qu'avant 1860, même politiquement, tout ne fut pas à blâmer dans les régimes anciens.

D'où le sens, l'*impostatura* de la polémique entre Ezio Gray et Massimo Lelj. Notez que par définition tous les deux ont les mêmes idées politiques actuelles, et que la discussion se déroule toute sur le plan fasciste. Ce n'en est que plus intéressant. Le premier s'indigne de ce que le second ait mis en belles lettres rouges, en sous-titre, sur la couverture de son livre, ce qualificatif qu'il applique au cardinal Ruffo : *Il Garibaldi borbonico*. Massimo Lelj raisonne ainsi : sans doute l'unité italienne a été l'œuvre des libéraux (j'ajoute pour mon compte que ce n'est peut-être pas aussi dogmatiquement vrai que les Italiens le pensent), mais après la grande guerre, après le Concordat, beaucoup de nos jugements sont sujets à révision; il faut juger plus objectivement des choses; le goût que le roi Ferdinand de Naples avait pour le peuple était d'un bon roi; l'horreur qu'il avait de la Révolution qui avait décapité Marie-Antoinette, sœur de sa femme Caroline, était d'un bon mari; la fidélité des lazzaroni qui, sous son règne, étaient heureux et vivaient bien, nous semble louable; et le cardinal Ruffo, en chassant les Français, fut un précurseur de l'œuvre nationale.

La réponse d'Ezio Gray est parfois empreinte de considérations trop actuelles. Il ne blâme pas Ruffo d'avoir chassé les Français; mais par quels moyens? En s'alliant avec une espèce de Société des Nations où il y avait même des Turcs; en favorisant la *main-mise* (en français dans le texte) des Anglais sur la Méditerranée; en se servant de la plus vile plèbe. Et il demande à Massimo Lelj si celui-ci ne pense pas proposer le nom de Frà Diavolo pour désigner la section du Fascio d'Itri.

A la vérité, nous voyons s'affronter là deux conceptions qui ne semblent pas, pour le moment, tout à fait conciliables.

Massimo Lelj, se fondant sur l'unité de l'Italie actuellement parfaite, tend à renouer avec le passé une plus large tradition qui ne soit pas seulement culturelle. Ezio Gray n'entend pas s'écarter de la tradition classique du *Risorgimento.* Qu'en pourrons-nous dire objectivement? Que les campagnes des armées républicaines, puis le régime de l'Empire français transformèrent l'Italie à tel point qu'il lui était impossible de revenir, par la suite, à son état ancien. La Restauration ne fut qu'un épisode transitoire. Le branle était donné. Rien ne sert de dire que, sans ce mouvement premier, le résultat eût été le même. Nous n'en savons rien. L'hypothèse, en histoire, ne peut avoir aucune valeur.

Umberto Cosmo, qui a déjà écrit une *Vie* de Dante, vient de publier une étude très importante, **L'Ultima Ascesa,** introduction à la lecture du *Paradis.* Cette troisième *cantica* passe pour la plus difficile à pénétrer de la *Divine Comédie,* ce qui est peut-être vrai, et aussi pour particulièrement abstruse, ce qui est faux. Surtout si on la relit en prenant l'*Ultima Ascesa* comme guide. Umberto Cosmo n'ignore évidemment rien de la critique dantesque, si épineuse et si spécialisée. Il va plus loin que la simple interprétation de détail. Il est capable de doser avec exactitude ce que Dante a dû à l'influence thomiste, et ce que lui apporta l'enseignement parallèle, sinon rival, des Franciscains. Il domine assez son sujet pour discerner les quelques taches qu'a malgré tout cette poésie. Ainsi il montre que le chant 11, le chant de saint François, sauf l'admirable envol du début, est faible; ce que nul n'aurait osé dire autrefois. Mais c'est le fait de trois ou quatre passages au plus. Par contre, il discerne également bien la beauté spécifique du Paradis. Les spécialistes des observations oniriques savent que nos rêves sont très rarement dans un paysage de grande lumière, car la puissance sensorielle du sujet, en cette représentation idéaliste, est forcément très limitée. La création poétique tient beaucoup du rêve. C'est pourquoi les poètes des époques de dépression spirituelle, ou bien qui n'ont que des qualités sensorielles affaiblies, se complaisent aux couchers de soleil, aux levers de lune et aux rossignols qui chantent dans la nuit. La création d'un paysage lumineux demande de la

robustesse et un vigoureux effort. Il est admirable que tout au long des quatre à cinq milles vers du *Paradis,* Dante travaille en pleine lumière, en une lumière extra-terrestre, sans qu'aucune de ses images soit médiocre. La plastique de l'*Enfer* était pour le poète incomparablement plus facile à construire. Plus accessible aussi au lecteur médiocre, sans qu'il en découle que Dante se soit montré, dans le *Paradis,* moins grand ou plus enveloppé. Au contraire. Comme substance morale, nous trouvons ici plus clairement encore que dans les autres parties de la *Divine Comédie,* le plus ardent amour de la vérité, avec ses conséquences de toute sorte : le sens de la stricte responsabilité morale, un ordre politique précis dans lequel chacun doit être à sa place selon que la nature l'indique, la haine de l'opportunisme et de l'accommodement. Ces hommes du XIIIe siècle étaient des géants; et la lecture d'une œuvre forte comme celle de Dante nous remplit de stupeur. Même en dehors de sa densité poétique, elle fait preuve d'un respect pour les valeurs humaines qu'aujourd'hui nous avons perdu autant qu'il est possible.

Il y a loin de Béatrice à **Bianca Cappello.** Cipriano Giachetti a consacré à cette dernière une monographie d'une érudition sérieuse, mais très agréable à lire. Ce qui prouve qu'il n'y a que les médiocres pour penser que l'histoire doive être romancée, c'est-à-dire mise en carnaval, pour se faire lire. L'histoire de Bianca Cappello a été contée de bien des manières. La plupart en ont accusé les effets pour qu'elle ressemblât davantage à ces histoires tragiques, dans la manière de Bandello, qui furent un temps à la mode. On connaît dans ses grandes lignes l'aventure de cette jeune Vénitienne enlevée par un Florentin et qui finit par devenir grande-duchesse de Toscane. Les meilleurs travaux que nous possédions sur elle étaient jusqu'ici les livres de Saltini, et aussi les pages que Gaetano Pieraccini lui a consacrées dans sa monumentale *Stirpe dei Medici di Cafaggiolo.* C. Giachetti se réfère à ces dernières dont il fait le plus grand éloge. A l'aide de tous les documents actuellement connus, il interprète cette histoire d'une façon plus humaine qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Auparavant, on la poussait au mélodrame; on y versait ce qui restait du poison des Borgia. Or

les spécialistes de la toxicologie qui se sont mêlés d'histoire médicale nous assurent que ce poison n'a jamais existé. Bianca Cappello et son mari, le grand-duc Francesco Ier, sont morts tout simplement de la malaria. De même C. Giachetti débarrasse la vie de son héroïne de tout ce qu'on avait voulu y mettre de morbide. Ce n'était pas une aventurière vulgaire. Cette patricienne vénitienne ne connut bibliquement que deux hommes dont elle fut successivement l'épouse légitime, et on ne peut lui reprocher qu'une courte époque d'adultère, avant la mort du premier. C'était tout de même une grande dame, et elle donna à cette affaire un ton qui contraste avec la banalité qu'ont, de notre temps, les aventures princières. Au surplus, nous pourrions faire encore une autre réflexion. Je m'étonne toujours, quant à moi, lorsque je vois mes contemporains s'élever contre la corruption de telle ou telle époque historique. Je pense que la nôtre est capable de rendre des points à toutes les autres. Au temps de Bianca Cappello, le simple soupçon d'adultère pouvait causer la mort d'une femme. Blâmable cruauté certainement, mais elle dénote tout autre chose que la facilité des mœurs.

Les Italiens se sont toujours fort intéressés à Dostoiewsky. Bien plus qu'à Tolstoï. Dostoiewsky, ce qui peut nous paraître étonnant, eut une appréciable influence sur Papini. L'autre année, Moscardelli avait publié sur lui un livre plutôt fait de réflexions liminaires. Giuseppe Donnini, avec son **Dostojevskij vivente,** nous donne une véritable biographie. Elle est neuve en ceci que les faits matériels de la vie du grand artiste sont commentés par une pensée très perspicace qui les met en corrélation avec l'œuvre qu'il composait dans le même temps. Dostoiewsky était d'origine lithuanienne, et il s'en prévalut longtemps avec une sorte d'orgueil. Il fallut l'exil en Sibérie pour l'amener à un amour complet de ce qu'on a appelé l'âme russe. Peut-être est-ce chez lui qu'on en trouve le mieux exprimées les incertitudes et les espérances en quelque sorte messianiques. Ce que Giuseppe Donnini a dégagé avec une très pénétrante sensibilité.

Nous nous trouvons, avec Giuseppe Zoppi, dans une atmosphère moins tourmentée. Son ciel est fait d'une immense

sérénité montagnarde, et elle est exprimée tout entière par le titre de son dernier recueil de vers : **Azzurro sui Monti.** Giuseppe Zoppi est Tessinois. Le canton du Tessin, politiquement helvétique, est de langue italienne, et il a été pour l'Italie, depuis un siècle environ, d'un apport littéraire considérable. D'un caractère de terroir tout à fait lombard vers le Sud, le Tessin est essentiellement montagnard dans le reste de son territoire. Giuseppe Zoppi en exprime tout à fait l'esprit, surtout dans ce *Bleu sur les Monts* qui est la meilleure chose qu'il ait produite. De la délicatesse sans mièvrerie, de la simplicité sans banalité, de la finesse sans recherche, telles sont les principales qualités de Giuseppe Zoppi poète. Certaines de ces pièces sont en vers *sciolti;* les autres, en vers rimés. Dirai-je qu'il faut de l'attention pour s'en apercevoir? Ces vers sont d'une telle fluidité qu'ils font oublier leur facture prosodique. A une époque où la poésie est délaissée, moins en Italie qu'en France cependant, un tel recueil est un don très appréciable pour une littérature. Telles de ces pièces sont, dans le bon sens du terme, anthologiques. Par exemple *Sur la Tombe du Père, Pour la Mort de la Mère,* sujets en quelque sorte réservés parce qu'il est à craindre qu'on en suspecte la sincérité. C'est loin d'être le cas en une poésie d'une telle fraîcheur qu'elle remonte aux origines et peut se permettre de chanter les choses primitives qui ailleurs que chez elle paraissent usées. L'Institut éditorial tessinois présente ce volume en une édition magnifique; et il est agréable que la poésie n'aille pas, comme la Philosophie de Pétrarque, pauvre et nue.

Mémento. — Hœpli a publié le dixième volume des Ecrits et Discours de Benito Mussolini le 14 novembre dernier. Date choisie, car le 15 novembre 1914 paraissait le premier numéro du *Popolo d'Italia.* Cette commémoration a certes, pour nous Français, de l'intérêt. Cependant, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de nos compatriotes qui sachent exactement comment et pourquoi ce journal fut fondé. On ne peut pas tout savoir, évidemment. Le rapprochement est piquant parce que ces discours vont de l'11 novembre 1935 au 4 novembre 1936. C'est-à-dire qu'ils sont de la période des Sanctions. Le fameux discours de Milan, du 1er novembre 1936, y figure. En un temps où les chefs de gouvernement parlent volon-

tiers à leurs gouvernés, et surtout, par-dessus la tête des gouvernés, à ceux qui écoutent au dehors, de tels recueils sont précieux parce qu'ils permettent d'avoir sous la main des documents qu'il faudrait beaucoup de peine pour rechercher ailleurs.

PAUL GUITON.

LETTRES RUSSES

« Revue de Littérature comparée », numéro spécial consacré à *Pouchkine* (1799-1837). Boivin et Cie, Paris, 1937. — A. Pouchkine : *Evguény Onéguine*, nouvelle édition commentée, annotée et munie de gloses par MM. Hofmann, Serge Lifar et Lozinski, Edition S. Lifar, Paris, 1937.

La commémoration à Paris du centenaire de la mort d'Alexandre Sergéevitch Pouchkine a donné lieu à diverses manifestations littéraires et artistiques, ainsi qu'à la publication d'une série d'articles sur le grand poète russe et de nouvelles traductions et éditions de certaines de ses œuvres. Faut-il le dire? bien peu de ces articles et de ces traductions valent la peine d'être mentionnés, car si ces articles dénotent une complète incompréhension du génie de Pouchkine et de l'essence même de son art, ces traductions montrent chez leurs auteurs l'insuffisance du don poétique et une connaissance très limitée de la langue russe. Aussi, quel plaisir de rencontrer, parmi tout ce fatras d'écrits médiocres qu'ont fait surgir les fêtes organisées à la mémoire de Pouchkine, le recueil que vient de publier la *Revue de Littérature comparée*. Dans ce recueil l'œuvre de Pouchkine, son art et sa personnalité sont étudiés, soupesés et décrits sous les aspects les plus divers, par une excellente équipe particulièrement bien renseignée sur la littérature et la mentalité russes.

C'est ainsi que M. André Mazon, professeur au Collège de France, à qui revient le mérite d'avoir constitué l'équipe en question, a donné un article d'ensemble sur Pouchkine. Cet article représente en quelque sorte une introduction à la commémoration littéraire du poète russe. De même, l'article du professeur Haumant, *Pouchkine à l'étranger*, qui se termine sur les lignes suivantes :

[Pouchkine] doit à la Russie les inspirations qui l'ont sacré poète national, mais de nos classiques il a gardé l'art et le goût. De là quelque difficulté à le situer, surtout pour les étrangers qui ne peuvent l'aborder dans sa langue. Mérimée, qui le savait, se tire d'affaire en le rapprochant des Grecs, dont il a, dit-il, la

simplicité géniale et la grâce, et ce sont bien là, en effet, ses qualités maîtresses, mais il ne les a pas prises aux Grecs, ni à personne. Et cependant sa forme est française, et qui dira quels liens mystérieux unissent la forme et le fond? (P. 14-15.)

Suivent deux excellentes études de deux pouchkiniens russes émérites, celle de M. Modeste Hofmann, *Poésie et vérité dans l'œuvre de Pouchkine,* et celle de M. Lozinski, *La littérature française et Pouchkine.* Dans cette étude qui semble être un développement de la thèse émise par Haumant, à savoir que la forme de l'œuvre de Pouchkine est purement française, M. Lozinski met tout d'abord en évidence le fait, paradoxal à première vue, que Pouchkine, « imbu d'idées françaises, profondément pénétré de l'esprit français, lecteur infatigable de la littérature française contemporaine, classique et même médiévale, qui maniait le français avec une facilité extraordinaire, et pensait en français au point de transposer en russe des mots français et des expressions entières... n'aimait pas la France. Pouchkine était attiré vers l'Italie; une vision nostalgique de l'Espagne se dégage de son *Invité de pierre,* mais la France n'occupe dans ses rêves qu'une place effacée » (p. 38-39).

Et l'Angleterre? Un article d'Ernest J.-Simmons, slaviste anglais distingué, répond à cette question. L'influence que les coryphées de la littérature anglaise eurent sur Pouchkine est patente. Mais ce n'est pas seulement la griffe d'un Byron, d'un Shakespeare ou d'un Walter Scott qu'on trouve dans l'œuvre du poète russe, on aperçoit encore dans Pouchkine une grande et profonde connaissance des auteurs anglais de moindre grandeur, d'un Coleridge, par exemple, d'un Sterne et d'un Wordsworth, dont il traduisit deux sonnets. En général, Pouchkine était non seulement très familiarisé avec la littérature anglaise, mais il connaissait parfaitement bien l'histoire de l'Angleterre et il suivait attentivement le mouvement littéraire anglais en compulsant les grandes revues de Londres et d'Edimbourg.

L'influence de la littérature allemande sur Pouchkine fut bien moins forte que celle de la France et de l'Angleterre. A l'analyse de cette influence sont consacrés, dans le recueil de la *Revue de Littérature comparée,* l'article d'Arthur Lu-

ther et celui de Jules Legras, *Pouchkine et Goethe*. Ce dernier article a ceci de particulier qu'il est enrichi d'une excellente traduction d'un des chefs-d'œuvre de Pouchkine, *Scena iz Fausta* (Scène tirée de *Faust*). Remarquons en passant que ce titre ne répond nullement au sujet, puisque, comme le remarque fort justement M. Legras, « la scène en question n'est pas tirée du *Faust* de Goethe, mais écrite librement par Pouchkine ». La place nous manque pour analyser et même simplement citer tous les autres articles du recueil de la *Revue de Littérature comparée*. Il y en a d'excellents, tels que celui de M. Mongault, *Pouchkine en France*, et celui de M. Gorlin sur les études pouchkiniennes en Russie, de 1917 à 1937. Rappelons que nous devons à M. Gorlin un très intéressant ouvrage, *N. V. Gogol und E. Th. A. Hoffmann*, complété par un article sur *Hoffmann en Russie*. Cet article nous montre très bien que si c'est sous l'influence de Hoffmann que Pouchkine écrivit sa *Maison solitaire de Vassiliévsky ostrov* (n'oublions pas non plus ce qu'il y a d'hoffmannesque dans *La dame de Pique* et *Le cavalier de bronze*), le démonisme d'Hoffmann a bien changé sous la plume de Pouchkine. Le démonisme de Pouchkine n'a pas le caractère romantique et rêveur du démonisme d'Hoffmann. « Ce fait, dit M. Gorlin (1) explique la différence essentielle entre le fantastique de Pouchkine et le fantastique d'Hoffmann. » Pouchkine place ses personnages dans une situation hoffmannesque, mais il raconte leurs faits et gestes d'une façon simple et claire.

De même jour **Evguény Onéguine,** dont une nouvelle édition, « édition du jubilé », vient de paraître, grâce aux soins de M. Serge Lifar. Dans sa jeunesse, Onéguine a quelque chose de démoniaque comme le *Don Juan* de Byron. Il a un « esprit dur et froid » ; il est méprisant et « caustique dans la discussion », remarque Ernest J.-Simmons dans son étude sur Pouchkine. Il regarde d'abord Tatiana avec une indifférence glacée et affecte une attitude ennuyée et désabusée envers la vie en général. Mais ce sont là les traits les plus évidemment byroniens d'Onéguine. Le côté satanique

(1) Sur l'ouvrage et l'article de M. Gorlin, voyez ma chronique russe dans le *Mercure de France* du 1er août 1935.

de sa nature paraît plutôt une pose, qu'il oublie à mesure que son caractère mûrit. Et véritablement, en développant le caractère d'Onéguine, Pouchkine arrive à fixer un type qui était fréquent dans la société de son époque. Son point de vue est objectif dans l'ensemble. Pouchkine n'est pas Onéguine dans le même sens que Byron est Childe Harold et Don Juan.

Les critiques, écrit M. E.-J. Simmons, allaient mettre du temps à comprendre qu'*Eugène Onéguine* était l'ouvrage le plus russe que Pouchkine eût écrit. La ressemblance avec *Don Juan* est superficielle, la différence est très grande. L'intrigue, les personnages secondaires, de splendides passages de description, les couplets en vers et l'immortelle Tatiana ont été entièrement créés par lui. (P. 89.)

La nouvelle édition d'*Eugène Onéguine*, due aux soins de M. Serge Lifar, est commentée, annotée et pourvue de gloses par MM. Modeste Hofmann, G. Lozinski et l'éditeur, pouchkiniens sagaces et avertis. C'est dire qu'il y aurait beaucoup à glaner dans leurs commentaires et leurs déductions. Malheureusement, la place me manque pour me livrer à un pareil travail. Je dirai donc seulement qu'au point de vue typographique l'édition de M. Lifar, ornée d'une reproduction en couleur d'une miniature de Pouchkine, est un petit chef-d'œuvre de goût et qu'elle est digne de prendre place dans la bibliothèque du plus exigeant des bibliophiles.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

VARIÉTÉS

La signification primitive de l'Ordalie. — On appelle ordalie, dans l'Histoire des Religions, ce qu'au moyen-âge on désignait sous le nom de Jugement de Dieu. L'histoire nous a rendu familière cette expression. Elle se présente dans tous les cas où il s'agit d'une question obscure, d'une enquête difficile, et dans laquelle les témoignages sont contradictoires.

M. Gustave Glotz, le professeur que pleure la Sorbonne, a montré, dans une thèse qui a fait quelque bruit, que l'ordalie existait dans la Grèce primitive. On recourait à elle dans tous les cas où la vérité, dramatique en elle-même,

était malaisée à établir. On avait alors confiance dans la divinité qui, par définition, sait tout, est qualifiée pour percer tous les mystères, qui doit mettre son honneur à manifester le bien et à condamner le mal; mais c'est une question de savoir quelle est la signification primitive de cette pratique. Etait-ce une façon naïve, quoique grossière, de faire intervenir Dieu dans les affaires humaines? Il ne semble pas qu'il faille chercher si loin.

Au premier abord, on est fortement tenté de croire que cette interprétation est la bonne; en y réfléchissant, on trouve que cette explication est trop compliquée. Elle suppose une théorie un peu développée sur Dieu, sur son omniprésence, sur sa toute-science, sur sa puissance pour manifester la vérité. Il semble que tout soit beaucoup plus simple, et que la croyance à l'efficacité des ordalies soit une conséquence des croyances les plus primitives, en particulier celle de la magie du souhait exprimé.

Il est très intéressant de voir comment la bénédiction et la malédiction sont considérées comme efficaces par elles-mêmes. M. Lévy-Brühl, dans son livre si riche d'observations (1), a raconté beaucoup de ces cas. En voici un qui est typique : c'est un missionnaire qui le raconte.

> Pendant mon séjour à Ambrizette, trois femmes Cabinda étaient allées puiser de l'eau à la rivière. Elles remplissaient leurs pots l'une près de l'autre, quand celle du milieu fut happée par un alligator, entraînée aussitôt sous l'eau et dévorée. La famille de cette pauvre femme accusa immédiatement les deux autres de lui avoir jeté un sort, et de l'avoir fait happer du milieu d'elles par l'alligator. Je leur fis des représentations, et j'essayai de leur montrer la profonde absurdité de leur accusation, mais ils me répondirent : « Pourquoi l'alligator a-t-il saisi justement celle du milieu et non pas une de celles qui étaient de chaque côté? » Impossible de les faire sortir de cette idée. Les deux femmes furent obligées de boire la « casea » (ordalie par poison). Je n'en sus pas la fin, mais le plus vraisemblable est qu'une d'elles ou toutes les deux périrent ou furent réduites en esclavage.

Dans ce cas, l'explication traditionnelle semble bien la plus naturelle. Au fond, elle ne l'est pas. L'ordalie dont il

(1) Voir, en particulier, *La Mentalité primitive*, 1922.

s'agit ne démontre pas du tout que l'une de ces femmes a été coupable. Elle prouve simplement la confiance de ceux qui ont voulu cette pratique et l'ont imposée à leur clan. Il n'y a pas un pays, une race, où l'on n'ait pas attribué au nom, soit d'un objet, soit d'une personne, une influence occulte et dissimulée agissant par elle-même, une sorte d'influence contraignante. La psychologie la plus élémentaire nous fait comprendre pourquoi il en est ainsi.

Les noms des objets semblent les appeler à l'existence. Une chose qui n'est pas nommée reste dans le vague; elle est comme si elle n'existait pas. Nommée, elle prend une réalité nouvelle. Si l'on appelle dans une foule quelqu'un par son nom véritable, celui dont il s'agit sait tout de suite que c'est à lui qu'on s'adresse; il n'a aucune illusion sur ce qu'on lui veut, ni sur les sentiments dans lesquels on le vise. L'intonation peut exprimer tour à tour une colère, une menace, des états psychologiques variés et que l'on comprend. Si elle traduit l'irritation, il n'y a pas d'erreur possible : on est blâmé, on est condamné. Voilà pourquoi, chez tant de peuples, les indigènes attachent une importance particulière aux sentiments traduits par la parole ou qui se laissent deviner, et pourquoi l'irritation est souvent considérée comme un péché, alors que la morale sociale n'a pas encore atteint un certain degré de délicatesse.

Ailleurs, dans d'autres cas, les indigènes dissimuleront leur nom véritable, car ils ne savent pas l'usage qu'on en peut faire, pourquoi leur nom sera prononcé. On comprendra qu'ils supposent tout de suite que toute parole possède une puissance de réalisation.

Cette puissance est une force analogue à celle que l'on suppose dans toute incantation, c'est-à-dire une force magique. En réalité, il n'y a pas, et il ne peut y avoir d'ordalie sans un serment. Celui qui est accusé d'un crime doit prêter le serment qu'il n'est pas coupable, et il ajoute une malédiction sur lui-même pour le cas où il le serait. Une fois les mots prononcés, ils vont produire au loin leur effet de vie ou de mort. Un objet sur lequel on a prononcé un *tabou* ne tient pas son efficacité d'une volonté qui lui est inhérente; il agit par une sorte d'énergie nécessaire qui se dégage toute

seule, automatiquement. L'efficacité d'une malédiction consiste, pour ainsi dire, en quelque chose qui blesse, qui détruit tous ceux auxquels elle s'attache. En fait, « tabouer » un objet, c'est-à-dire le déclarer « tabou », c'est attendre de cette déclaration un effet. Quiconque touchera cet objet, même involontairement, en sentira la décharge, et, pour ainsi dire, la morsure.

D'une certaine façon, il en est d'un objet porte-bonheur comme d'un objet « taboué » et dangereux : la vertu qui se dégage de lui est tout à fait du même genre que celle d'une bénédiction. Elle est visiblement, dans bien des cas, l'effet d'une bénédiction mise sur son objet. D'après les idées teutonnes, comme l'a établi Sir John Frazer, les malédictions se posent, s'établissent, s'accrochent, prennent leur vol, retournent à leur source comme des oiseaux à leur nid. C'est l'opinion courante en Irlande qu' « une malédiction, une fois proférée, doit se fixer sur quelque chose; elle flottera sept ans dans les airs et pourra descendre n'importe quand sur celui qu'elle visait : il suffit que l'ange gardien du maudit vienne à l'abandonner pour qu'aussitôt, prenant la forme d'un accident, d'une maladie, d'une tentation, elle fonde sur la tête qui lui a été désignée. »

Il faut remarquer que le serment a souvent la valeur d'une incantation. Il est toujours accompagné d'une malédiction conditionnelle : celle-ci produira ses effets si le serment est violé. Elle produira automatiquement ses conséquences. Le parjure déclanche immédiatement l'action de la malédiction prononcée. Voilà pourquoi il ne faut pas faire un serment à la légère. Celui qui le prononce inspire autour de lui une certaine crainte : il n'est pas encore un maudit; mais il peut le devenir d'un moment à l'autre. Qui sait si les paroles qu'il a dites ne déclancheront pas contre lui le malheur? Par conséquent, le contact de quelqu'un qui est exposé à ce danger est presque aussi redoutable que celui de l'homme qui est déjà maudit.

Dans la pensée des Bédouins, dit Burckhardt, on ne doit proférer un serment solennel qu'à une certaine distance du camp, parce que la nature magique du serment pourrait être pernicieuse au groupe entier des Arabes si on le prononçait dans leur voisinage.

Pour défendre son droit, un Bédouin se résoudra rarement à prêter un serment solennel devant le tombeau d'un cheik ou d'un saint, comme on l'en requiert quelquefois. On pourrait supposer que, dans ce cas, l'individu a peur de l'intervention d'une puissance supérieure; mais cette interprétation est erronée. Ce que l'on redoute ici, c'est la puissance magique de ce qui a été prononcé.

L'imprécation était une souillure magique dont on accablait ses ennemis, comme celle que les prêtres d'Athènes décidèrent d'employer contre Philippe, ses enfants et son royaume, chaque fois qu'ils prieraient pour leur ville (Tite-Live, XXXI, 44).

Cette conception matérielle du serment, et de la malédiction qui l'accompagne, explique certains usages que Westermarck a relevés chez les Berbères du Maroc. Les personnes faussement accusées d'un crime se déshabillent parfois entièrement dans le sanctuaire où elles vont jurer; elles croient que, si elles agissent ainsi, le saint punira l'accusateur. Au fond de cette croyance, il y a l'idée très naïve que l'absence de vêtements empêchera le serment de s'accrocher à ces personnes.

Il n'y a, dans toute cette conception, aucun appel aux puissances supérieures : c'est une conception purement matérielle de la malédiction dont on croit qu'elle agira par elle-même. L'ordalie est tout simplement la confiance dans certaines pratiques qui n'impliquent pas l'intervention de Dieu, mais qui supposent une conception particulière de la parole prononcée; celle-ci a, par elle-même, toute son efficacité.

C'est pourquoi tout serment avait un caractère religieux; un sacrifice le scellait ordinairement; après l'immolation, le repas et les libations, on vouait aux malédictions des dieux le coupable qui oserait le violer. Cet anathème, qui avait par lui-même une force d'exécution, faisait même ordinairement partie du serment... A Athènes, on jurait dans l'Aréopage et par les Euménides; à Syracuse, c'était dans le temple de Déméter; à Sparte, dans celui d'Athéné Chalciœcos, etc...; mais le serment le plus solennel se faisait en invoquant tous les dieux, et en particulier Zeus Horkios. On buvait parfois — cette croyance confirme tout ce que nous venons de dire

— certaines eaux magiques (udata orkia) qui devaient empoisonner le parjure.

On n'a que l'embarras du choix dans les formules qui s'associent à ces ordalies... Les Kandhs jurent sur une peau de lézard en disant : « Puissé-je, si je mens, être réduit comme elle en poussière! » Les mêmes Kandhs prêtent serment sur la peau d'un tigre en appelant sur le parjure la destruction par cet animal. Chez les Toungouzes, on peut obliger un accusé à gravir une des montagnes sacrées en répétant : « Si je suis coupable je renonce pour toujours à tout succès à la chasse et à la pêche. »

La confiance dans l'ordalie, malgré les transformations qu'elle a subies à travers les âges, et de civilisation en civilisation, est tout simplement, selon les croyances primitives, la confiance dans les moyens magiques, et en particulier dans ceux de la parole prononcée.

RAOUL ALLIER.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Theodor Wolff : *La Guerre de Ponce Pilate;* Albin Michel. — Sir Austen Chamberlain : *Au fil des années;* Gallimard. — R. Lansing : *Mémoires de guerre;* Nouvelle Revue critique. — E.-N. Dzelepy : *La Nouvelle Triplice;* Fustier. — H. de Kerillis : *Français! Voici la guerre;* Grasset.

Le livre de Th. Wolff **La Guerre de Ponce Pilate** est un aperçu raisonné des origines de la guerre mondiale depuis la nomination de Bethmann-Hollweg à la chancellerie jusqu'aux déclarations de guerre en août 1914. On sait que l'auteur, longtemps correspondant de journaux allemands à Paris, devint vers 1903 directeur du *Berliner Tagblatt* et occupa ce poste jusqu'après l'avènement de Hitler. L'édition allemande originale est interdite en Allemagne; elle avait été rédigée avant le triomphe du national socialisme, mais semble avoir été depuis revue et complétée. C'est une belle œuvre, écrite d'après les meilleures sources, intéressante et équitable. Quand j'ai lu le travail de Th. Wolff, mes sentiments de Français et d'érudit impartial n'ont presque jamais été choqués; il a vu les choses comme moi; sans doute il a fait des observations qui m'avaient échappé, j'en ai fait moi-même d'autres que je crois plus justes que les siennes, mais dans l'ensemble, quoique appartenant aux deux camps opposés, nous avons

retiré de nos lectures des impressions presque identiques. Ce bon ouvrage prouve donc que les élucubrations des germanophiles français (je ne les nomme pas pour éviter du papier timbré), américains (H. E. Barnes, S. B. Fay), anglais, etc., de lecture si pénible pour un Français, sont l'œuvre d'esprits partials ou suggestionnés. Le livre de Th. Wolff n'est d'ailleurs pas uniquement une compilation; c'est aussi un témoignage. L'auteur a connu la plupart des personnages du drame, il a reçu les confidences de plusieurs d'entre eux, a assisté à certaines scènes aux heures décisives; c'est donc souvent un témoin, sincère, perspicace et équitable.

La cause de la guerre, c'est l'appui fourni par l'Allemagne à l'Autriche. M. Th. Wolff dit à ce sujet :

[Moltke II] fit sienne l'idée favorite d'autres stratèges, cette idée autour de laquelle gravitait leur existence : il fallait qu'en cas de conflit l'Autriche ouvrît les hostilités ou que la guerre éclatât à cause d'elle, car alors seulement elle y prendrait part. Séduit par cette idée, il engagea en 1909 des pourparlers avec Conrad de Hötzendorff qui aboutirent sans conteste à une déformation du principe d'alliance et à l'abandon de la thèse de Bismarck.

Je crois au contraire que cette idée de Moltke II était au fond la thèse de Bismarck et même celle de tous les hommes d'Etat prussiens depuis Olmütz (1850). Auparavant (depuis le retour de Napoléon de l'île d'Elbe), ils pratiquaient la politique d'alliance austro-prussienne, mais sans hostilité contre la Russie. Depuis 1850, il y eut quelque chose de changé dans les sentiments, mais l'apparence resta d'abord la même. Le vrai changement fut dans l'attitude de l'Angleterre, antifrançaise avant 1854, variable de 1854 à 1904, francophile après. Depuis 1870, les Allemands n'ont jamais cessé d'assurer aux Autrichiens qu'ils étaient prêts à les appuyer, mais que c'était à ceux-ci de savoir ce qui leur était nécessaire; il n'y a eu qu'une exception notable : de 1887 à 1890, Bismarck insista pour que l'Autriche laisse l'Angleterre s'engager la première contre la Russie et menaça de rester neutre si elle ne suivait pas son conseil, mais c'était uniquement parce que le Chancelier de fer croyait que la Russie allait s'engager dans l'impasse balkanique (*Sackgasse*) et aboutirait

ainsi à une catastrophe immense. La différence entre le plan de Bismarck et ce qu'ont fait ses successeurs est donc dans le rôle de l'Angleterre. Bismarck a toujours recherché son alliance, il n'a jamais pu l'obtenir. Ce qui rendit inévitable l'intervention anglaise, ce fut l'invasion de la Belgique. Je crois que Bismarck se fût opposé à cette invasion, mais j'en suis moins sûr que M. Wolff, page 434.

M. Wolff n'a donc pas vu clairement que, sauf de 1887 à 1890, le gouvernement allemand n'a jamais refusé son appui à l'Autriche; seulement en novembre 1912 et en juillet 1913, il lui a *conseillé* d'attendre une occasion plus favorable, c'est-à-dire où la Roumanie, la Turquie, la Bulgarie et la Grèce ne seraient pas aux prises. La même situation se produisit en juillet 1914 : Guillaume et Bethmann assurèrent Berchtold de leur appui, mais du 28 au 30, sans le lui retirer, lui chuchotèrent des *conseils* de prudence (la Roumanie et peut-être l'Italie ne marcheront pas!), mais Berchtold ne voulait pas s'arrêter avant d'avoir tiré de la conjoncture favorable tout ce qu'elle pouvait produire. Il ne tint pas compte de ces conseils de prudence et alors la catastrophe se produisit : la Russie, pour prouver qu'elle ne laisserait pas écraser la Serbie, mobilisa. Le plan de Moltke était de se jeter d'abord sur la France et de l'écraser en 40 jours. Sa réalisation devenait impossible si l'armée russe, plus lente que les autres à mobiliser, regagnait cette lenteur grâce à des atermoiements de l'Allemagne. Moltke exigea donc une action immédiate le 31 quand la mobilisation générale russe fut devenue certaine. Seulement, ni à Pétersbourg, ni à Paris, ni même à Vienne, on n'avait pu comprendre cette nécessité. M. Wolff n'a pas exposé cela clairement, mais au moins ne trouve-t-on pas dans son livre les inepties germanophiles sur Poincaré-la-Guerre, la volonté de guerre de la France et de la Russie et de certains Anglais, etc. Tout au plus croit-il qu'Isvolsky poussa à la guerre, mais sans pouvoir citer aucun fait.

Le volume intitulé par Sir Austen Chamberlain **Au fil des années** n'est pas un récit résumant sa vie, mais bien une suite de chapitres sur certains épisodes de celle-ci. Certains de ces chapitres avaient paru séparément dans diverses

publications. Comme eux, ceux qui étaient inédits « n'apportèrent rien d'autre que des souvenirs tels qu'ils se sont présentés assez au hasard des efforts de l'auteur pour les retrouver ». Mr. Chamberlain se calomnie d'ailleurs en attribuant à sa « mémoire défectueuse » le fait que son livre est plutôt une collection d'essais que des mémoires proprement dits. En réalité, s'il l'a ainsi borné, c'est parce qu'il n'avait pas « tenu un journal ». Nombre de ses chapitres avaient d'ailleurs été écrits par lui « au cours des événements ou tout de suite après ».

Austen Chamberlain vint en France en 1885 pour y apprendre le français. Son père était alors un radical et Austen constata que « la plupart des hommes qu'il voyait auraient été considérés comme des *whigs* en Angleterre; ils sympathisaient avec l'opinion libérale moyenne anglaise. Ils n'aimaient guère l'ascension que faisait le radicalisme et condamnaient les tendances de sa politique intérieure ». Austen alla ensuite en Allemagne. C'était en février 1887. « L'air était tout vibrant de rumeurs de guerre... On donnait comme certaine la guerre entre la Russie et l'Autriche, guerre où seraient entraînées l'Allemagne et l'Italie ». Bamberger (qui était brouillé depuis dix ans avec Bismarck) dit à Chamberlain : « Ce qui est probable, c'est que l'Allemagne, dès le début de la guerre avec la Russie, *attaquera* la France, afin de prévenir son intervention à une heure choisie par elle. » C'était en effet le plan de Bismarck. Chamberlain suivait les cours de Treitschke. Il fut témoin des applaudissements de l'auditoire quand ce professeur invectivait « la perfide Albion » et « appelait sur elle la malédiction pour avoir, à la fin du XVIIe siècle, *roulé* la Prusse ».

En 1892, Austen entra au Parlement. Il ne s'est guère arrêté sur les premières années qu'il y passa mais raconte comment, de 1908 à 1911, « son inquiétude pour la paix alla grandissant... L'*Entente* lui semblait réunir toutes les obligations d'une alliance formelle sans en avoir les avantages... Une alliance formelle ne lierait pas plus étroitement; elle aurait l'avantage de jouer le rôle d'un flambeau pour guider les pas du Parlement et d'assurer l'union s'il fallait engager la bataille ». La guerre serait-elle venue néanmoins? Je crois

que oui, car le plan de Schlieffen (adopté par l'Allemagne en 1905) prouvait qu'elle avait pris son parti de l'intervention anglaise. Quand l'Allemagne commença la guerre en août 1914, Chamberlain fut du nombre des députés conservateurs qui assurèrent le ministère libéral de leur appui s'il soutenait la France. Il reproduit les notes qu'il prit au jour le jour au sujet de cette intervention. Il raconte immédiatement ensuite la chute du Cabinet Asquith en décembre 1916 (il avait été un de ceux qui y contribuèrent d'une façon décidée). Les chapitres suivants sont consacrés à la formation du nouveau Cabinet par Lloyd George en janvier 1919, à la signature du traité irlandais le 5 décembre 1921 et au traité de Locarno (octobre 1925). Le volume se termine par des portraits (Briand, Poincaré, Morley, Balfour, Bonar Law), et par divers essais (le dernier a pour sujet le « jardin campagnard » jadis possédé par l'auteur). D'un bout à l'autre du volume, la sincérité et la compétence de l'auteur, non moins que la clarté de ses explications, donnent un attrait indéniable à tout ce qu'il a écrit.

Le 9 juin 1915, l'honorable William J. Bryan abandonna le portefeuille de la Secrétairerie d'Etat pour ne pas signer la note adressée au gouvernement allemand au sujet du torpillage du *Lusitania;* il la jugeait en effet susceptible d'entraîner les Etats-Unis dans la guerre mondiale. Mr. Lansing, qui était alors conseiller du département d'Etat, fut d'abord chargé de l'intérim, puis le 23 juin nommé à titre définitif secrétaire d'Etat (c'est-à-dire ministre des Affaires étrangères). Le candidat du colonel House, le conseiller le plus influent du président, avait été Walter Hines Page, l'ambassadeur à Londres, mais le préjugé favorable de Mr. Page à l'égard de l'Angleterre avait empêché Wilson de le nommer.

Mr. Lansing, dès l'époque de sa nomination, était persuadé que l'inhumanité des Allemands dans leur conduite de la guerre sous-marine entraînerait l'intervention des Etats-Unis. Le 11 juillet 1915, dans une note rédigée pour lui-même, il écrivait :

Le gouvernement allemand est profondément hostile aux nations

établies sur des principes démocratiques... Au Mexique, des agents allemands ont mis tout en œuvre pour provoquer des sentiments anti-américains... Ils semblent opérer de même à Haïti et à Saint-Domingue... Le gouvernement allemand se prépare à renouveler son attaque contre la démocratie. ...Le remède me semble tout à fait simple; c'est que nous ne permettions pas à l'Allemagne de gagner cette guerre.

Mais le 14 suivant, Lansing constatait que « dans sa majorité, l'opinion ne voulait pas la guerre ». Il fallait donc « gagner du temps ». Quand Wilson fut candidat au renouvellement de ses fonctions, sa réélection fut assurée par la croyance qui s'était répandue « qu'il avait préservé le pays de la guerre ». Et en fait, le plan de Wilson était en effet de « réunir les belligérants en une conférence de paix », mais Lansing ne le croyait pas « réalisable ».

Les événements devaient lui donner raison. Le 12 décembre, l'Allemagne fit, il est vrai, une offre de paix, mais en même temps l'ambassadeur Bernstorff remettait confidentiellement à House les conditions de paix de l'Allemagne et elles étaient absolument inadmissibles (cession de la Pologne et de colonies, garanties en Belgique, compensations économiques et financières); sans les connaître, les Alliés le 10 janvier 1917, rejetèrent la proposition allemande. La veille, la guerre sous-marine sans merci avait été adoptée à Berlin; dès le milieu de décembre, Bernstorff l'avait d'ailleurs annoncée à Lansing. Ce dernier, le 28 janvier, notait :

Le peuple américain n'est pas entièrement convaincu de la réalité de la menace allemande et il faut, en conséquence, préserver la paix aussi longtemps que la nation ne sera pas tout entière unanime à exiger la guerre... J'espère que ces maladroits Allemands commettront bientôt quelque bévue, parce qu'il est certain que les Alliés sont dans une situation très dure... Les Alliés ne doivent pas être battus... Nous ne pouvons plus éviter d'entrer en guerre avec l'Allemagne.

Le 31 janvier, la faute allemande se produisit. Bernstorff remit la déclaration annonçant la reprise de la guerre sous-marine à outrance. Le soir, Lansing vit Wilson et lui soutint la nécessité d'une rupture immédiate. Mais Wilson déclara qu'il avait besoin de réfléchir; il était encore fort irrité du

mépris de l'Angleterre pour les droits des neutres. Ce ne fut que le 3 février que Wilson se décida enfin : il fit remettre ses passeports à Bernstorff et rappela Gerard (l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin). Bernstorff, avant de partir, fit aux journalistes une déclaration inattendue : « Les Etats-Unis, dit-il, ne pouvaient se comporter autrement. »

L'état de paix armée suivit. La publication, le 4 mars, du télégramme de Zimmermann ordonnant de proposer au Mexique une alliance contre les Etats-Unis, aggrava la tension diplomatique. De nouveaux torpillages amenèrent la péripétie finale. Le 2 avril, Wilson demanda au Congrès de prendre part à la lutte pour « les droits de l'humanité ». Le Sénat vota une résolution conforme le 4 avril, le 6 la Chambre des représentants fit de même. Ce jour-là même, Wilson signa la proclamation de la guerre.

Lansing était arrivé à la fin de 1917 dans la rédaction de ses **Mémoires de guerre** quand la mort le surprit. La haute valeur de la partie qu'il avait achevée fait regretter vivement qu'il n'ait pu terminer son œuvre.

Le livre de M. Dzelepy, **La Nouvelle Triplice,** est fait sur le même plan que son ouvrage précédent, *Le vrai « combat » de Hitler,* et a les mêmes mérites. L'auteur y raconte d'après les journaux les rapports entre l'Italie et l'Allemagne depuis l'avènement de Hitler et les explique avec perspicacité. Sa conclusion générale est :

> Le bolchevisme est considéré comme une « idéologie dissolvante » parce que, depuis le pacte franco-russe, Moscou a pris résolument position pour la « conservation statique » de l'état de choses actuel... Il n'est qu'une force parmi celles « qui menacent les possibilités d'une entente » permettant le chambardement ; la Société des Nations en est une autre... Elle constitue même l'obstacle principal à la reconstruction européenne. Le jour où « l'entente » préconisée par les alliés fascistes sera réalisée et où la méthode de négociations bilatérales et de la localisation des conflits l'emportera sur le principe de la « sécurité collective »... rien n'empêchera plus ceux qui veulent la guerre de mettre le feu à l'Europe.

M. Dzelepy croit d'ailleurs que les événements du 25 juillet

1934 (assassinat de Dollfuss) eurent lieu « sans l'assentiment de Hitler : le Führer fut simplement débordé ».

Dans une brochure intitulée **Français! Voici la guerre,** M. de Kerillis, qui se contente de raisonner sans raconter, aboutit à des conclusions analogues.

La seule politique que repousse la politique ultra-réaliste du Duce, c'est d'être du côté des vaincus... L'alliance anti-allemande entre les trois grandes puissances occidentales pour le maintien de l'équilibre européen... est pour le moment une impossibilité radicale... Vraisemblablement, l'Italie sera neutre au début du conflit. Comme en 1914, elle attendra... Mais moins longtemps... Il ne faut pas espérer qu'elle nous donnera la possibilité de dégarnir notre frontière des Alpes... Elle a trop de gages à saisir au cas où la France serait la plus faible... Si elle veut Nice et la Corse, la Tunisie et l'Algérie, il faut qu'elle se présente aux négociations de paix en les tenant fortement dans ses griffes.

Malheureusement, M. de Kerillis, captif des déclamations de son parti, n'est pas partout aussi clairvoyant. Notamment, il déclare « le pacte franco-russe, dans sa forme actuelle, dangereux et intolérable ». Comment M. de Kérillis peut-il croire que, sans ce pacte, l'alliance de la Pologne pourrait nous rendre des services?

ÉMILE LALOY.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Les armements de l'Angleterre. — Les armements de l'Angleterre dans les conditions prévues pour les cinq prochaines années, où le peuple britannique est appelé à faire un des plus puissants efforts financiers que les circonstances aient jamais imposés à une grande nation pour assurer en toute certitude sa défense nationale, constituent un fait nouveau d'une importance capitale dans la situation internationale. Toutes les données du problème européen, tel que celui-ci se posait depuis le réarmement massif de l'Allemagne, l'échec de la Société des Nations en conclusion de la crise éthiopienne et la pratique d'une politique concertée italo-allemande, s'en trouvent modifiées. Cette fois, la Grande-Bretagne mène effectivement et rudement le jeu, et elle s'assure, par des sacrifices sans précédent dans l'histoire du

monde moderne, les moyens d'aller résolument, et quoi qu'il puisse advenir, jusqu'au bout de la mission que lui assigne la fierté de son peuple. Quand le chancelier de l'Echiquier, M. Neville Chamberlain, a exposé, le 17 février, à la Chambre des Communes, que le total général de 1.500 millions de livres sterling — soit environ 157 milliards de francs — à consacrer à la défense nationale au cours des prochaines années sera peut-être dépassé, il y a eu dans l'Europe entière un moment de stupeur. Dans certaines capitales, on s'est demandé, d'abord, si la nation britannique était réellemnt décidée à consentir de tels sacrifices pour ses armements, alors qu'elle s'est constamment affirmée en faveur de l'organisation de la paix sur la base d'une stricte limitation et d'une sévère réduction des forces nationales. On s'est demandé, ensuite, à quoi pouvait tendre cet énorme accroissement de la puissance terrestre, navale et aérienne de la Grande-Bretagne. C'est la Chambre des Communes elle-même qui a fourni la réponse à la première question en adoptant par 329 voix contre 145 le projet relatif aux emprunts dits de défense nationale et aux pouvoirs réclamés à cet effet par le gouvernement. La réponse à la deuxième question, on l'a trouvée dans les déclarations de M. Stanley Baldwin, quand le premier ministre a constaté qu'il serait très dangereux pour le Royaume-Uni de participer à un système de sécurité collective s'il n'est pas en mesure d'apporter un concours efficace aux autres nations, ni de se défendre d'une manière satisfaisante. M. Stanley Baldwin a ajouté que le réarmement de la Grande-Bretagne ne vise qu'à maintenir et à consolider la paix.

La position ainsi prise par le gouvernement britannique est dans la logique de la politique dont le cabinet d'union eut le courage de se réclamer à la veille des dernières élections générales, quand il n'hésita pas à se prononcer en faveur d'un soutien sans réserve à la Société des Nations, de la sécurité collective et de la nécessité de garantir efficacement la paix générale comme celle du Royaume-Uni, en portant les forces de celui-ci au niveau des obligations internationales librement contractées par lui. C'est avec l'assentiment du pays, avec la pleine approbation de la grande

majorité du Parlement, que le cabinet Baldwin s'est donc engagé dans la voie du réarmement, non point à des fins impérialistes, mais en vue de défendre pratiquement la paix. Le peuple anglais soldat de la paix, protecteur de la Société des Nations et défenseur de l'ordre libéral et démocratique en Europe, telle est la signification du prodigieux effort qu'accomplit actuellement la Grande-Bretagne pour augmenter ses armements sur terre, sur mer et dans l'air, en vue de faire face à toutes les nécessités qui peuvent s'imposer à elle dans des circonstances déterminées.

Quand la presse allemande et la presse italienne affectent de s'inquiéter des dispositions nouvelles de l'Angleterre et se demandent contre qui sont dirigés les armements de celle-ci; quand on affirme à Berlin et à Rome que les lourds sacrifices exigés du peuple d'outre-Manche sont inutiles, et qu'ils auront surtout pour résultat de déterminer des efforts parallèles de la part de l'Allemagne et de l'Italie, ce qui précipitera la course aux armements à une allure effrayante, les organes nationaux-socialistes et fascistes se payent de mots, ou cherchent à faire illusion aux masses populaires des deux pays à régime autoritaire. Le Reich hitlérien et l'Italie mussolinienne viennent de fournir, eux aussi, un effort considérable, le premier pour réarmer en violation des traités, la seconde pour conquérir l'Empire d'Ethiopie. Ces deux nations sont à peu près à bout de souffle, et elles ont besoin d'un long répit. On peut croire qu'elles sont incapables, l'une et l'autre, de s'assurer de moyens financiers comparables à ceux dont dispose l'Angleterre. Berlin et Rome ont constamment spéculé sur l'indifférence britannique en ce qui concerne l'évolution de la situation politique sur le Continent. On a cru longtemps, dans ces deux capitales, que l'Angleterre, repliée sur son immense domaine impérial, laisserait faire en Europe et ne se soucierait pas d'intervenir là où ses intérêts vitaux ne seraient pas directement menacés. Toute l'audace allemande et toute la témérité italienne au cours de ces dernières années s'expliquent uniquement par le fait que Berlin et Rome ont constamment tablé sur l'incompréhension anglaise des véritables aspects de la situation internationale et sur la puissance d'illusion qui a si

longtemps porté les Britanniques à croire que le désarmement, fût-il unilatéral, suffisait à lui seul à fonder la paix durable.

Or, il est arrivé que les Anglais, auxquels le sens des réalités immédiates n'a jamais fait défaut dans les circonstances graves, ont fini par comprendre cette chose simple et évidente ,à savoir que la sécurité de leur pays dépend surtout de la sécurité de l'ensemble du Continent, et principalement de la sécurité de l'Occident. Ce sont les Allemands, et aussi, dans une certaine mesure, les Italiens, qui leur ont appris que le désarmement ne vaut que s'il est général, effectif et contrôlé, que les pactes ne valent que si l'on est bien décidé à les faire respecter, que la paix n'est assurée que si l'on dispose des moyens de la défendre lorsqu'elle vient à être menacée. Les Anglais ont eu le premier soupçon de ces vérités élémentaires lorsqu'ils ont constaté que l'Allemagne faisait systématiquement échec à la Conférence du désarmement et qu'elle prenait prétexte de l'impossibilité pour cette Conférence d'aboutir à une limitation et à une réduction des forces nationales pour réarmer secrètement, en violation des stipulations de la Partie V du traité de Versailles. Toute la lumière s'est faite dans l'esprit des Britanniques lorsqu'ils ont vu l'Allemagne quitter avec éclat la Société des Nations et rétablir chez elle le service militaire obligatoire. Le renouveau de la plus étroite entente franco-britannique date de là, et aussi la ferme résolution de l'Angleterre de servir dans toutes les circonstances la cause de la Société des Nations et celle de la sécurité collective.

La Grande-Bretagne a fait à cet égard deux expériences singulièrement décevantes pour elle : la première en constatant l'impossibilité de réagir efficacement, faute de moyens militaires suffisants, contre les violations répétées des traités par l'Allemagne, contre des actes aussi contraires à la morale internationale que la répudiation unilatérale du traité de Locarno et la réoccupation en force de la zone rhénane démilitarisée; la deuxième en constatant l'impuissance de la Société des Nations à faire respecter le pacte et à empêcher l'Italie fasciste de conquérir l'Ethiopie en passant outre aux décisions de Genève. Ceci fut peut-être l'expérience la plus

cruelle pour l'orgueil britannique. Ce jour-là, les Anglais se sont rendu compte que lorsqu'une grande nation veut jouer un rôle d'arbitre, faire obstacle à la guerre et imposer la paix, elle doit disposer des forces qu'exige une telle mission. Avec le calme et le sang-froid qui caractérisent leur race, ils ont décidé que ce qui s'était produit du fait de l'Allemagne, d'une part, du fait de l'Italie, d'autre part, ne se produirait plus, et que, puisque la Société des Nations, telle qu'elle a été constituée, est incapable de faire respecter ses décisions, ils feraient, eux, les Britanniques, les sacrifices nécessaires pour défendre, en pleine solidarité avec la France, l'Institution de Genève, la paix de l'Europe et l'ordre international établi par les traités. Il y a cela dans l'effort anglais; rien de plus, rien de moins; et cela suffit à témoigner devant l'Histoire de la grandeur morale et politique d'un peuple conscient de ses responsabilités envers lui-même et envers les autres.

Dès l'instant où, par la faute de l'Allemagne et de l'Italie, la course aux armements — suprême folie d'un monde en plein désarroi moral — est commencée, l'Angleterre accepte courageusement le défi. Elle jette dans la balance le poids formidable de ses immenses richesses; elle paie sans compter pour réparer dans la mesure du possible ses erreurs et ses fautes d'hier; elle engage l'avenir dans des conditions qu'aucune autre puissance ne peut raisonnablement réunir. La position de la Grande-Bretagne étant ainsi définitivement prise, il y a quelque chose de changé en Europe. Déjà le chancelier Hitler parle sur un autre ton; M. Mussolini ne fait plus allusion au rameau d'olivier émergeant de huit millions de baïonnettes, et il a été trop heureux de liquider le malaise méditerranéen en signant le « gentlemen's agreement » anglo-italien; les petites nations et les groupements régionaux du centre et du sud-est du Continent, qui déjà, par crainte du pire, glissaient vers l'Allemagne nationale-socialiste et vers l'Italie fasciste, reviennent vers le bloc franco-britannique. La menace de la guerre, qui a pesé pendant tant de mois sur le monde civilisé, s'éloigne, s'atténue et s'efface. La confiance renaît, uniquement parce que les Anglais ont enfin compris, et parce que l'on sait que, la France

et la Grande-Bretagne étant solidaires, l'ordre international sera défendu par une force contre laquelle nulle autre ne saurait prévaloir. C'est bien la première fois dans l'histoire que les armements d'une grande nation auront effectivement servi la cause sacrée de la paix.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Finance

Paul Métivier : *Le chaos monétaire et le drame économique. La stabilisation et la dévaluation. Des monnaies papier conduisent le monde à la ruine;* Recueil Sirey. » »

Histoire

Jean Escarra : *La Chine, passé et présent.* Avec une carte; Colin. 13 »

G. Lefebvre : *Les Thermidoriens;* Colin. 13 »

Marc André Fabre : *Les drames de la Commune 18 mars-27 mai 1871;* Hachette. » »

Marie, Reine de Roumanie : *Histoire de ma vie,* tome I. Avec des portraits; Plon. 25 »

Frédéric Masson : *La société sous le Consulat.* Avec 2 planches h.t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

R. W. Seton-Watson : *Histoire des Roumains de l'époque romaine à l'achèvement de l'unité;* Presses Universitaires. » »

Louis Madelin : *La jeunesse de Bonaparte. (Histoire du Consulat et de l'Empire)*; Hachette. 30 »

Linguistique

Ferdinand Brunot : *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome IX : *La Révolution et l'Empire.* 2e partie : *Les événements, les institutions et la langue;* Colin. 110 »

Littérature

H. de Balzac : *Le Curé de Tours. Pierrette.* Avec introduction, notes et variantes par Maurice Allem; Garnier. 9 »

Gustave Charlier : *Aspects de Lamartine,* lettres inédites; Edit. Albert. 12 »

Frieda Lawrence : *Lawrence et moi,* traduit de l'anglais par Francis de Miomandre et Claude Morestel; Nouv. Revue franç. 15 »

André Marèse : *La Matote et son minet,* histoire vécue; Messageries Hachette. » »

Les plus jolies histoires de bêtes de Claude Aveline, Maurice Bedel, Marcel Berger, André Birabeau, Francis Carco, Paul Cazin, Gaston Chérau, Colette, Marguerite Comert, André Demaison, Tristan Derème, Jacques Diéterlen, Roland Dorgelès, Georges Duhamel, Henri Duvernois, Claude Farrère, Max Fischer, Maurice Genevoix, Paul Léautaud, Pierre Mac Orlan, Pierre Mille, Francis de Miomandre, Gabriel Reuillard, J.-H. Rosny aîné, André Suarès, Marcelle Tinayre, Charles Vildrac, recueillies par Marcel Berger; Emile-Paul. 15 »

Paul de Reul : *L'œuvre de D. H. Lawrence;* Vrin. » »

Edmond Saussey : *Littérature populaire turque (Etudes orientales,* publiées par l'Institut français d'archéologie de Stamboul sous la direction de M. Albert Gabriel); Boccard. » »

Poésie

Henry Dérieux : *Heureux qui comme Ulysse...*; Mercure de France. » »

Leonev : *Pendant qu'un monde se meurt.* Avec 5 bois originaux de l'auteur; La Caravelle. 15 »

Francis Stéphan : *Terre du souvenir. Arvor. Perros-Guirec, Ploumanach, Trébeurden, Trégastel, Lockemau, Saint-Michel;* L'Action intellectuelle, Poitiers. » »

Marcel Thiry : *Marchands;* Edit. du Balancier, Liége. » »

Politique

Jacques Bainville : *La fortune de la France.* Préface de J. C. Gignoux. Avant-propos de Jean Marcel; Plon. 20 »

Jacques Bardoux : *Ni communiste, ni hitlérienne. La France de demain. Un plan;* Recueil Sirey. 6 »

Jacques Doriot : *La France avec nous;* Flammarion. 6,50

Pierre de Lanux : *La neutralité américaine en 1936;* Hartmann. 4 »

James T. Shotwell : *Hors du gouffre (On the rim of the Abyss),* traduction de Roger Pinto. Préface de M. Edouard Herriot; Hachette. » »

Georges Suarez : *Nos seigneurs et maîtres.* Illust. de Sennep; Edit. de France. 15 »

André Tardieu: *Alerte aux Français;* Flammarion. 1 »

André Tardieu : *La note de la semaine 1936;* Flammarion. 15 »

M. Yvon : *Ce qu'est devenue la Révolution russe;* Révolution prolétarienne. 2 »

Préhistoire

Docteur George Montandon : *La civilisation Aïnou et les cultures arctiques.* Avec 10 cartes et 112 figures dans le texte et 48 planches h. t.; Payot. 40 »

Questions juridiques

Geo London : *Vénus et Cie en correctionnelle.* Illust. de G. Pavis; Edit. de France. » »

Questions militaires et maritimes

Maréchal Badoglio : *Commentaires sur la campagne d'Ethiopie.* Préface de Benito Mussolini. Traduit de l'italien par Juliette Bertrand; Grasset. 35 »

Général Debeney : *La guerre et les hommes, réflexions d'après-guerre; Plon.* » »

Louis Delaprée : *Mort en Espagne.* Préface d'Alexandre Arnoux et Adieu de Pierre Lazareff; Edit. P. Tisné. » »

Questions religieuses

Henri Terquem : *Le linceul de Turin serait-il le véritable linceul du Christ?* Etude scientifique avec 3 reproductions; Picard. » »

Roman

France Adine : *La bulle d'or;* Edit. Albert. 15 »

Johan Bojer : *Le jour et la nuit,* traduit du norvégien par P. G. La Chesnais; Calmann-Lévy. 15 »

Jacques Debu-Bridel : *Les secondes noces;* Nouv. Revue franç. 16,50

Etiemble : *L'enfant de chœur;* Nouv. Revue franç. 18 »

François Grey : *Le cadavre dans la jungle,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Marie Laure : *Dix ans sur terre.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue franç. 15 »

Eugène Le Roy : *Le Moulin du Frau;* Nelson. 7,50

Louise Martial : *La maison sur le ravin;* Edit. Christian Seignol. 15 »

Maurice des Ombiaux : *Une tanière de féodaux;* Malfère. 12 »

Hélène Roubaud : *Grâce pour les hommes;* A l'enseigne des Deux Sabots. 12 »

Louise Weiss : *Délivrance;* Albin Michel. 15 »

Sciences

Jean Rostand : *La nouvelle biologie;* Fasquelle. 15 »

Sociologie

*** *Résurrection française.* (Erreurs politiques et vérités humaines); Fasquelle. 12 »

Louis R. Franck : *L'expérience Roosevelt et le milieu social américain;* Alcan. 30 »

Marcel Le Saux : *Pour qu'il n'y ait plus jamais de chômage;* Libr. gén. de droit et de jurisprudence. 15 »

Jacques Maritain : *Un programme réconciliateur.* Mémoire pour prouver sa mise en pratique par le docteur Henri Vilnot; Edit. Labergerie. » »

Théâtre

Marc Connelly : *Verts pâturages,* traduit par Bernardine de Menthon; Desclée de Brouwer. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un disparu : Marius Gerin. — Robert d'Humières et le théâtre. — Charles Guérin et Guy de Villartey. — Les manuscrits de J. Rictus et la Bibliothèque nationale. — A propos d'une bévue de Diderot. — La maladie réhabilitée? — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Un disparu : Marius Gerin. — L'homme qui connaissait le mieux Claude Tillier — la figure, l'œuvre de Claude Tillier — est mort. Marius Gerin a fermé les yeux le 18 février. Il s'est éteint dans sa 75e année, à Nevers, en sa maison de la rue des Chauvelles.

Avec quelle courtoisie il accueillait le visiteur! Pourtant c'était un esprit prompt à la querelle. Volontiers « coupeur de cheveux en quatre », il entretenait des discussions sans fin avec ses confrères. Toujours avec le souci de l'exactitude — et n'est-ce pas par l'exactitude jusque dans le détail que le lettré, le savant, sert le mieux la vérité? Lettré, l'auteur des *Etudes sur Claude Tillier* l'était certes; et quel savant, l'amoureux de *Toponymie!*

Nous avons vu Marius Gerin dans son salon aux rideaux tirés, parmi des portraits, des bibelots qui attestaient sa fidélité aux membres de sa famille disparus — telle sa femme, — ses vivants, — tels ses fils, dont deux appartiennent au Journalisme et aux Lettres. L'atmosphère respirait la tristesse particulière aux fins de vie. Mais :

— Un peu de *toponymie,* et je ne m'ennuie pas, disait Marius Gerin.

Et il égrenait des noms de lieux, d'une voix qui les caressait.

Non pas seulement l'auteur de *Mon oncle Benjamin* passionnait Marius Gerin. A côté de Claude Tillier, il plaçait Jules Renard. Et c'est de lui que nous tenons l'anecdote où on voit un condisciple de Jules Renard porter ce sobriquet : *Aima à chahuter...* Il s'appe-

lait MAHAUT. Lisez chacune des lettres qui composent ce nom, vous verrez.

L'œuvre de Marius Gerin est importante, qui va de l'ouvrage intitulé : *Des Erreurs de Boileau dans son histoire de la poésie française,* — livre couronné par la Faculté des Lettres de Caen — aux recherches sur les noms de lieux. C'est surtout pour ce qu'il a écrit de Tillier et autour de Tillier que Marius Gerin demeurera. Je le revois, dans son jardin, où il cueillait pour ses amis fruits et fleurs, qui m'entretenait de *Belle-Plante et Cornélius.* Il n'était pas Nivernais. Mais il avait été professeur au lycée de Nevers (1), et, devenu professeur honoraire, il gardait à Nevers son habitat. Comment aurait-il pu respirer, vivre ailleurs que dans cette Nièvre patrie de Claude Tillier? — G. P.

§

Robert d'Humières et le théâtre.

Nous avons reçu la lettre suivante de M. Ernest Gaubert, président du Syndicat des Quotidiens de Province :

Mon cher Confrère,

Je lis dans le *Mercure de France* une très juste lettre de M. Camille Mauclair à propos de Robert d'Humières. Mais M. Mauclair, qui reproche à la Presse d'informations d'avoir oublié Robert d'Humières alors que précisément elle a signalé, maintes fois, de *Comœdia* au *Journal* et souvent dans ses organes de province où je l'ai fait moi-même, le rôle d'initiateur et de précurseur de Robert d'Humières, M. Mauclair dis-je, oublie lui-même d'indiquer les véritables titres de Robert d'Humières à la reconnaissance des lettrés et des artistes. Avoir joué *Candida* et la *Tragédie de Salomé,* c'est déjà beaucoup. Mais Robert d'Humières a joué le *Grand Soir,* qui eut trois cents représentations et aurait pu faire réfléchir les souscripteurs des emprunts russes, tant à la mode alors. Il a joué une adaptation de la *Marquesita* de J. Louis Talon, bel ouvrage que M. Camille Mauclair doit bien connaître et qui eût expliqué les tares de l'aristocratie espagnole, et faisait prévoir ce que serait la revanche.

Mais M. Robert d'Humières a, en outre, révélé au public les acteurs nouveaux : Durec, Dullin. Il a fait mieux encore. Il a été le premier à vouloir que les troupes fassent homogène et que les pièces ne soient pas faites pour la vedette, mais que le texte fût respecté par un ensemble discipliné. M. Rouché n'a fait que con-

(1) Ce lycée de Nevers où Hippolyte Taine, Charles Le Goffic, M. Léopold-Lacour furent professeurs; où Jules Renard prononça un discours de distribution des prix; où M. Georges Duhamel a été élève.

tinuer l'effort de Robert d'Humières. Mais d'autres entreprises comme l'Atelier ont continué ces initiatives.

En outre, M. Robert d'Humières avait organisé des séries de conférences, de récitations de poèmes, etc. Une simple lettre ne suffit pas à rappeler ses initiatives. Moi qui fus l'un des auteurs joués chez lui, je ne compte, hélas! pas écrire tous ses souvenirs. Mais il en est d'autres qui pourraient le faire.

Voulez-vous publier cette lettre, et me croire bien vôtre?

ERNEST GAUBERT.

§

Charles Guérin et Guy de Villartey. — Si le 17 mars marque le trentième anniversaire de la mort de Charles Guérin, le 20 décembre marquera le trentième anniversaire de la mort de Guy de Villartey.

Deux poètes disparus à neuf mois de distance, l'année 1907, et dont la poésie n'est pas sans analogie. Au moment où paraît sous ce titre : *Commémoration de Guy de Villartey à Paramé*, avec une introduction de M. René Martineau, par les soins de la Société archéologique de Saint-Malo, le recueil des discours qui furent prononcés le 1er septembre de l'année dernière, lors de l'inauguration d'une plaque sur le Manoir de la Vallée (1881-1907), et à la veille de saluer le souvenir, d'autre part, de Charles Guérin, relisons ceci, que Guy de Villartey écrivait le 18 avril 1907, à M. Léon Bocquet (1) :

...J'aimais Charles Guérin, j'ai quelques lettres et une photographie de lui qui me le font chérir infiniment.

Chérissons Charles Guérin, Guy de Villartey, qui ont fermé les yeux, le poète du *Semeur de Cendres* à 34 ans; à 27 ans le poète des *Mains éteintes*. 27 ans, c'était l'âge, aussi, de Jules Laforgue, décédé en 1887, vingt ans plus tôt. — G. P.

§

Les manuscrits de J. Rictus et la Bibliothèque nationale.

Nous avons reçu de M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque nationale, la lettre suivante, que nous sommes heureux de publier:

Paris, le 16 février 1937.

Mon cher Directeur et ami,

Je lis dans le *Mercure* du 15 décembre (p. 632) que, pendant plus d'un mois, les manuscrits de « Rictus seraient demeurés sous la

(1) Cf. *Les Destinées mauvaises*, par Léon Bocquet (Malfère, éd., 1923).

pluie, sans même une bâche, dans une cour de la Bibliothèque nationale ».

Assurément, votre collaborateur M. Jean Jacquinot, dont je ne songe pas à mettre en cause la bonne foi, a été très inexactement informé. Rien de tout cela n'est vrai. Les papiers de Jehan Rictus, et notamment son journal, *qui appartiennent à l'Administration des Domaines,* ont été mis par elle en dépôt au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale. Ils y sont, je puis vous en donner l'assurance, parfaitement à l'abri.

Je vous demande de rassurer vos lecteurs, que de telles informations pourraient émouvoir, et je vous prie, etc.

JULIEN CAIN.

§

A propos d'une bévue de Diderot.

Caen, 24 février 1937.

A monsieur le Directeur du « Mercure de France »,

Dans vos « échos » du 15 février dernier, page 221, M. A. F. reproduit une « singulière bévue » commise par Diderot dans *La Religieuse* et se demande si elle a jamais été signalée.

Il est bien dommage sans doute d'ôter à M. A. F. le plaisir à ce qu'il croit être une découverte et je le fais assurément sans malice. Mais la vérité est la vérité. Oui, on s'est déjà aperçu avant lui de cette étourderie du grand écrivain. Dans une édition très ordinaire que j'ai sous les yeux (*La Bibliothèque précieuse,* Librairie Grund, Paris), figure, page 56, la note suivante :

1. Il y a là une légère distraction de Diderot : il est en effet difficile d'envoyer une lettre la veille du jour où l'on (*sic*) l'a écrite. ((NOTE DE L'ÉDITEUR).

Il est très probable d'ailleurs que d'autres éditeurs ou commentateurs ont fait la même remarque. Tout est dit... — L. LETERRIER.

D'autre part, M. Paul Chaponnière, auteur de *La Vie joyeuse de Piron,* publiée aux éditions du *Mercure,* nous écrit de Genève qu'il a relevé la « bévue » de Diderot dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (n° de juillet-décembre 1915), et il ajoute :

Depuis, j'en ai trouvé une à peu près semblable dans *Les Bijoux indiscrets.*

§

La maladie réhabilitée? — Dans un des derniers échos du *Mercure* (1er mars, pages 445-447) un de nos sympathiques collaborateurs a commenté cette doctrine de l'Eglise d'après laquelle la maladie est l'œuvre du diable (*opus diabolicum*). Signalons à ce

sujet que, dans un petit livre intitulé *Manifeste du Dolorisme* (éditions de la Caravelle, 6, rue Bezout, Paris, 1935), un jeune écrivain, M. Julien Teppe, s'est attaché, avec érudition et talent, à nous convaincre que la maladie peut, non seulement élever l'âme, mais affiner les facultés intellectuelles, accroître la valeur humaine. Et le docteur Ch. Fiessinger, de l'Académie de médecine, a donné à cette thèse l'autorité de son appui, dans la préface qu'il a écrite pour le manifeste de M. Teppe et dont voici quelques extraits :

Pascal parlait du bon usage à faire de la maladie. Il n'avait en vue, dans sa prière, que la puissance de perfectionnement moral que la souffrance confère aux malheureux affligés par les tortures physiques. Le côté bienfaisant de la maladie ne se borne pas à cette épuration des cœurs. Il se prolonge dans les mouvements mêmes de l'esprit. L'intelligence s'affine, cesse de céder aux impressions exclusives des sens, s'habitue à penser en profondeur, discerne et pénètre l'âme des êtres vivants avant de s'arrêter à l'aspect de leurs contours fuyants et à l'apparence trompeuse de leurs formes. Au lieu de voir les choses de dehors en dedans, elle s'entraîne à les examiner de dedans en dehors...

...Ce qui est court n'agit pas, et c'est ce qu'a fort bien vu M. Julien Teppe. Ici encore la durée, comme dans toutes les manifestations de l'activité humaine, offre seule chance de réaliser l'exécution du programme.

Un malheureux doit souffrir longuement d'une douleur sourde et gravative plutôt que violente et déchaînée. Si un premier calvaire gravi est suivi de la succession de nouvelles épreuves, ces chocs répétés sur la sensibilité tirent des résonances de plus en plus émouvantes et belles chez les êtres d'élite que la capacité de leur esprit avait mis à même d'observer et de comprendre.

Il nous est arrivé jadis d'écrire que la maladie chronique qui n'éteint pas les lueurs du cerveau agit à la façon d'une émotion.

Le fond de la nature apparaît dans le soulèvement imprévu qu'elle provoque. Chez les uns, le fond est pétri de vase et de boue; chez d'autres, il étincelle de paillettes ignorées et resplendit magnifiquement.

C'est-à-dire que, même si la maladie est œuvre diabolique, il peut arriver qu'elle prépare et inspire une œuvre divine. — L. M.

§

Le Sottisier universel.

Après l'honneur d'avoir écrit *Cinna*, ce Montauron avait obtenu le plus grand honneur qu'on pût faire à un mortel, *Cinna* lui avait été dédié. — Jules Janin, *La Critique dramatique*, éd. Jouaust, 1879, tome I, p. 147.

Ne jamais approcher du feu un homme mort de froid, ce serait le tuer promptement. — H. Philippe, *Premiers soins et secours d'urgence*, p. 145, Maloine, éditeur, 1908, in-12.

Le compagnon est plongé jusqu'à ce que mort s'ensuive à plusieurs reprises dans les fossés de la ville. — Carnandet, *Notes pour l'histoire de Châteauvillain*, 1856, p. 130.

Dans la bergère était assis un cadavre de femme entièrement nu. La tête manquait, elle avait été tranchée... L'homme demeurait immobile, incapable de détacher ses yeux de ce jeune corps... Ce tête-à-tête ne dura qu'une minute ou deux. — *La Femme décapitée*, éditions de la Nouvelle Revue critique.

Il comprit tout, il pardonna tout et il prit dans les siennes pour les unir les mains de Biche et d'Antoine, tandis que, derrière lui, par l'embrasure de la fenêtre, il voyait se détacher le fond prestigieux de Paris, « son Paris ». — *Ciné-Miroir*, 19 février.

... UN FOU POIGNARDE TROIS FEMMES. — ... C'est le cas de Zinaldi Ben Hamed, 40 ans, qui était entré à l'asile de Blida voici deux ans... Hier matin, il se trouvait... en compagnie de deux employés : le mécanicien Dorchot et le sous-chef de cuisine Astier. Tout à coup, Zinaldi se leva, brandit son long couteau de cuisine et, poussant un long cri rauque, il en frappa Dorchot à la jambe, puis, se tournant vers Astier, il lui porta un coup au côté... Un des infirmiers, François Gil, tenta alors de le ceinturer. Mais le forcené... blessa grièvement au bras droit François Gil. — *Paris-Soir*, 21 février.

Le ministre des P. T. T. s'embarquera le 22 février, à Toulon, à bord de l'*Ampère*, à destination de la Tchécoslovaquie, où il doit inaugurer un câble reliant ce pays à la France. — *Paris-Midi*, 14 février.

Les passages des volontaires aux frontières franco-catalanes continuent : dans la première semaine de février, 200 millions sont passés en Espagne par le Perthus, et 110 par Cerbère. — *L'Echo de Paris*, 13 février.

En dépit de tout ce qu'un tour d'esprit pourrait opposer, on doit soutenir que l'offensive commencée le 30 janvier n'a pas été interrompue. — *Le Petit Parisien*, 25 janvier.

M. Smith a été condamné à payer au docteur P. Bertrand 2.075 francs pour lui avoir donné des soins à la suite d'un accident. — *Journal de Saint-Denis*, 28 décembre 1935.

TOMBOLA GRATUITE AU PROFIT DE LA CAISSE DE SECOURS DES ANCIENS COMBATTANTS DE SACHÉ. — Nombreux lots... Le tirage de la Tombola aura lieu le 10 mars 1934, au milieu d'un Grand Bal brandeloné avec Jazz-Band. Prix du billet : 0 fr. 50. Une Tenue de Rigueur sera exigée. — (Billet de Tombola.)

COQUILLE.

Le désespéré écrivait : « Je demande pardon à tous... Donnez ma montre à l'hôtelier pour le dédommager de tous ces ennuis. L'argent servira à payer son enterrement. — *Paris-Soir*, 22 janvier.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'AUTRE CRIME, roman, par Rachilde. Un volume in-16, double couronne, 15 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXXIV

—

CCLXXIV N° 928. — 15 FÉVRIER

CCLXXIV N° 929. — 1er MARS

CCLXXIV N° 930. — 15 MARS

Le Gérant : **JACQUES BERNARD.**

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1937.

BULLETIN FINANCIER

Durant la seconde quinzaine de janvier, la Bourse de Paris n'a pas enregistré un mouvement nouveau vraiment digne d'attention. Quelques tentatives de redressement ont été notées sur les compartiments des eaux, du gaz et de l'électricité. Les valeurs de caoutchouc ont également montré des dispositions assez favorables. Mais, à aucun moment, le marché ne s'est orienté dans un sens déterminé.

Les fluctuations qui ont été constatées témoignent par leur faible ampleur de l'existence d'une opinion réservée.

BANQUE DE FRANCE

Le rapport de M. Labeyrie, gouverneur de la Banque de France, à l'assemblée des actionnaires du 28 janvier, doit être souligné en raison de l'importance des renseignements qu'il donne à tous ceux qu'intéresse l'évolution de la crise en France.

Il est à noter tout d'abord que les produits bruts — autrement dit les produits d'exploitation — ont augmenté sensiblement en 1936. Ils ressortent à 852.808.354 frs contre 576.946.163 frs en 1935. L'activité déployée par les divers services de notre institut d'émission s'est donc accrue.

Déduction faite des charges, apparaît un bénéfice net de 233.218.766 frs, qui a permis de distribuer un dividende total de 250 frs contre 244 frs 318 en 1935. Le montant réparti aux actionnaires s'élève ainsi à 39.791.221 frs contre 38.930.196 frs précédemment.

A signaler ensuite la grande diffusion de l'action Banque de France. Le nombre des actionnaires de notre institut d'émission est passé de 40.947 fin 1935 à 41.263 fin 1936. Les possesseurs d'une seule action représentent 44 % du total.

On sait que, depuis l'an dernier, la Banque de France a vu modifier certains articles de ses statuts. Son Conseil a été transformé. Désormais, le nouveau Conseil général est en état de connaître tous les besoins de la nation, et de contrôler les décisions qui doivent assurer, dans le cadre fixé par les lois monétaires, le développement harmonieux de notre économie.

L'exercice écoulé a été caractérisé, nul ne l'ignore, par une nouvelle et importante diminution de notre réserve d'or. En septembre dernier, les sorties de métal atteignirent près de 4.400 millions. En présence de cet affaiblissement graduel de notre position monétaire, et surtout pour équilibrer mieux prix français et prix mondiaux, le gouvernement décida d'aligner la valeur de notre devise et d'instituer, en France, un nouveau régime monétaire. Cette réforme fut l'œuvre de la loi du 1er octobre 1936, qui a dispensé la Banque de France de délivrer de l'or en échange de ses billets et laissé aux pouvoirs publics le soin de fixer la nouvelle valeur de notre monnaie, étant entendu que celle-ci ne devra être ni inférieure à 43 milligrammes, ni supérieure à 49 milligrammes d'or au titre de 9/10e.

Consécutivement, l'encaisse de la Banque a été réévaluée. Et la plus-value résultant de la nouvelle estimation de l'encaisse or et de devises a légèrement dépassé 17 milliards. Elle a été consacrée intégralement à l'amortissement des avances de la Banque à l'Etat, à l'exception de 10 milliards remis au Fonds de Stabilisation.

Les importants mouvements de métal monétaire constatés en 1936 ont nécessairement affecté l'évolution du marché des capitaux. De là des variations nombreuses du taux de l'escompte. Le 15 octobre, le taux était abaissé à 2 % ; et à ce sujet, il convient de rappeler qu'un niveau aussi bas n'a été en vigueur qu'à quatre reprises dans l'histoire de la Banque.

Dans l'ensemble, le total des prêts qu'elle a accordés à l'économie, c'est-à-dire à l'exclusion des avances consenties à l'Etat, s'est accru d'environ 3 milliards.

Aussi bien, faut-il conclure que notre institut d'émission a, malgré des circonstances difficiles, poursuivi heureusement sa tâche de grand dispensateur et régulateur du crédit.

LE MASQUE D'OR.